1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MANUEL
DE LA PAROLE

TRAITÉ DE PRONONCIATION

Typographie et reliure — ED. MARCOTTE
82, Rue St-Pierre, Québec

MANUEL

DE LA PAROLE

PAR

ADJUTOR RIVARD, A.B., L.L.B., AVOCAT

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ÉLOCUTION À LA FACULTÉ DES ARTS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ DE PRONONCIATION



QUEBEC
J.-P. GARNEAU
Libraire-Editeur
1901

DU MÊME AUTEUR

— —

L'Art de dire, *traité de lecture et de récitation*, 1 vol. in-12 V-277 pages (épuisé).

INTRODUCTION

L'étude de la lecture à haute voix et la pratique de l'art oratoire prennent, dans l'enseignement, une importance de jour en jour plus considérable. On reconnaît aujourd'hui que, dans notre état de société, il est indispensable de savoir bien dire, qu'un cours d'études n'est pas complet s'il ne comprend l'art de parler correctement et avec expression, et qu'un *Manuel de la Parole* est le complément obligé de la grammaire. Quand Mgr Hamel et M. l'abbé Lagacé, — à qui surtout revient le mérite d'avoir fait connaître au Canada les résultats heureux d'une diction claire et intelligente, — commencèrent à parler de lecture expressive et d'art oratoire et voulurent en introduire l'étude dans nos écoles, il y eut des incrédules. Mais, à mesure que se faisaient sentir les bienfaits de leur enseignement, l'art de la lecture devenait de plus en plus populaire; et maintenant, l'utilité du *savoir dire* paraît si évidente, qu'on est surpris d'en avoir autrefois douté.

En face de cet état de choses, il nous a paru qu'un traité, où les principes de l'art de dire seraient exposés avec méthode, et qui tiendrait compte particulièrement des fautes les plus communes au Canada, pourrait rendre quelques services. Les traités publiés en France ne répondent peut-être pas à tout ce que nous, Canadiens-Français, leur demandons. En France, l'on connaît mal, ou l'on ne connaît plus certaines fautes de prononciation, qui se sont acclimatées chez nous; partant, les

ouvrages français ne savent pas nous éclairer suffisamment là-dessus.

Nous avons donc tenté de faire un *Manuel de la Parole* au point de vue canadien, et ce volume en est la première partie. C'est, à vrai dire, un *traité de prononciation*, où l'on étudie successivement les sons, les mots, les phrases.

Les sons: leur nature, le mécanisme vocal qui les produit, leur classification, et les rapports et les différences qui existent entre eux; les vices ordinaires d'articulation et les moyens de s'en corriger; les caractères de l'écriture et la valeur phonétique de chacun d'eux; enfin, nos fautes de prononciation.

Les mots: la liaison des syllabes, leur quantité, leur accentuation.

Les phrases: la liaison des mots, la distribution des pauses dans le discours, et le mouvement plus ou moins vif, plus ou moins lent de la parole.

Tel est le sommaire de cet ouvrage. Ces matières forment la base de tout enseignement logique de la parole. Nous nous sommes efforcé de les traiter et de les disposer de façon à en faire un *Manuel* clair et pratique. Un recueil de *Morceaux choisis* a été ajouté à la partie théorique, pour servir d'exercices de lecture et de récitation.

Au chapitre de la *valeur phonétique des caractères*, on trouvera plus de cinq cents fautes à corriger. Nous avons appelé ces fautes *canadiennes*, parce qu'elles ont pris racine ici; cependant, la plupart sont d'origine française.

Une langue ne doit pas rester stationnaire; vouloir l'immobiliser, la fixer, c'est préparer sa décadence. Car la vie du langage est dans le perpétuel mouvement de ses formes, mouvement lent et presque insensible, dont le peuple est l'agent. Et cela est vrai aussi de la prononciation. Non seulement les règles de la grammaire, mais encore l'orthographe et la prononciation des mots changent avec le temps. *Consuetudo loquendi est in motu.*

Mais les modifications successives, introduites dans le langage, ne sont pas laissées au caprice des individus; pour être de bon aloi, elles ne doivent pas trop s'écarter des principes qui ont présidé à la formation première de la langue. Ces changements s'opèrent sous l'influence de deux forces opposées : l'une, la force conservatrice, qui veut garder au langage ses formes actuelles ; l'autre, la force révolutionnaire, qui tend sans cesse à le modifier, à l'altérer, à l'engager dans de nouvelles directions. L'action simultanée de ces deux forces doit être bien équilibrée ; la *santé* de la langue est à ce prix. (1)

Quant à la force révolutionnaire, il est rare qu'il faille l'aiguillonner. Elle est assez vigoureuse, et trouve, d'ailleurs, des alliés naturels dans la paresse et l'inhabileté de nos organes vocaux, dans la tendance qui nous porte à simplifier les formes grammaticales et à les réduire, par analogie, à un type unique, dans le besoin que nous éprouvons de créer des associations nouvelles de sons et d'articulations.

Il n'en est pas ainsi de la force conservatrice. Moins vigoureuse que l'autre, la force conservatrice est trop souvent vaincue dans cette lutte qui est la vie des mots. Si l'on n'y veille avec soin, elle offre aux ambitions de l'esprit nouveau une résistance de plus en plus faible, et la langue devient en peu de temps un jargon, produit d'altérations excessives et d'innovations désordonnées.

D'un autre côté, si la force conservatrice était seule maîtresse de la langue, celle-ci, ne recevant plus de sang nouveau, s'immobiliserait, sécherait sur place, et mourrait bientôt, — noblement, il est vrai, — comme est mort le latin classique, comme serait mort le français peut-être, si le romantisme n'était venu le secouer quoique un peu trop rudement parfois.

C'est donc le rôle de la force révolutionnaire, de faire marcher la langue, de modifier, de créer. C'est la mission de la force conservatrice, de modérer les élans trop impétueux, de résister aux entraînements aveugles, de faire un choix

(1) Voir la *Phonétique* de A. Darmesteter.

judicieux parmi les formes nouvelles qui surgissent, tout en laissant le mouvement progressif du langage suivre son cours.

Si donc la vie d'une langue est dans l'action simultanée de ces deux énergies, il y a péril, dès que l'équilibre est rompu et que l'une d'elles exerce seule son influence.

Or, le langage canadien souffre de deux maux à la fois : excès de force conservatrice, excès de force révolutionnaire.

Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, nous employons, avec le sens de *aussi*, le mot *itou*, relique que la tradition nous a conservée du vieux français *(itel*, devant une consonne *itou)*. Mais, d'autre part, nous avons des mots comme *briquade*, *tabaconiste*, *congress*, etc., produits évidemment de la force révolutionnaire affranchie de toute contrainte.

Il en est de même pour la prononciation.

La plupart des familles qui, lors de la cession du pays à l'Angleterre, restèrent au Canada, avaient quitté la France vers le milieu du XVIIe siècle et avaient apporté en Amérique la prononciation en usage à cette époque. Brusquement séparés de la mère patrie, restés de longues années sans aucune relation avec elle, les colons canadiens gardèrent cette prononciation, qui, de génération en génération, s'est transmise jusqu'à nous. Or, au temps de la cession, la prononciation française n'était pas plus fixée qu'elle ne l'est aujourd'hui ; depuis lors, elle a marché, elle a subi des modifications sensibles. Et, restés à peu près au même point, nous parlons encore comme il y a deux siècles.

D'autre part, la nécessité d'accommoder notre langage à des besoins nouveaux, notre contact avec des éléments barbares et étrangers, et des aptitudes physiologiques particulières dues sans doute au climat, ont déterminé dans notre prononciation des altérations notables, dont quelques-unes n'ont de français que l'apparence et ne portent pas le sceau de la tradition.

Inutile de dire que ces altérations phonétiques de provenance indigène doivent être proscrites. Quant aux vieilles prononciations que nous avons conservées, il s'en trouve qui

méritaient en effet de n'être pas oubliées ; malheureusement, l'usage actuel ne les admet plus et veut qu'on les évite aussi. Cependant, nous devrions avoir pour elles, il nous semble, tout en les condamnant, le respect qu'on éprouve pour certaines antiquités nationales, souvenirs d'un passé glorieux ; comme ces ruines anciennes qui racontent l'histoire de nos commencements, notre prononciation d'un autre âge accuse notre origine bien française. Faut-il en apporter des preuves ?... Elles abondent. *Jarbe* (gerbe), *monsieure* (monsieur), *mouchouër* (mouchoir), *acrère* (accroire), *hureux* (heureux), *trompeû* (trompeur), *pu* (plus), *cataplame* (cataplasme), *ajeter* (acheter), *jeval* (cheval), *mécredi* (mercredi), *barbis* (brebis), *siner* (signer), *quéqu'un* (quelqu'un), *cheu nous* (chez nous), etc., — ainsi prononçaient au XVIIe et dans la première partie du XVIIIe siècle, les Français de France qui se piquaient de bien parler : ainsi prononce encore le peuple de notre province.

Les prononciations vicieuses canadiennes forment donc deux catégories : les unes, trop vieilles ; les autres, trop jeunes ; les premières, respectables souvenirs d'une *parleure* tombée en désuétude ; les secondes, produits d'une langue qui se développe sans frein.

Ce sont là les fautes que nous avons appelées *canadiennes.*

Mais il faut reconnaître que, s'il y a des *fautes* de prononciation canadiennes, il n'existe pas, à proprement parler, de *défauts* de prononciation canadiens. C'est à dire que le Canadien n'a pas d'accent : il parle *franc*, il ne *sent* pas, suivant l'expression de Loysel, *le ramage de son pays.* Sans doute, les vices ordinaires de la prononciation, véritables maladies de la parole, le zézaiement, le grasseyement, le bredouillement, le bégaiement, etc., se rencontrent aussi chez nous. Mais nous n'avons pas de manière particulière de prononcer, qu'on puisse comparer aux accents qui se divisent la province en France et qui font reconnaître d'abord l'habitant des rives de la Seine et celui qui est né sur les bords de la Garonne. des idiomes picard, normand, français (de l'Ile-de-France), et

bourguignon, nous avons extrait notre langage sans retenir aucun accent provincial.

Dans un autre volume, nous traiterons de la diction expressive et de la mimique. Déjà, dans les exercices qui se trouvent à la fin de ce livre, on s'appliquera, non seulement à bien prononcer, mais encore à rendre, par les inflexions, le sens des phrases. Car il en est de l'enseignement de la diction comme de l'enseignement d'un autre art, de la peinture, de la musique; et quelle persévérance ne faudrait-il pas au futur musicien, pour mener à bien les exercices du doigté, par exemple, si l'exécution de quelque morceau facile ne lui faisait entrevoir les effets heureux qu'on peut tirer de ces difficultés vaincues, et n'entretenait en lui, avec l'amour de son art, le désir de s'y perfectionner ?...

Le foyer est la première école, il est vrai, et l'enfant y apprend d'abord à parler la langue maternelle. Mais il n'est pas moins vrai qu'avec le seul secours de cet enseignement traditionnel, une langue serait vite perdue : des modifications, dues au caprice des individus, changeraient la prononciation et jusqu'à la forme des mots ; des altérations nouvelles s'y introduiraient à chaque génération ; et bientôt, la langue maternelle serait un patois, si l'on ne s'étudiait à la maintenir dans son intégrité, à en régler et diriger les progrès, à la défendre contre les mauvais usages.

Eh bien ! nous avons voulu aider, dans la mesure de nos forces, ceux qui s'exercent à conserver, pure de tout alliage, la langue française au Canada, et qui pensent avec nous que la prononciation est un élément important de la vie des mots.

C'est l'intention que nous avons eue en composant ce *Manuel*. S'il vaut quelque chose, c'est par là qu'il vaut.

L'Auteur.



MANUEL

DE LA PAROLE

PREMIÈRE PARTIE

L'ART ORATOIRE

1.—L'art oratoire est l'ensemble des règles dont l'observation est nécessaire à l'expression claire, agréable, persuasive, des idées et des sentiments par la *voix* et le *geste*.

Pour communiquer à ses semblables ce qu'il pense et ce qu'il ressent, l'homme a deux langages : sa *voix* et son *geste*, habiles tous deux à donner à la pensée et au sentiment une enveloppe matérielle. D'un autre côté, ceux à qui il s'adresse possèdent deux sens esthétiques : la vue et l'ouïe, capables de traduire au cœur et à l'esprit l'impression physique qu'ils reçoivent.—L'orateur agit sur l'oreille par la voix, et par le geste sur l'œil.—Dans la chaire ou à la tribune, dans le salon littéraire ou au sein de la famille, l'homme qui parle doit gouverner ces deux langages de façon à *être compris*, à *charmer*, à *toucher*.

2.—La diction est l'art d'exprimer les idées et les sentiments par la *voix ;* **la mimique,** par le *geste.*

La voix et le geste, ces deux instruments de la pensée et de la volonté, travaillent au même ouvrage ; de l'unité de leur action, naît la force de la parole.

3.—La correction donne au geste et à la voix la clarté et la précision, dont l'orateur a besoin pour se faire comprendre, pour *intéresser,* pour instruire.

L'harmonie du geste et de la voix *plaît,* charme et séduit.

L'expression vocale et mimique fournit à l'orateur le moyen de toucher, d'émouvoir, de *persuader,* d'entraîner ses auditeurs.

De là, la division de ce traité en deux parties principales : la *Diction* et la *Mimique,* et de chaque partie en trois titres : **Correction, Harmonie, Expression.**

Il n'est question dans ce volume que de la *diction* ou de la *lecture correcte.*

DICTION

4.—La diction est la partie de l'art oratoire qui traite de la *voix.*

Ses règles s'appliquent aussi bien à la *récitation* qu'à la *lecture.* A dire vrai, celle-ci n'en a point d'autres, et qui récite bien lit bien. — Le lecteur est généralement assis ; une table le dérobe aux regards de l'auditoire et lui interdit toute expression par attitude ; ses mains, occupées à tenir le livre ou à tourner les feuillets du manuscrit, ne peuvent faire aucun geste ; ses yeux ne se détachent guère de la page à lire. En un mot, le lecteur doit tout exprimer par la voix seule.

5.—La voix est un son, produit par la vibration des cordes vocales, au passage d'un courant d'air

chassé des poumons, et que peuvent modifier les caisses de résonance formées par les cavités buccale, nasale, et pharyngienne.

L'appareil phonateur est un instrument à vent, composé des poumons, du larynx et de la bouche. La contraction des muscles expirateurs exerçant une pression sur les poumons, l'air emmagasiné dans ces organes s'échappe par la trachée-artère, et passe par le larynx, où il met en mouvement les cordes vocales; la colonne d'air expulsée entre elle-même en vibration; de ces vibrations résulte le son vocal, qui résonne ensuite dans le pharynx, les fosses nasales et la bouche, où il est renforcé, modifié et enrichi.

6.—Le caractère du **son vocal** varie avec l'énergie d'expiration du souffle, la contraction des cordes, et la disposition des cavités résonnantes.

La force avec laquelle l'air est expulsé augmente l'amplitude des vibrations des cordes vocales et donne à la voix son *intensité*. — La tension des cordes, augmentant le nombre des vibrations, produit la *hauteur* du son. — La forme et les dimensions des cavités variables du pharynx, de la bouche et du nez, outre qu'elles renforcent le son, en déterminent le *timbre*. — De plus, l'air au dessous du larynx, dans la trachée-artère et dans les poumons, vibre à l'unisson des cordes vocales, et cet ébranlement ajoute encore à la force du son.

7.—**La voix** est l'instrument du langage articulé et du chant.

8.—Le **langage articulé** est un langage artificiel, composé de sons, dont les combinaisons arbitraires forment des mots auxquels l'homme attribue des significations particulières.

9.—Le **chant** est un langage naturel, fait de modulations sonores, instinctivement produites et interprétées par les hommes, et dont l'effet est de renforcer et de préciser les idées et les sentiments exprimés par le langage articulé.

CORRECTION DE LA PAROLE

10.—Pour parler avec **correction**, l'orateur doit émettre clairement les sons du langage articulé en donnant à chacun sa valeur prosodique, les décomposer suivant l'analyse logique du discours, et les faire entendre distinctement.

11.—Le discours est composé de propositions ; les propositions, de mots ; les mots, de sons ; et les sons sont notés graphiquement par des caractères de convention, appelés *lettres*, qui constituent l'écriture.

La **prononciation** est la traduction par des sons vocaux de ces signes graphiques.

L'étude de la prononciation est l'étude des rapports qui existent entre les *sons* d'une langue et les *caractères* qui les représentent.

Ces rapports ne sont pas constants ; un son n'est pas toujours noté par le même signe, un signe ne représente pas toujours le même son. Ainsi le son A ouvert, qui traduit généralement le signe *a (avec)*, peut aussi traduire le signe *e (femme)* ; le signe *b*, qui régulièrement représente l'articulation B *(obéir)*, peut aussi représenter l'articulation P *(absence)*.

12.—La **valeur phonétique** des caractères est déterminée par l'*usage* et par le *génie de la langue.*

La prononciation consacrée par l'usage est bonne, parce qu'en parlant, on veut, avant tout, être compris du plus grand nombre. Mais, pour être légitime, l'usage doit porter l'empreinte du génie national. Aussi, l'arbitre suprême en fait de prononciation, est non pas l'usage suivi par le plus grand nombre, mais l'usage adopté par ceux chez qui le génie national est le mieux conservé. Il s'ensuit que nous, qui parlons la langue française, mais en qui diverses influences peuvent en avoir éteint l'esprit, nous devons suivre ce que l'usage fait de changement dans la prononciation en France.

CHAPITRE I

LES SONS

—

SECTION I

LES CARACTÈRES ET LES SONS DU FRANÇAIS

—

ART. I. — *Les Caractères*

13.—L'alphabet est l'ensemble des *signes* au moyen desquels on figure les sons du langage.

En français, ces signes sont au nombre de trente-quatre :

(a) 25 lettres simples, qui forment l'alphabet proprement dit : *a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, x, y, z.*

Cet alphabet n'est pas propre à la langue française ; il nous vient des Latins, qui le tenaient des Grecs ; les Grecs l'avaient reçu des Phéniciens ; et ceux-ci l'avaient emprunté aux peuples de l'Egypte. Après les transformations qu'il a subies, il serait étonnant qu'il fût toujours d'accord sons qu'il est appelé à représenter en français.

(b) 3 lettres doubles : æ, œ, w.

W est devenu un caractère français, grâce à l'introduction de mots étrangers dans notre langue ; — *æ* et *œ* sont formés des lettres *a* et *e*, *o* et *e*, contractées.

(c) 6 *signes orthographiques:* l'accent aigu (´), l'accent grave (`), l'accent circonflexe (^), le tréma (¨), la cédille (¸), l'apostrophe (').

Les signes orthographiques n'ont par eux-mêmes aucune valeur phonétique; mais ils peuvent modifier celle des lettres qu'ils accompagnent. — L'accent aigu peut se mettre sur la lettre *e;* l'accent grave, sur *a, e, u;* l'accent circonflexe, sur *a, e, i, o, u;* le tréma, sur *a, i, u;* la cédille, sous *c;* l'apostrophe marque l'élision de l'une des lettres *a, e, i.*

14.—La combinaison des lettres simples avec les signes orthographiques donne naissance à treize *signes accentués: à, â, ë, è, é, ê, î, ï, ù, û, ü, ô, ç.*

La réunion de certaines lettres simples forme vingt-deux combinaisons, qu'on appelle *signes composés,* et qui ont une valeur phonétique particulière: *ai, ay, au, an, am, ei, ey, eu, en, em, in, im, ou, on, om, yn, ym, un, um, ch, gn, ph.*

Le tableau complet des signes graphiques représentant les sons du français comprend donc soixante-trois caractères, simples, accentués, ou composés.

15.—Tableau complet des caractères phonétiques du langage français.

a e i o u y
à â è é ë ê î ï ù û ü ô
æ œ
ai ay au ei ey eu ou
an am en em in im on om un um yn ym
b c d f g h j k l m n p q r s t v x z w
ç ch gn ph

ART. II. — *Les Sons*

16.—Les sons du langage résultent du passage, par les voix respiratoires, de l'air chassé par la pression pulmonaire.

L'expulsion de l'air peut produire soit un *souffle* pur et simple, soit une *voyelle*, soit une *consonne*.

En effet, l'air expiré ne se comporte pas toujours de la même façon dans son passage de la poitrine à l'extérieur. Tantôt, il s'échappe librement par la glotte et la bouche ouvertes, sans rencontrer aucun obstacle ; il ne produit pas alors de son : c'est le *souffle* ordinaire de l'expiration. — Tantôt, les cordes vocales sont tendues, et le souffle en les frôlant les fait vibrer ; le larynx alors engendre un son fondamental accompagné d'un certain nombre d'harmoniques, auxquelles la résonance des cavités pharyngienne, buccale et nasale, donne plus ou moins d'intensité, déterminant un timbre particulier ; le souffle sort ensuite sans autre obstacle de la bouche ouverte : c'est le souffle vocalisé, c'est la *voyelle*. — Tantôt, la colonne d'air expiré, soit après avoir traversé le larynx librement, soit après avoir fait vibrer sourdement les cordes vocales, rencontre dans la bouche des obstacles formés par la langue, les lèvres et les dents, qui l'arrêtent ou l'étranglent ; l'air, en forçant ces obstacles, donne naissance à un son d'une valeur musicale peu appréciable : c'est *l'articulation*, c'est la *consonne*.

Ainsi H aspiré est un souffle *(halte)* ; A est une voyelle *(avis)* ; T est une consonne *(toi)*.

17.—Les sons français sont au nombre de trente-trois, soit : *quinze voyelles* et *dix-huit consonnes*.

Les timbres auxquels peuvent donner naissance les variations de la forme des cavités résonnantes, et les articulations que peuvent déterminer les positions diverses des organes, sont en nombre presque illimité. Mais des nuances souvent trop délicates pour être notées, les distinguent les uns des autres, et l'usage s'est établi de les grouper tous autour de certains sons principaux. Les distinctions trop subtiles que font quelques grammairiens, compliquent inutilement l'étude de la prononciation.

§ 1. — LES VOYELLES

18.—La voyelle est une modification du son vocal, due à sa résonance dans les cavités pharyngienne, nasale et buccale.

Quand la résonance se fait seulement dans le pharynx et la bouche, la voyelle est *orale* ou *pure*. Quand la résonance se fait simultanément dans le pharynx, la bouche et les fosses nasales, la voyelle est *nasale*.

C'est le *voile du palais* qui en s'abaissant interrompt partiellement la communication entre le pharynx et la bouche, et force le son à résonner aussi dans les fosses nasales ; tandis que le son s'échappe directement par le pharynx et la bouche, sans autre résonance, quand le voile du palais est levé.

Chaque voyelle peut être *longue* ou *brève*, à l'exception toutefois du son É, toujours bref en français. Mais le timbre d'une voyelle n'est pas altéré par sa durée.

19.—Le français compte *onze voyelles orales* et *quatre voyelles nasales*.

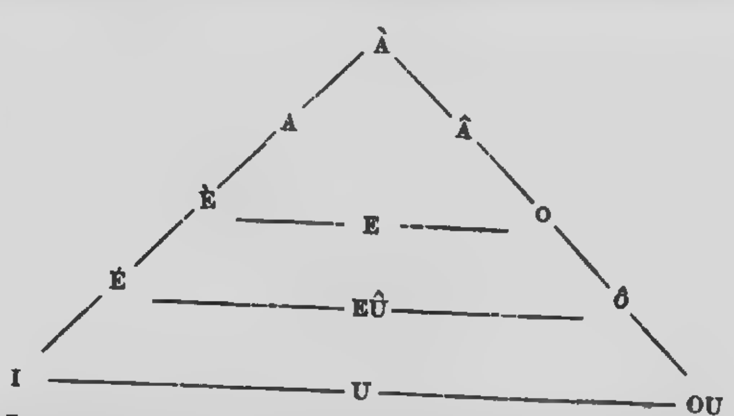
Voyelles orales

FIGURATION DES SONS	NOMS DES SONS	EXEMPLES	
		Sons longs	Sons brefs
A	*a* ouvert ou aigu - - -	*compare* -	*bac*
Â	*a* fermé ou grave - -	*mânes* - -	*compas*
È	*e* ouvert ou grave - -	*mer* - - -	*bec*
É	*e* fermé ou aigu - - -	- - - - - -	*école*
I	*i* - - - - - - - - - - -	*lire* - - -	*image*
O	*o* ouvert ou aigu - - -	*honore* - -	*choc*
Ô	*o* fermé ou grave - - -	*alcôve* - -	*héros*
U	*u* - - - - - - - - - - -	*dure* - - -	*dru*
OU	*ou* - - - - - - - - - - -	*sourd* - -	*cou*
E ou EU	*e* muet ou *eu* ouvert -	*demeure* -	*veuf* (très bref : *me*)
EÛ	*eu* fermé - - - - - - -	*émeute* - -	*feu*

Nous ne faisons qu'une seule voyelle du son E muet et du son EU ouvert. En effet, l'EU ouvert n'est qu'une exagération de l'E muet ; ils diffèrent par l'intensité et la durée, non par le timbre. Tandis que EU peut être long ou bref, E peut être

bref ou très bref, mais n'est jamais long. Dans la prononciation figurée, nous notons l'E muet et l'EU ouvert par des signes différents ; mais cela n'indique qu'une différence de durée et d'intensité.

On peut présenter sous une autre forme la gamme vocalique française, en prenant comme son fondamental À moyen, tenant le milieu entre A ouvert et Â fermé :



Le son primitif À, diversement modifié, donne naissance aux deux sons A et Â ; A devient È, qui conduit à É, et ce dernier passe à I ; Â conduit à O, O mène à Ô, et Ô devient OU ; les sons intermédiaires E, EÛ, U, résultent des combinaisons È et O, É et Ô, I et OU.

Voyelles nasales

FIGURATION DES SONS	NOMS DES SONS	EXEMPLES	
		Sons longs	Sons brefs
AN	*a* nasal - - - - - - -	*enfance* - -	*dans*
IN	*è* nasal - - - - - - -	*feinte* - -	*pain*
ON	*o* nasal - - - - - - -	*monde* - -	*bon*
UN	*e* nasal - - - - - - -	*humble* - -	*brun*

Les voyelles nasales ne sont que des voyelles pures nasalisées. Dans l'émission de certaines voyelles orales, telles que I, U, OU, le voile du palais est tout à fait relevé et intercepte complètement le passage de l'air du larynx aux cavités du

nez ; ces voyelles, bien prononcées, ne peuvent être accompagnées de résonance nasale. Au contraire, dans l'émission des voyelles A, È, O, E, la communication entre le pharynx et les fosses nasales n'est que partiellement interrompue ; ces dernières voyelles, par conséquent, peuvent être nasalisées, c'est-à-dire retentir à la fois dans le pharynx, dans la bouche et dans les fosses nasales.

§ 2. — LES CONSONNES

20.—La **consonne** ou l'**articulation** est un bruit produit par le frottement de l'air contre divers obstacles qui s'opposent à son passage dans la bouche, et accompagné ou non d'un murmure résultant d'une vibration sourde des cordes vocales.

Les consonnes peuvent donc avoir des sonorités différentes, se produire à différents points de l'appareil vocal, provenir d'obstacles différents, et résulter d'une occlusion plus ou moins complète du tuyau buccal. De là les classifications suivantes.

21.—I. Quand il y a vibration des cordes vocales, et partant murmure laryngien, la consonne est *vocalique* (B, D, G, V, Z, J, M, N, GN, LL, *l* mouillée);— quand les cordes ne vibrent pas, la consonne est *soufflée* (P, T, K, F, S, CH).

L et R sont à volonté vocaliques ou soufflées.
Les consonnes vocaliques sont aussi dites *douces*, *faibles* ou *sonores ;* les consonnes soufflées sont parfois appelées *dures*, *fortes* ou *sourdes*.

II. Si l'obstacle au passage du courant d'air est formé par la lèvre supérieure appliquée contre la lèvre inférieure, la consonne est *labio-labiale* (P, B, M); — si par la lèvre inférieure appliquée contre les dents supérieures, la consonne est *labio-dentale* (F, V); — si par la langue appliquée contre les dents supérieures

et la partie antérieure du palais, la consonne est *linguo-dentale* (T, D, S, Z, N, R, L, LL); — si par la langue appliquée contre le palais, la consonne est *linguo-palatale* (K, G, CH, J, GN).

GN bien prononcé devrait être une linguo-dentale. — D'un autre côté, LL devient souvent, dans la prononciation usuelle, une linguo-palatale.

III. Si le canal par où l'air s'échappe est d'abord complètement fermé, puis subitement ouvert, la consonne est *explosive* (P, B, M, N, T, D, LL, GN, K, G); s'il est seulement rétréci, la consonne est *continue* (F, V, S, Z, L, CH, J, R).

La consonne explosive est instantanée; elle ne peut être prolongée; l'occlusion et l'ouverture subite du tube vocal lui donne naissance et elle s'éteint aussitôt; elle ne peut se prononcer qu'accompagnée, précédée ou suivie d'une voyelle. — Au contraire, dans l'émission de la consonne continue, l'obstacle au passage de l'air n'est que partiel; le souffle n'est qu'étranglé, et le frottement qui produit la consonne peut être prolongé tant que se continue l'expulsion de l'air.

L dans la prononciation est souvent explosive. — R se distingue des autres consonnes continues, en ce que l'occlusion, au lieu d'être partielle, est d'abord complète, et disparaît ensuite, pour reparaître de nouveau; c'est plutôt une suite de petites explosives rapides.

IV. Si la consonne retentit seulement dans la bouche, elle est *pure*; — si la consonne retentit aussi dans les fosses nasales, elle est *nasale* (M, N, GN); — si la consonne s'adjoint un I ou plutôt un *yod* palatal, elle est *mouillée* ou *liquide* (LL, GN).

Comme pour les voyelles, la résonance nasale est ici déterminée par l'abaissement du voile du palais. Ne peuvent être nasalisées que les vocaliques.

Consonnes

Consonnes	Pures				Liquides Explosives Vocaliques	Nasales Explosives Vocaliques
	Continues		Explosives			
	Vocaliques	Soufflées	Vocaliques	Soufflées		
Labio-labiales - -	- - -	- - -	B	P	- - - -	M
Labio-dentales - -	V	F	- - -	- - -	- - - -	- - - -
Linguo-dentales -	Z L, R	S	D	T	LL	N
Linguo-palatales	J	CH	G	K	GN	

22.—Figuration des sons.

Dans la *prononciation figurée* des mots, nous avons toujours employé les mêmes signes. Ainsi le signe “g” représente partout le son de la consonne G tel qu'on l'entend dans *garde;* “s” figure toujours le son S sifflant ou Ç, bien que parfois nous ayions aussi employé, pour représenter ce son, le signe “c” ou “ç”. Les groupes de signes représentant un son simple, comme “*ou*”, “*eu*”, “*ph*”, “*gn*”, etc., sont imprimés en italiques; “*an*” représente l'*a* nasal, “an” représente le son A suivi du son N; “*ll*” représente l'articulation L mouillée. Toutes les consonnes écrites dans la prononciation figurée, même si elles ne sont pas suivies de voyelles, se prononcent, excepté celles qui forment partie des signes composés représentant les voyelles nasales. Les syllabes sont séparées les unes des autres par une espace; lorsque des consonnes redoublées se prononcent, la première finit une syllabe, et la seconde en commence une autre. La liaison est marquée par une apostrophe. Les sons sont notés sans égard à leur durée, sauf le son EU ouvert qui est noté “*eu*” ou “e”; ces deux notations correspondent au même timbre, mais la

seconde représente un son moins accentué, moins perceptible, moins long. Bien que nous n'ayions pas noté la quantité, il nous a paru utile de faire cette distinction.

On pourra du reste consulter le tableau suivant, pour connaître la valeur phonétique de chaque signe employé dans la prononciation figurée.

Dans le texte, la prononciation figurée est généralement entre parenthèses. Quant aux sons, pris isolément, on les a indiqués par des petites capitales (le son A, l'articulation etc.)

VOYELLES

Le signe	a	représente toujours le son	*a* ouvert	comme dans	*parc* ou *avis*
"	â	" "	*a* fermé	"	*mânes* ou *pas*
"	è	" "	*e* ouvert	"	*mer* ou *bec*
"	é	" "	*e* fermé	"	*école*
"	i	" "	*i*	"	*lire* ou *lit*
"	o	" "	*o* ouvert	"	*honore* ou *choc*
"	ô	" "	*o* fermé	"	*alcôve* ou *héros*
"	u	" "	*u*	"	*dure* ou *dru*
"	*ou*	" "	*ou*	"	*sourd* ou *cou*
"	e	" "	*e* muet très bref	"	*le* ou *rive*
"	*eu*	" "	*eu* ouvert	"	*meurt* ou *veuf*
"	*eû*	" "	*eu* fermé	"	*émeute* ou *feu*
"	*an*	" "	*a* nasal	"	*danse* ou *dans*
"	*in*	" "	*è* nasal	"	*feinte* ou *pain*
"	*on*	" "	*o* nasal	"	*monde* ou *bon*
"	*un*	" "	*e* nasal	"	*humble* ou *brun*

CONSONNES

Le signe	b	représente toujours l'articulation	*b*	comme dans	*bas*
"	p	" "	*p*	"	*pas*
"	m	" "	*m*	"	*mat*
"	v	" "	*v*	"	*va*
"	f	" "	*f*	"	*fat*
"	z	" "	*z*	"	*zigzag*
"	s, ç, ou c	" "	[illegible] (sifflante)	"	*ci, si*
"	d	" "	[illegible]	"	*dos*
"	t	" "	*t*	"	*temps*
"	r	" "	[illegible]	"	*ras*
"	l	" "	*l*	"	*il*
"	*ll*	" "	[illegible] mouillée	"	*taille*
"	n	" "	*n*	"	*nul*
"	j	" "	*j*	"	*jus*
"	*ch*	" "	*ch*	"	*chute*
"	g	" "	*g* (dur)	"	*garde*
"	k	" "	*k*	"	*quatre*
"	*gn*	" "	*gn*	"	*signe*

SECTION II

LE MÉCANISME VOCAL

Nous décrivons sous ce titre les positions et les mouvements des organes phonateurs, nécessaires à l'émission des sons prononcés isolément. Pour les sons groupés et formant des mots, le mécanisme vocal est légèrement modifié ; les organes doivent forcément se préparer, pendant qu'ils prononcent une syllabe, à émettre la suivante, de sorte que leurs divers mouvements se combinent et s'enchaînent.

ART. I. — *L'émission des voyelles*

23.—a (*a* ouvert).

Bouche: largement ouverte. — *Dents:* à peine visibles. — *Lèvres:* écartees, immobiles et légèrement tendues. — *Langue:* molle, immobile, étendue dans la bouche, la pointe vers la base des incisives inférieures. — *Voile du palais:* relevé, mais sans fermer hermétiquement les fosses nasales.

24.—è (*e* ouvert).

Bouche: un peu moins ouverte que pour A. — *Dents:* l'extrémité seulement des incisives visible. — *Mâchoire inférieure:* un peu avancée. — *Lèvres:* légèrement tirées vers les commissures et appliquées contre les dents.—*Langue:* bombée transversalement en sa partie postérieure et frôlant les trois dernières molaires supérieures. — *Voile du palais:* relevé, mais sans fermer hermétiquement les fosses nasales.

25.—é (*e* fermé).

Bouche: moins ouverte que pour È. — *Dents:* visibles et peu écartées. — *Lèvres:* tirées vers les commissures, légèrement tendues, et rapprochées des gencives. — *Langue:* dans la position indiquée pour È, mais la pointe appuyée fermement contre la base des incisives inférieures. — *Voile du palais:* relevé, sans fermer hermétiquement les fosses nasales.

26.—i.

Bouche: presque fermée; la cavité buccale rétrécie, les mâchoires rapprochées. — *Dents:* se touchant presque, et

visibles. — *Lèvres :* encore plus tirées vers les commissures, plus tendues, et plus fermement appliquées contre les gencives, que pour É. — *Langue :* soulevée en son milieu et en sa partie postérieure, et rapprochée du palais ; la pointe appuyée contre la base des incisives inférieures, plus fortement que pour É.— *Voile du palais :* complètement relevé, appuyé contre la paroi postérieure du pharynx, et fermant hermétiquement les fosses nasales.

27.—Â (*a* fermé).

Bouche : modérément ouverte ; la mâchoire inférieure moins abaissée que pour A.—*Dents :* à peine visibles.—*Lèvres :* immobiles, tension normale.—*Langue :* molle, étendue dans la bouche, la pointe touchant la gencive à la racine des incisives inférieures, le milieu légèrement bombé transversalement.

28.—O (*o* ouvert).

Bouche : moins ouverte que pour Â.—*Dents :* invisibles.—*Lèvres :* portées en avant, tension normale.—*Langue :* retirée en arrière, la partie postérieure soulevée, la pointe relevée sans toucher le palais.—*Voile du palais :* relevé, mais sans obstruer complètement l'entrée des fosses nasales.

29.—Ô (*o* fermé).

Bouche : moins ouverte que pour O ; orifice labial petit et arrondi.—*Dents :* invisibles.—*Lèvres :* fermes, allongées et portées en avant, serrées et réunies aux commisures ; la lèvre supérieure légèrement soulevée.—*Langue :* dans la position indiquée pour O, mais la partie postérieure encore plus sou levée, et la partie antérieure déprimée davantage.—*Voile du palais :* relevé, mais sans obstruer complètement l'entrée des fosses nasales.

30.—OU.

Bouche : encore moins ouverte que pour Ô ; l'ouverture plus étroite, et également arrondie.—*Dents :* invisibles.—*Lèvres :* dans la position indiquée pour Ô, mais encore plus fermes, serrées davantage aux commissures, réunies sur une plus grande surface, et portées en avant autant que possible.—*Langue :* légèrement creusée, les bords touchant les molaires inférieures.—*Voile du palais :* relevé et fermant hermétiquement les fosses nasales.

31.—e ou eu (*e* muet ou *eu* ouvert).

Bouche: ouverture normale.—*Dents:* invisibles.—*Lèvres:* position normale.—*Langue:* état de repos complet.—*Voile du palais:* relevé, mais ne fermant pas complètement les fosses nasales.—*Souffle:* simple exagération de l'expiration ordinaire, accompagnée de vibrations des cordes vocales.

Autre moyen de bien émettre le son EU ou E muet: donnez d'abord le son O, comme dans *homme;* puis, laissant les lèvres, les dents, la langue et les joues, dans la position qu'elles ont prise pour l'émission de cette voyelle, essayez de donner le son È... Le son qui en résultera sera un E muet.

32.—eû (*eu* fermé).

Bouche: plus fermée que pour E.—*Dents:* invisibles.—*Lèvres:* fermées aux commissures, et portées en avant, la lèvre supérieure soulevée.—*Langue:* la pointe abaissée, les bords relevés et touchant les molaires inférieures.—*Voile du palais:* relevé, mais ne fermant pas hermétiquement les fosses nasales.

Autre procédé: les lèvres, les mâchoires et la langue se trouvant dans la position voulue pour la prononciation du son ô, essayez d'émettre le son É, vous donnerez infailliblement le son EÛ.

33.—u.

Bouche: la plus petite ouverture possible.—*Dents:* invisibles.—*Lèvres:* serrées aux commissures, projetées aussi en avant que possible, et formant une issue étroite et arrondie.—*Langue:* les bords relevés, la pointe touchant les incisives inférieures.—*Voile du palais:* relevé et obstruant complètement l'entrée des fosses nasales.

Autre procédé: prononcez OU; laissez les organes de l'articulation dans la position qu'ils ont prise, et essayez de prononcer I, vous donnerez forcément le son U.

34.—an (*a* nasal).

Les organes dans la position indiquée pour A, à l'exception du *voile du palais* qui est abaissé.

La nasalité du son est due à la division du souffle vocalisé, dont une partie s'échappe directement par la bouche, et dont l'autre passe par les fosses nasales. Le résultat de cette bifurcation est la production simultanée d'une résonance pure

et d'une résonance particulière, dont la combinaison constitue la voyelle nasale.—Quand la bouche n'est pas suffisamment ouverte, la résonance pure est sourde, et l'oreille ne perçoit que la résonance produite par le courant d'air introduit dans les fosses nasales, résonance pauvre et désagréable. Il faut donc avoir soin d'écarter les mâchoires, et d'émettre le son par la bouche et nullement par le nez. Cette remarque s'applique aux quatre voyelles nasales, AN, IN, ON, UN.

35.—in (*è* nasal).

Les organes dans la position indiquée pour È, à l'exception du *voile du palais* qui est abaissé.

36.—on (*o* nasal).

Les organes dans la position indiquée pour O, à l'exception du *voile du palais* qui est abaissé.

37.—un (*e* nasal).

Les organes dans la position indiquée pour E ou EU, à l'exception du *voile du palais* qui est abaissé.

ART. II. — *L'articulation des consonnes*

38.—b (labio-labiale, explosive, vocalique).

Lèvres : rapprochées et appliquées l'une contre l'autre, puis séparées brusquement pour laisser s'échapper le souffle. — *Langue :* étendue dans la bouche et immobile.—*Souffle :* faible, vocalisé, et sortant avec explosion au moment où les lèvres se séparent.

Par *souffle vocalisé*, nous entendons un son, assez semblable à celui de l'E muet, produit par une vibration sourde des cordes vocales, qui précède et accompagne l'articulation. C'est le *murmure laryngien.* Ce murmure caractérise les vocaliques et leur donne une sonorité que n'ont point les soufflées. Les vocaliques sont aussi plus faiblement articulées que les soufflées ; car l'énergie du souffle est en partie dépensée à faire vibrer les cordes vocales. D'où les noms de *faibles* et *fortes*, de *douces* et *dures.* — On pourrait dire que les consonnes d'un même groupe ne sont qu'une même articulation accompagnée ou non du murmure laryngien. Ainsi, B est un P laryngien, P

est un B soufflé; et l'on peut en dire autant de V et F, de Z et S, de D et T, de J et CH, de G et K. Quant aux consonnes M et N, la première est un B, la seconde est un D nasalisés.

39.—p (labio-labiale, explosive, soufflée).

Lèvres: pressées fortement l'une contre l'autre, puis séparées brusquement. — *Langue:* étendue dans la bouche et immobile.—*Souffle:* énergique, non vocalisé, d'abord retenu par les lèvres fermées, puis s'échappant tout à coup avec explosion quand la bouche s'ouvre.

40.—m (labio-labiale, explosive, vocalique, nasale).

Lèvres: légèrement pressées l'une contre l'autre, puis brusquement séparées.—*Langue:* étendue dans la bouche et immobile.—*Voile du palais:* abaissé.—*Souffle:* plus faible que pour B, vocalisé avec résonance nasale, et s'échappant tout à coup au moment où les lèvres se séparent.

41.—v (labio-dentale, continue, vocalique).

Lèvres: lèvre supérieure un peu relevée; lèvre inférieure appuyée légèrement contre les incisives supérieures, sans fermer complètement l'orifice labial, puis écartée brusquement par l'abaissement de la mâchoire inférieure, pour compléter l'articulation.—*Dents:* incisives supérieures en partie visibles; la mâchoire inférieure retirée un peu en arrière.—*Langue:* le milieu bombé, la pointe appuyée mollement contre la gencive inférieure.—*Souffle:* faible, vocalisé, s'échappant d'abord avec frottement entre les dents supérieures et la lèvre inférieure, puis sortant librement, pour compléter l'articulation, au moment où la mâchoire inférieure s'abaisse.

42.—f (labio-dentale, continue, soufflée).

Les organes dans la position indiquée pour V; mais la *lèvre inférieure* appliquée avec plus de force contre les dents supérieures, le *souffle* plus énergique et non vocalisé.

43.—z (linguo-dentale, continue, vocalique).

Lèvres: entr'ouvertes, légèrement tirées vers les commissures, et pressées contre les dents. — *Dents:* visibles et se touchant presque. — *Langue:* la pointe ferme et appliquée

contre les incisives inférieures, tandis que la face supérieure de l'extrémité touche les incisives supérieures.—*Souffle:* faible, vocalisé, se brisant contre le bord des dents rapprochées.

44.—s (linguo-dentale, continue, soufflée).

Les organes dans la position indiquée pour z; mais les *dents* encore plus rapprochées, la pointe de la *langue* plus ferme et appliquée avec plus de force contre les dents, le *souffle* plus fort et non vocalisé.

45.—d (linguo-dentale, explosive, vocalique).

Lèvres: entr'ouvertes, réunies aux commissures avant l'explosion du son.—*Dents:* rapprochées et visibles; mâchoire inférieure retirée un peu en arrière et s'abaissant brusquement au moment de l'émission du son.—*Langue:* la pointe appliquée contre le collet des incisives supérieures, et les bords contre l'arcade dentaire supérieure, de façon à intercepter complètement le passage de l'air; la langue se retire brusquement en arrière au moment de l'articulation.—*Souffle:* faible, vocalisé, s'échappant avec explosion au moment où la mâchoire inférieure s'abaisse et où la langue se retire en arrière.

46.—t (linguo-dentale, explosive, soufflée).

Les organes dans la position indiquée pour D; mais la *langue* plus ferme et plus énergiquement appuyée contre les dents, le *souffle* plus fort et non vocalisé.

47.—n (linguo-dentale, explosive, vocalique, nasale).

Les organes dans la position indiquée pour D; mais la *langue* moins tendue, le *voile du palais* abaissé, le *souffle* vocalisé avec résonance nasale.

48.—l (linguo-dentale, continue, vocalique ou soufflée).

Lèvres: inférieure dans sa position normale; supérieure un peu relevée et appliquée contre les dents.—*Dents:* peu écartées; les incisives supérieures à demi visibles; la mâchoire inférieure s'abaisse pour compléter l'articulation.—*Langue:* la pointe, d'abord appliquée contre la partie antérieure du palais, à la naissance des incisives, s'abaisse pour compléter

l'articulation.—*Souffle :* vocalisé ou non, s'échappe d'abord avec frottement de chaque côté, entre les bords de la langue et les molaires supérieures, puis sans obstacle au moment où la pointe de la langue s'abaisse.

49. — ll (linguo-dentale, explosive, vocalique, liquide).

Lèvres : légèrement écartées. — *Dents :* légèrement écartées et visibles. — *Langue :* le milieu bombé et effleurant par le sommet de sa courbure le haut du palais ; la pointe touchant les alvéoles dentaires supérieures ; pour compléter l'articulation, la langue s'abaisse brusquement. — *Souffle :* vocalisé, faible ; s'échappe d'abord entre les molaires et les bords de la langue, où il excite deux petits bouillonnements de salive, puis sans obstacle au moment où la langue quitte le palais.

L' *l* mouillée pourrait donc aussi être regardée comme une consonne continue.

Cette articulation est complexe et difficile à obtenir. C'est une combinaison de la consonne L et de la voyelle I palatale (appelée *yod*, et qui se prononce comme *y* dans *Cipaye);* pendant que la partie médiane de la langue est courbée comme pour l'I palatal, la pointe est relevée comme pour l'L. C'est le *gl* italien. — Dans la pratique, cette articulation se dissout facilement. Les uns séparent les deux sons, L et I palatal, et les prononcent l'un après l'autre *(moul yé).* D'autres ignorent complètement l'*yod* et ne conservent que l'L *(mou lé).* Le plus grand nombre, enfin, laissent tomber l'L et ne gardent que l'*yod (mou yé);* pour ces derniers, l'L mouillée est un I formant diphtongue avec la voyelle qui précède ou avec celle qui suit. Quand on prononce l'*l* mouillée de cette manière, la pointe de la langue se pose près des incisives inférieures, et le milieu s'applique complètement contre le palais. Cette prononciation est en train de remplacer l'autre ; son usage est tellement répandu que plusieurs grammairiens n'enseignent que celle-là. Aussi, faut-il dire que, dans l'état actuel du langage français, l'usage autorise également l'une ou l'autre de ces deux prononciations. Cependant, la prononciation que nous avons d'abord indiquée est toujours la meilleure.

50.—r (linguo-dentale, continue, vocalique ou soufflée).

Lèvres : entr'ouvertes et légèrement pressées contre les dents.—*Dents :* écartées et visibles.—*Langue :* repliée de façon

à ce que sa face dorsale soit concave; la pointe appliquée contre les alvéoles des incisives supérieures et vibrant au passage du souffle.—*Souffle:* fort, vocalisé ou non, s'échappant par petites explosions à chaque oscillation de haut en bas de l'extrémité de la langue.

Pour l'émission correcte de la consonne R, deux oscillations doubles de la langue suffisent. Plus nombreuses, ces oscillations feraient une espèce de roulement prolongé fort désagréable.

51.—j (linguo-palatale, continue, vocalique).

Lèvres: avancées et fermées aux commissures.—*Dents:* visibles, d'abord rapprochées et s'écartant tout à coup pour compléter l'articulation.—*Langue:* creusée en gouttière, les bords pressés contre le palais, la pointe relevée mais sans toucher le palais.—*Souffle:* faible, vocalisé, s'échappant d'abord avec frottement par le canal formé par la langue et entre les dents, puis sans obstacle au moment où la mâchoire inférieure s'abaisse.

52.—ch (linguo-palatale, continue, soufflée).

Les organes dans la position indiquée pour J; mais les bords de la *langue* plus fermement appuyés contre la voûte palatine, la pointe moins relevée, les *dents* plus rapprochées, le *souffle* plus fort, plus éparpillé, et non vocalisé.

53.—g (linguo-palatale, explosive, vocalique).

Lèvres: écartées.—*Dents:* à demi visibles; au moment de l'articulation, la mâchoire inférieure s'abaisse brusquement.—*Langue:* la pointe abaissée et pressée contre la base de la gencive inférieure; la partie antérieure, d'abord appliquée contre le palais de manière à obstruer complètement le passage de l'air, s'abaisse brusquement au moment de l'articulation.—*Souffle:* faible, vocalisé, retenu d'abord par la langue, et s'échappant avec explosion au moment où la langue reprend sa position normale.

54.—k (linguo-palatale, explosive, soufflée).

Les organes dans la position indiquée pour G; mais la *langue* appuyée avec plus de force contre le palais, le *souffle* plus fort et non vocalisé.

55. — gn (linguo-palatale, explosive, vocalique, nasale, liquide).

Lèvres : entr'ouvertes et réunies aux commissures.—*Dents :* rapprochées.—*Langue :* la pointe appuyée mollement contre les dents inférieures ; la partie médiane appliquée contre le palais et abaissée brusquement au moment de l'articulation.—*Voile du palais :* abaissé.—*Souffle :* faible, vocalisé avec résonance nasale, d'abord retenu par la langue, puis s'échappant avec explosion au moment où la langue revient à sa position normale.

Gn devrait être une n mouillée, composée de l'articulation n et de l'*yod ;* la pointe de la langue, par conséquent, devrait être appuyée, non pas contre les dents inférieures, mais contre le collet des incisives supérieures. Ce serait le ñ espagnol. Mais cette prononciation a disparu, et celle que nous indiquons est adoptée partout.

56.—h (aspiration).

L'*aspiration* n'est pas une consonne ; ce n'est que l'exagération du souffle non vocalisé.

Ce souffle est le plus souvent à peine perceptible ; dans la plupart des cas, *h* a seulement pour effet d'empêcher la liaison et de séparer les voyelles entre lesquelles elle se trouve ; on l'appelle alors *demi-aspiration.*

SECTION III

GYMNASTIQUE VOCALE

On ne peut songer, en parlant, à modifier à chaque instant la position des organes de l'articulation et à leur faire exécuter les mouvements particuliers à chaque son. Le jeu des organes doit être inconscient. On peut, cependant, par une espèce de gymnastique, dompter ses organes, les habituer à émettre les sons correctement, d'une façon mécanique, sans qu'il soit nécessaire d'y apporter une attention spéciale. Pour fortifier, assouplir et discipliner les organes de l'articulation, pour faire leur éducation, on a proposé divers exercices ; nous avons choisi ceux qui nous ont paru les mieux assortis à ce dessein. — Ces exercices doivent être faits régulièrement et avec persévérance. Il est inutile et il peut être dangereux de

se fatiguer; quelques instants d'exercice chaque jour sont plus efficaces que plusieurs heures en une seule fois chaque semaine. Du reste, le temps qu'il faut donner à ces exercices ne peut être déterminé d'une façon générale; tout dépend des aptitudes et des besoins de chacun.

Nous ne conseillons pas ces exercices seulement à ceux qui sont affligés de quelque défaut de prononciation; tous peuvent en profiter, car on est toujours susceptible de perfectionner son langage.

Nous donnerons d'abord des exercices dont l'objet est l'éducation physique des organes de la prononciation en général, puis des exercices sur chaque son en particulier, et enfin des exercices pour se corriger des défauts d'articulation les plus communs.

ART. I. — *Exercices pour discipliner les organes de la prononciation.*

§ 1. — LE VOILE DU PALAIS

Le *voile du palais* est une espèce de cloison mobile fixée par son bord supérieur à la voûte palatine, au fond de la bouche, et dont le bord inférieur flotte librement au-dessus de la base de la langue.

Des muscles servent à l'élever ou à l'abaisser. Suivant la position qu'il occupe, le voile du palais modifie le timbre de la voix. Elevé, il intercepte le passage de l'air dans les fosses nasales, et le son ne résonne alors que dans le pharynx et la bouche; plus ou moins abaissé, il divise le courant d'air vocalisé, qui résonne alors à la fois dans le pharynx, les fosses nasales et la bouche. Les sons *purs* et les sons *nasaux* sont ainsi formés. Pour les sons purs eux-mêmes, le voile n'est pas toujours également élevé; tantôt il touche la paroi postérieure du pharynx, tantôt il ne fait que s'en approcher.

Soumis aux exercices suivants, le voile du palais doit à tout instant s'élever et s'abaisser; il en acquiert de la force et de la souplesse.

Dans ces exercices, la respiration doit être aussi profonde que possible.

57.—Exercices.—1. Aspirez par la bouche, sans permettre à l'air de passer par le nez; fermez la bouche, et expirez l'air par le nez.

Cet exercice et les suivants doivent être faits :—une fois lentement et en suspendant un instant la respiration entre les deux opérations ;—une fois plus rapidement, et avec suspension ;—une fois très vite, brusquement, et avec suspension ;—enfin, une fois lentement, une fois rapidement, et une fois brusquement, mais sans suspendre la respiration.

2. La bouche fermée, aspirez par le nez ; ouvrez la bouche, et expirez l'air sans lui permettre de passer par le nez.

3. La bouche fermée, aspirez et expirez.

4. La bouche ouverte, aspirez et expirez par le nez, sans permettre à l'air de passer par la bouche.

5. La bouche ouverte, aspirez et expirez par la bouche, sans permettre à l'air de passer par le nez.

6. La bouche ouverte, aspirez par le nez, et expirez par la bouche.

7. La bouche ouverte, aspirez par la bouche, et expirez par le nez.

§ 2. — LA LANGUE

La *langue* est le plus important des organes de la prononciation, parce qu'elle en est le plus mobile. La plupart des défauts de prononciation sont causés par sa mollesse et son indocilité. Les exercices suivants lui donnent de la force, de la souplesse, de l'agilité. On aura soin de n'exercer aucune tension sur les lèvres ; toute l'énergie doit être dans la langue.

58.—Exercices.—1. Ouvrez la bouche et tirez la langue autant que possible, sans la courber ; puis, brusquement, retirez-la dans la bouche.

2. Ouvrez la bouche, appliquez avec force la pointe de la langue contre les incisives inférieures, et projetez le milieu de la langue, courbé et bombé, en dehors de la bouche ; puis faites reprendre brusquement à la langue sa position normale.

3. Répétez l'exercice 2, en appliquant cette fois la pointe de la langue contre les incisives supérieures.

4. Abaissez autant que possible la mâchoire inférieure ; appliquez la langue avec force contre la racine des incisives supérieures ; poussez le souffle avec énergie, et abaissez tout à coup la pointe de la langue, comme pour prononcer *te*.

5. La bouche entr'ouverte et la langue étendue dans la bouche, relevez lentement la pointe et faites-lui décrire un arc en effleurant le bord des dents supérieures, une fois de droite à gauche, et une fois de gauche à droite.

6. Recourbez la langue dans le sens de sa longueur, en forme de gouttière ; et aplatissez-la subitement.

§ 3.—LES LÈVRES

Les *lèvres* aussi manquent souvent de souplesse et de force. La gymnastique des lèvres veut être pratiquée longtemps avant que ses résultats soient sensibles.

59. — Exercices. — 1. Appuyez les lèvres l'une contre l'autre avec force, en laissant les dents écartées ; puis ouvrez la bouche brusquement, sans respirer.

2. Répétez l'exercice 1, les dents rapprochées.

3. La bouche étant ouverte, fermez-la brusquement en appliquant avec force les lèvres l'une contre l'autre, sans respirer.

4. Répétez l'exercice 1, en projetant un courant d'air énergique entre les lèvres au moment où elles s'écartent.

5. Répétez l'exercice 2, en projetant un courant d'air énergique entre les lèvres.

6. Répétez l'exercice 3, en projetant par la bouche un courant d'air énergique avant que les lèvres se réunissent, de façon que le souffle soit arrêté brusquement par leur réunion soudaine.

7. La bouche fermée, tirez les lèvres vers les commissures, comme pour rire ; puis portez-les brusquement en avant autant que possible.

8. Répétez l'exercice 7, la bouche entr'ouverte.

ART. II.—*Exercices sur chaque son en particulier*

On lira les phrases suivantes lentement, sans inflexions, préoccupé seulement d'émettre les sons correctement. Au besoin, on consultera le chapitre du *Mécanisme vocal* et l'on s'efforcera de donner aux organes la position indiquée pour chaque son.—Ces phrases ne sont pas proposées pour modèles de style ; si quelques-unes sont tirées des meilleurs ouvrages, les autres n'ont de valeur que par les difficultés de prononciation qu'elles présentent, et c'est à ce seul point de vue qu'elles ont été choisies ou composées.

60.—a.—C'est de là, par Allah ! qu'Abdallah s'en alla.—Abraham chassa Agar, pensant par là calmer la jalousie, apaiser la colère de Sara, sa femme.—Dans tout avocat, il y a un candidat à la magistrature.—Le Parnasse parla le langage des halles.—Il connaîtra trop tard le résultat du combat sur les remparts.—Çà et là flottaient des étendards, et un général chamarré faisait caracoler sa cavale devant les soldats.—La meute de Diane aboya sur l'Œta.—Raton, avec sa patte, d'une manière délicate, écarte un peu la cendre et retire les doigts.

61.—â.—L'âne porte son bât.—Ils passent ; les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent.—Ses décorations lui gagnaient l'admiration des uns et

les railleries des autres.—Dans son château, au coin de l'âtre, à la lueur de la flamme, le barron nous narrait les fables de cet esclave.—Dans les broussailles, près des masures, les pauvres diables, pâles, et las de leur tâche écrasante, sont entassés sur des tas de paille.

62.—**a** et **â**.—1. Chanter une gamme ascendante, en commençant sur le son A (A ouvert ou aigu), et en passant insensiblement au son À (A moyen), pour finir sur le son Â (A fermé ou grave).

2. Chanter une gamme descendante, en commençant sur le son Â, et en passant insensiblement au son À pour finir sur le son A.

3. De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats. — Et l'avare Achéron ne lâche pas sa proie. — Le rat a le poil ras. — Après la bataille, voyez là-bas cet amas de cadavres abattus par la mitraille. — De grand matin, ce mâtin a fait un vacarme de diable.

63.—**è**.—Les frênes, les hêtres, les chênes, futaies superbes, sur nos têtes, formaient un dais. — Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. — Son aspect, sa fière allure et sa belle prestance inspiraient le respect à tous ses sujets. — Des jours, des semaines se passèrent, et point de terre! toujours la mer et le ciel! — Comme des coups de fouets j'évite les procès, et l'on voit pour la paix tout mon respect paraître.

64.—**é**.—Tous les événements passés ont été notés dans ces éphémérides.—Ce héros expiré n'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.—Par un dernier effort, j'avançai jusqu'au pied de l'échafaud, mais je reculai

d'effroi.—*Enée*, héros aimé des dieux, a pénétré dans l'*Erèbe*, l'éternel séjour des ténèbres, où gémissent les trépassés.

65.—i.—La vengeance, voilà, quand ce héros expire, à travers les périls, ce que son fils désire. — Dans le pays d'*Isis*, l'*ibis* tranquille bâtit son nid parmi les lis et les *iris*. — Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. — Une *ivresse ignoble inocule* dans son *imagination* une *irrésistible inertie*. — Quand Pluton, *irrité* contre Proserpine, fronçait les sourcils, l'enfer frémissait, chacun songeait à fuir, et vite Cerbère rentrait dans son chenil. — La physionomie de ces six bandits sinistres et le récit des dix crimes qu'ils ont commis leur attirent l'antipathie et l'*inimitié* des moins *inhospitaliers*.

66.—o.—L'honneur parle, il suffit, ce sont là mes oracles. — Je me moque des sottes gens. — Orateurs monotones et mornes auditeurs, tout dort. — Solide comme un roc, ce colosse résiste à tous les chocs. — Le Chandor prit à bord l'or du trésor qui dormait dans le fort et l'emporta hors du port. — La vie est une poste à trois relais : d'abord, pour le nom qu'on nous donne, on nous met en carrosse ; puis notre second train nous porte à notre noce ; et le troisième, hélas ! est celui de la mort.

67.—â et o.—1 et 2. Répéter les exercices 1 et 2 du No 62, en substituant Â à A, et O à Â.

3. *A*me, homme. — *A*ne, *o*r. — *A*cre, *o*cre. — T*â*che, torche. — *A*tre, v*o*tre. — *O*r*a*cle, c*a*rrosse, Nicol*a*s, Thom*a*s.

68.—ô.—Le bat*eau* est près du m*ô*le. — Il leur applique un mot qu'un buste de hér*os* lui fit dire fort à prop*os* — Il s'est p*o*sé en virtu*o*se devant son *au*ditoire, et l'écho répète encore les brav*os* qui l'ont accueilli. — Tr*o*p gais ap*ô*tres de nos cave*au*x, c'est vers vous *au*tres, disp*os* et gr*os*, que le Temps f*au*che, à droite, à g*au*che, à tout prop*os*, et qu'il chev*au*che sans nul rep*os*.

69.—ou.—Sur la t*ou*r, t*ou*t le j*ou*r, l'oiseau r*ou*c*ou*le. — Dans le br*ou*haha des f*ou*les, les fil*ou*s dép*ou*illent les gens. — *Ou*tré d'avoir été j*ou*é, le f*ou* faisait comme un s*ou*rd pleuvoir les c*ou*ps et dans son c*ou*rr*ou*x frappait t*ou*j*ou*rs. — Voyageur comme Cook, poète comme Moore, chassant l'*ou*rs, p*ou*rsuivant le l*ou*p, et s*ou*s le j*ou*g du travail c*ou*rbant s*ou*vent la tête, p*ou*r n*ou*s charmer t*ou*s de ses récits, il parc*ou*rt t*ou*s les pays.

70.—e ou eu.—J*e* n*e* l*e* sais qu*e* trop. — Crois-l*e*, garde un s*e*cret lorsqu'on t*e* l*e* confie. — Les propagat*eu*rs d*e* la science trouv*e*nt presqu*e* toujours pour prix d*e* l*eu*rs efforts l'indifférence, l*e* dédain, et la pauvreté.— P*eu*rs, pl*eu*rs, su*eu*rs, doul*eu*rs, trist*e* vie, tu n'es qu'un l*eu*rr*e*; j*eu*nesse en fl*eu*r, vieilless*e* en d*eu*il, tout m*eu*rt.

71. — eû. — Les b*œu*fs cr*eu*sent des sillons tort*ueu*x.—L'ém*eu*te gronde; il v*eu*t rester n*eu*tre, mais ses y*eu*x bl*eu*s lancent des f*eu*s. — Heur*eu*x les purs ! Di*eu* comblera leurs v*œu*x et leur donnera les ci*eu*x pour demeure.

72.—u.—Vainc*u*, déch*u*, le roi chevel*u* f*u*t h*u*é par sa trib*u*. — Le m*u*rm*u*re d*u* r*u*isseau m'a ém*u*. — D*u*

pr*u*nier près d*u* m*u*r, tous les fr*u*its sont m*û*rs. — Le champ qui la reç*u*t la rend avec *u*s*u*re. — Sous Lyc*u*rgue, quand un ilote avait b*u* et faisait la c*u*lb*u*te, le père disait à son fils : Vois-t*u* ? En voyant tomber, on évite *u*ne ch*u*te.

73.—an.—1. Les lèvres closes, faire entendre le *murmure laryngien* accompagné de résonance nasale, qui précède l'émission de la consonne M ; puis, ouvrir la bouche lentement, sans faire entendre l'articulation M, et sans modifier aucunement le caractère du son laryngien nasalisé, mais en le prolongeant sans interruption ; fermer ensuite la bouche et éteindre le son.— Faire successivement cet exercice sur les sept notes de la gamme.

2. Des brig*an*ds et des b*an*dits malfais*an*ts rôdent d*an*s les c*am*pagnes, et passent leur t*em*ps à t*en*dre aux g*en*s de méch*an*ts guet-ap*en*s. — Le march*an*d *am*bul*an*t, s*an*s arg*en*t, att*en*d avec pati*en*ce les chal*an*ds. — J'*en*t*en*ds des ch*an*ts *en*gage*an*ts ch*an*tés par des g*en*s oblige*an*ts. — S*an*s prévoy*an*ce, ce march*an*d imprud*en*t se l*an*ce souv*en*t d*an*s des *en*treprises extravag*an*tes et d*an*gereuses.

74.—in.—1. Répéter l'exercice 1 du No 73.

2. L'*in*st*in*ct est l'*in*telligence du chi*en*. — Un lut*in* mal*in* fait t*in*ter le t*im*bre d'air*ain*. — Le pe*in*tre, dans son dess*in*, a pe*in*t un da*im* sur un terr*ain* lo*in*ta*in*. — Ce citoy*en* cra*in*t pour ses bi*en*s les desse*in*s de son procha*in* ; dans son co*in*, pour un ri*en*, la peur l'étre*in*t. — *In*v*in*cible, le pr*in*ce fe*in*t de cra*in*dre et met un fre*in* à son *im*pétuosité, mais c'est pour va*in*cre plus sûrement.

75.—on.—1. Répéter l'exercice 1 du No 73.

2. Les ta*on*s f*on*t leur r*on*de sur les *on*des autour des j*on*cs. — Les plaf*on*ds s*on*t r*on*ds dans la mais*on* du c*om*te. — L'Eternel est s*on* n*om*, le m*on*de est s*on* ouvrage.—M*on* fr*on*t, n*on* c*on*tent d'arrêter les ray*on*s du soleil......—Les vagab*on*ds, assis en r*on*d autour des tr*on*cs d'arbre, s*on*t à l'*om*bre. — En rép*on*se aux questi*on*s, ils dir*on*t leurs n*om*s, prén*om*s et surn*om*s.

76.—un.—1. Répéter l'exercice 1 du No 73.

2. *Un* trib*un* import*un* déplaît à chac*un*. — Empr*un*ter les parf*um*s d'une h*um*ble fleur. — Se battre à je*un* était comm*un* chez les H*un*s.

77.—b.—*B*landin *b*lâme le *b*leu dans les *b*andes *b*lanches des *b*aldaquins. — *Bébé*, *b*eau *b*am*b*in *b*lond *b*a*b*illard, *b*al*b*utie *b*eaucoup. — A *B*erne, ce *b*erneur, par ses *b*ernes, a *b*erné les *B*ernois. — Ce *b*ouffon *b*izarre n'a dans la *b*ouche que des *b*illevesées. — Par *b*andes, les *b*rigands ont traversé le *b*ois et *b*attu la *b*rigade.

78.—p.—*P*ar un *p*uissant *p*rivilège *p*uisé dans sa *p*o*p*ularité, il *p*énètre *p*artout où personne ne *p*arvient. — Le *p*rince *p*résom*p*tueux, héritier *p*résom*p*tif du trône, est au*p*rès de son *p*ère se*p*tuagenaire. — *P*assons et re*p*assons *p*ar les *p*oints les *p*lus *p*o*p*ulaires de *P*aris.

79.—m.—*M*ille fois *m*a *m*é*m*oire *m*e *m*anque *m*algré *m*oi. — *M*a *m*isère me *m*ène au *m*ensonge et à *m*ille *m*éfaits. — Les dieux i*mm*ortels passaient, i*mm*uables et i*mm*obiles, au *m*ilieu de *m*ille *m*orts.— *M*ê*m*e en *m*'ai*m*ant, il *m*e *m*ène *m*ilitaire*m*ent.—

L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.— Il ne me traitait point comme une criminelle. — Mes crimes désormais ont passé la mesure.—Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé. — Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

80.—**v.**—Voyez cette voyante voyageant vers les vivants pays dont le rêve enchante sa vie. — Vois les voiles vaporeux des voûtes où vont veiller et prier les moines vénérés.— Avez-vous vu les vagues livides vomies par le Vésuve sur les vergers et les vignes vivaces de la verdoyante villa de Valère ? — Le vieillard est revenu volontiers aux vœux de sa jeunesse, et vit, plein de vertus vivifiantes, dans le couvent voisin.

81.—**f.**—En Flandre, sur le flanc des monts, des flocons flottent dans les flaques. — Sa feinte folie fit fuir des fêtes funèbres la foule des favoris et des flatteurs. — Défilez, fils de la nuit, feux-follets falots, farfadets fantasques, et fantômes fous ; les enfants frissonnent, les femmes frémissent, les fanfarons s'enfuient. — De frais parfums sortaient des touffes d'asphodèle. — Et Phèdre différait à le faire punir.

82.—**z.**—Vous avez vu dans Venise maints palais anciens et bizarres.—Et le z bizarre, au corps ratatiné, deux fois dans un zigzag se montre dessiné. — Dans la zône des déserts arides et nus, les hommes n'ont rien pour soulager leur misère, pour apaiser leur faim. — Légère comme le zéphyr, la gazelle cherche un asile dans les plaines herbeuses.

83.—**s.**—Sous ce sombre sapin, il s'assit en silence et s'endormit sans soupirer. — Sous ces si sincères

sentiments, sa sensiblerie s'atténue. — *Ces cyprès sont si* loin qu'on ne sait si c'en sont. — L'assassin sur son sein suçait son sang sans cesse. — Si ces six cigares coûtent six sous, ces six cents cigares coûtent six cents sous. — Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse. — Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant. — La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce... — Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

84.—d.—*D*ans son *d*é*d*ain, il *d*é*d*aigne *d*e *d*escen*d*re à *d*es *d*evoirs pourtant *d*ignes *d*e lui. — *D*iverses *d*ames vont *d*ans leurs *d*emeures en *d*euil soulager avec *d*ouceur *d*e leurs *d*ons *d*es in*d*igents. — *D*i*d*on *d*ina, *d*it-on, *d*u *d*os *d*'un *d*o*d*u *d*in*d*on.

85.—t.—Les *t*roupes *t*riomphan*t*es *t*iennent le *t*yran sous l'empire de la *t*erreur. — *T*a *t*ris*t*esse m'api*t*oie e*t* *t*'at*t*ire ma sympa*t*hie. — Qui *t*e rend si hardi de *t*roubler mon breuvage ? dit ce*t* animal plein de rage ; *t*u seras châ*t*ié de *t*a *t*éméri*t*é. — *T*on *t*hé *t*'a-*t*-il ô*t*é *t*a *t*oux ?

86.—n.—Les *n*é*n*uphars vie*nn*ent *n*aturellement sur les bords du *N*iger. — *N*i les *n*uages *n*oirs, *n*i les *n*eiges *n*éfastes, *n*i l'a*nn*once d'un *n*aufrage, *n*'ont empêché les ho*nn*êtes *n*auto*n*iers de partir cette *n*uit sur leur *n*avire. — *N*on, il *n*'est rien que *N*a*n*i*n*e *n*'honore.

87.—l.—*L*a vaci*ll*ante *l*ucio*l*e, fo*ll*e, *l*ance dans *l*'air son ai*l*e *l*égère. — I*l* a*ll*ait, *l*ourd, *l*ent, *l*aid, *l*ivide et *l*anguissant, vers *l*e c*l*ocher de *l*'ég*l*ise *l*ointaine. — *L*ièvres, gaze*ll*es, *l*ynx, *l*oups, é*l*éphants, *l*éopards, tout

tremb*l*e, *l*e *l*ong de *l*'eau dans *l*'oasis, *l*orsqu'éc*l*ate en p*l*eine nuit, dans *l*e si*l*ence de *l*a so*l*itude, *l*e *l*ointain rugissement du *l*ion.

88.—ll.—Feui*ll*e à feui*ll*e, ces jeunes fi*ll*es en deui*l* ont recuei*ll*i dans leurs corbei*ll*es la dépoui*ll*e des ti*ll*euls. — Son œi*l*, ensolei*ll*é par le jus vermei*l* de la trei*ll*e, croit voir des mervei*ll*es dans la boutei*ll*e. — Ce genti*l*homme, dans la batai*ll*e, a été blessé par la mitrai*ll*e des assai*ll*ants. — Une grenoui*ll*e vit un bœuf, qui lui sembla de belle tai*ll*e. — Portez ces cai*ll*oux et ces coqui*ll*ages ai*ll*eurs. — Cet éventai*l* en écai*ll*e, garni de corai*l* et d'émai*l*, est d'un admirable travai*l*.

89.—r.—Les ch*r*étiens c*r*oient au Ch*r*ist c*r*ucifié.— *R*oland le p*r*eux *r*ompit au *r*oc du*r* sa *r*ude Du*r*andal, et *r*etombant *r*endit l'âme *r*eligieusement. — On fait descend*r*e ent*r*e les ma*r*b*r*es pou*r*p*r*es les pauv*r*es prêt*r*es qui dev*r*ont confond*r*e les t*r*aît*r*es dans leu*r* opp*r*ob*r*e. — Les *r*ivaux *r*oulè*r*ent dans l'a*r*ène, et *r*epoussés pa*r* les *r*ires des cu*r*ieux, *r*eculè*r*ent en a*rr*iè*r*e.

90.—j.—Il *j*ouit de la *j*eunesse et *j*oue tout le *j*our avec *j*oie dans le *j*ardin. — *J*ustice, ô *J*éhovah ! les *G*entils *j*ettent aux *g*émonies tes *g*énéreux *j*usticiables; *j*amais *j*usqu'à ce *j*our, tes *j*ustes n'ont *g*émi sous *j*oug plus *g*ênant.

91.—ch.—*Ch*acun *ch*er*ch*e à ca*ch*er de sa vie ce qu'il ne veut pas qu'on sa*ch*e. — *Ch*armants *ch*anteurs des *ch*amps, *ch*ardonnerets, vous vous *ch*amaillez et

*ch*u*ch*otez, en *ch*er*ch*ant dans les *ch*armilles des *ch*arançons. — *Ch*eminant sur le *ch*emin, je *ch*er*ch*ais en *ch*antonnant à *ch*anger les sons de ma *ch*anson.

92.—g.—Il *g*rimpa au *g*rand roc de *g*ranit *g*ris et *g*rava *g*rossièrement le *g*roupe des *G*râces. — César subju*g*ua les *G*aulois. — *G*rognards *g*renadiers de la *g*arde, *g*rands *g*aillards, *g*ardez-vous de vous *g*riser dans les *g*uin*g*uettes. — Je distin*g*ue là-bas les *g*uérites élé*g*antes des *g*ardes.

93.—k.—Le caté*ch*umène est devenu un *ch*rétien et mène la vie d'un ana*ch*orète. — Les *q*uatre *c*o*q*uins a*c*cusés de vol, seront in*c*ar*c*érés, *c*ondamnés et exé*c*utés pour avoir *c*ommis ce *c*rime. — Les le*c*teurs ne *c*roient *q*ue ce *q*ui est *c*lair. — Le lousti*c* au bivoua*c*, a *c*aché le havre-sac et le képi du *c*apitaine des *c*anonniers d[illegible] du *c*olonel des *c*uirassiers.

94.—gn.—Cet homme i*gn*oble fei*gn*it d'être fou pour que la justice ne l'attei*gn*ît pas. — Nous attei*gn*ons le sommet de la monta*gn*e. — Il crai*gn*ait la compa*gn*ie des savants, et celle des i*gn*orants lui répu*gn*ait. — L'éloi*gn*ement nuit à l'amitié, disait Madame de Sévi*gn*é. — Il s'éloi*gn*e pour s'épar*gn*er une beso*gn*e ennuyeuse.

95.—h.—Sous le *h*aubert et le *h*arnois, les *h*ardis *h*éros étaient *h*antés par la *h*ideuse horreur de la *h*ache. — La *h*orde *h*arassée et *h*arcelée vint *h*eurter en *h*âte à la pauvre *h*utte. — Les *h*ardis *H*ollandais gardaient leurs *h*ouppelandes et leurs *h*allebardes, dans leurs *h*altes sous les *h*angars. — Cet homme aux traits *h*ideux, aux yeux *h*agards, à l'air *h*argneux

sous ces *h*ardes *h*orribles, *h*issé sur sa *h*aridelle, et tenant sa *h*oulette, me *h*antait. — Au son des *h*autbois et des *h*arpes, les *h*ableurs *h*aranguèrent la foule a*h*urie.

Art. III. — *Exercices pour se corriger de quelques défauts d'articulation*

§ 1. — LA MOLLESSE D'ARTICULATION

96.—L'articulation est **molle,** quand les consonnes ne sont pas émises avec une intensité et une netteté suffisantes, c'est-à-dire, quand le courant d'air projeté par les voies respiratoires n'est pas assez fort, les obstacles qui s'opposent à son passage pas assez résistants, les mouvements de la langue et des lèvres pas assez précis.

Il en résulte des sons indécis, indistincts, manquant à la fois de force et de netteté, et qui peuvent être confondus entre eux ; de là, impossibilité pour l'orateur de se faire clairement entendre ; il est obligé de suppléer par la force de la voix à la netteté et à l'énergie de l'articulation, et il s'épuise en efforts inutiles.

97.—Exercices pour combattre la mollesse d'articulation.

On devra faire ces exercices dans l'ordre indiqué, et s'arrêter sur chacun d'eux aussi longtemps qu'on n'aura pas réussi à l'exécuter parfaitement,—ne passer au second qu'après s'être rendu maître du premier, etc.

Méthode à suivre pour que ces exercices soient efficaces :

I. Prendre, avant chaque exercice, une forte inspiration, et commencer *aussitôt* ;

II. Avant d'attaquer une consonne, la *préparer*, c'est-à-dire placer d'avance les organes dans la position voulue pour l'articuler, et exagérer le mécanisme vocal qui doit produire l'articulation ;

III. Dans les groupes de plusieurs syllabes (comme *bababa*), attaquer avec énergie, en la préparant, la première syllabe, et lier les autres sans s'arrêter ;

IV. Articuler chaque exercice d'un *mouvement régulier*, sans retard sur les consonnes plus difficiles, sans accélération sur les plus faciles ; c'est-à-dire garder pour tout l'exercice l'allure de la première syllabe, et éviter surtout de presser le mouvement sur les explosives et de le ralentir sur les continues ;

V. Exécuter chaque exercice de la manière suivante:

a) Une fois chaque ligne, en articulant silencieusement, c'est-à-dire en dessinant avec la bouche tous les mouvements nécessaires, mais sans faire entendre aucun son, et sans même émettre le moindre courant d'air; respirer après chaque ligne ;

b) Une fois chaque ligne, sans faire entendre de son, mais en lançant un courant d'air assez fort pour se faire entendre à une certaine distance,—c'est-à-dire en parlant à voix basse ; respirer seulement après chaque ligne ;

c) Une fois chaque ligne très fort et très lentement, en respirant entre chaque son ou chaque groupe de sons ;

d) Une fois chaque ligne plus vite et moins fort, sans respirer ;

e) Quand l'exercice a été ainsi, ligne par ligne, quatre fois gradué,—une fois tout l'exercice très fort et très lentement, en respirant quatre ou cinq fois ;

f) Une fois tout l'exercice plus vite et moins fort, en deux ou trois respirations.

1. babababa	bèbèbèbè	bobobobo	bebebebe
papapapa	pèpèpèpè	popopopo	pepepepe
mamamama	mèmèmèmè	momomomo	memememe
vavavava	vèvèvèvè	vovovovo	veveveve
fafafafa	fèfèfèfè	fofofofo	fefefefe
zazazaza	zèzèzèzè	zozozozo	zezezeze
sasasasa	sèsèsèsè	sosososo	sesesese
dadadada	dèdèdèdè	dodododo	dededede
tatatata	tètètètè	totototo	tetetete
nananana	nènènènè	nononono	nenenene
lalalala	lèlèlèlè	lolololo	lelelele
rararara	rèrèrèrè	rororoto	rererere
jajajaja	jèjèjèjè	jojojojo	jejejeje

chachachacha	chèchèchèchè	chochochocho	chechecheche
[redacted]	gègègègè	[redacted]	[redacted]
kakakaka	kèkèkèkè	kokokoko	kakakaka
gnagnagnagna	gnègnègnègnè	gnognognogno	gnegnegnegne

Toujours prononcer *g* dur *(gue)*.

2. bva	bze	bdi	bnô	blou	bran	bjin	bgon	
pfa	pse	pti	plô	prou	pchan	pkin		
mva	[redacted]	mdi	mnô	mlou	mran	mjin	mgon	
vba	vme	vzi	vdô	vnou	vlan	vrin	vjon	vgun
fpa	fse	fti	flô	frou	fchan	fkin		
zba	zme	zvi	zdô	znou	zlan	zrin	zjon	zgun
spa	sfe	sti	slô	srou	schan	skin		
dba	dme	dvi	dzô	dlou	dran	djin	dgon	
tpa	tme	tfi	tsô	tlou	tran	tchin	tkon	
nba	[redacted]	nvi	nzô	nlou	[redacted]	njin	ngon	
lpa	lfe	lsi	ltô	lrou	lchan	lkin		
lba	lme	lvi	lzô	ldou	lnan	lrin	ljon	lgun
rpa	rfe	rsi	rtô	rlou	rchan	rkin		
rba	rme	rvi	rzô	rdou	[redacted]	rlin	rjon	rgun
jba	jme	jvi	jzô	jdou	jnan	jlin	jron	jgun
chpa	chfe	chsi	chtô	chlou	chran	chkin		
gba	gme	gvi	gzô	gdou	gnan	glin	gron	gjun
kpa	kpe	ksi	ktô	klou	kran	kchin		

Prononcer chaque groupe de sons d'une seule émission de voix, sans introduire d'E muet entre les deux consonnes.

3. bam	bem	bim	bom	boum
pag	peg	pig	pog	poug
mas	mes	mis	[redacted]	mous
vaks	veks	viks	voks	vouks
fagz	fegz	figz	fogz	fougz
zaf	zef	zif	zof	zouf
saj	sej	sij	soj	souj
dak	dek	dik	dok	douk
taz	tez	tiz	toz	touz
nar	ner	nir	nor	nour

lan	**len**	**lin**	**lon**	**loun**
raf	**ref**	**rif**	**rof**	**rouf**
jak	**jek**	**jik**	**jok**	**jouk**
chad	**ched**	**chid**	**chod**	**choud**
gat	**get**	**git**	**got**	**gout**
kab	**keb**	**kib**	**kob**	**koub**
gnal	**gnel**	**gnil**	**gnol**	**gnoul**

Prononcer *bam'*, *bem'* (et non *bèm')*, *bim'*, etc.; faire particulièrement attention à l'articulation des consonnes finales, qui se prononcent toutes; on est porté à substituer des vocaliques aux soufflées, et des soufflées aux vocaliques, à dire, par exemple : *vagz* et *faks* au lieu de *vaks* et *fagz.*

4. Lire un morceau quelconque, une fois en articulant silencieusement; une fois à voix basse, de façon à être entendu à distance; une fois à voix haute, d'abord lentement, en préparant chaque syllabe, puis vite et en liant tous les mots.

§ 2.—LE SIFFLEMENT

98.—Les s et les z sont **sifflés,** quand le bout de la langue, au lieu d'être appliqué contre les incisives inférieures, est appuyé mollement contre les dents supérieures et les dents inférieures, à leur point de contact, de manière à boucher les interstices.

Il en résulte un bruit sourd et pâteux qui ressemble au *th* anglais. Vulgairement, on appelle cela parler sur le bout de la langue: *thsiel*, pour *ciel.* — Pour arriver à donner aux s et aux z le sifflement ténu et délié qui leur convient, on pourra reprendre les exercices des Nos 82 et 83, en ayant soin d'observer exactement les indications des Nos 43 et 44. Si cela ne suffit pas, on se livrera aux exercices suivants.

99.—Exercices pour combattre le sifflement.

Ces exercices devront être faits: une fois lentement, en parlant très fort, et en respirant entre chaque mot; une fois

plus vite, en parlant moins fort, en liant toutes les syllabes, et en respirant après chaque ligne ; une fois chaque exercice très vite et en une seule respiration.

1. Rapprocher les mâchoires et serrer les dents ; abaisser la pointe de la langue et l'appliquer avec énergie contre la gencive inférieure ; et répéter :

se sse ssse sssse

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
L'assassin sur son sein suçait son sang sans cesse.
Ciel ! si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

2. Lire très vite les vers suivants:

Cinq ou six officiers gascons,
Passant un jour à Soissons,
Marchandèrent des saucissons,
Et demandèrent aux garçons :
Combien ces cinq saucissons ?
A vingt sous, c'est cent sous,
C'est cent sous, ces cinq saucissons.

§ 3. — LE LAMBDACISME

100.—Le **lambdacisme** consiste à faire suivre l's d'une L, et provient de ce que, immédiatement après l'articulation de l's, les bords et la pointe de la langue se relèvent et vont toucher le palais.

On donne ainsi une articulation complexe fort désagréable : *sli* pour *si*, *sliel* pour *ciel*.

101. — Exercices pour combattre le lambdacisme.

1.	**skâ**	**skô**	**skou**	**skan**	**skon**
	zgâ	**zgô**	**zgou**	**zgan**	**zgon**
	skè	**ské**	**ski**	**ska**	**skeû**
	zgè	**zgé**	**zgi**	**zga**	**zgeû**

2. Si ces sons sont si suaves, c'est que ce sont des sons sûrs.

S'il se glisse encore une L après l's, abandonner cet exercice et répéter l'exercice 1.

§ 4. — LE CRACHEMENT

102.—Le **crachement** consiste à introduire la double articulation KL devant S, ou l'articulation L entre les deux consonnes représentées par *x*, ou encore l'articulation K devant L.

Ceux qui crachent prononcent *klciel*, *eklsprès*, *klui*, pour *ciel*, *exprès*, *lui*.

103. — **Exercices pour combattre le crachement.**

Dans ces exercices, il faut s'efforcer de lier les consonnes de chaque groupe.

1. mla	mli	mlô	mlou	mlan	mlin	mlon	mlun
tla	tli	tlô	tlou	tlan	tlin	tlon	tlun
msla	msli	mslô	mslou	mslan	mslin	mslon	mslun
tsla	tsli	tslô	tslou	tslan	tslin	tslon	tslun
msrla	msrli	msrlô	msrlou	msrlan	msrlin	msrlon	msrlun
tsrla	tsrli	tsrlô	tsrlou	tsrlan	tsrlin	tsrlon	tsrlun

2. Le fisc fixe exprès ses taxes excessives exclusivement au luxe et à l'exquis.

§ 5. — LE BLÉSEMENT

104.—Le **blésement** est la substitution des consonnes vocaliques aux consonnes soufflées correspondantes, par exemple : d'une labio-labiale vocalique à une labio-labiale soufflée, B à P.

On substitue ainsi B à P, V à F, D à T, Z à S, J à CH, G à K : *bedit*, pour *petit*, etc. Parfois, c'est une soufflée qui prend la place d'une vocalique : *ponchour*, pour *bonjour*.

105.—On combat ce défaut par l'exercice direct, c'est-à-dire en s'efforçant d'émettre chaque consonne comme nous l'avons indiqué, avec ou sans murmure laryngien, suivant le cas.

On peut aussi répéter avec profit l'exercice 3 du No 97.

§ 6. — LE ZÉZAIEMENT

106.—Le **zézaiement** consiste à prononcer J et S à peu près comme Z, et CH tantôt comme Z, tantôt comme S. Cette prononciation défectueuse vient de ce que la langue s'introduit entre les dents écartées.

Souvent ceux qui zézaient prononcent aussi *x* comme *z*. Ils disent : *zur toute çoze obzerve ézactement la loi que ze t'impoze,* pour: *sur toute chose observe exactement la loi que je t'impose.*

107.—Exercices pour combattre le zézaiement.

1. Appuyez fortement les dents supérieures sur les dents inférieures; appliquez avec énergie le bout de la langue sur les incisives inférieures; puis, essayez de prononcer une S continue.

Relevez le bout de la langue, sans pourtant lui faire toucher le palais ni les incisives supérieures, avancez les lèvres, et articulez un J continu.

Allongez davantage les lèvres, et prononcez un CH continu.

Si vous n'y réussissez pas, passez aux exercices suivants.

2. Dites une fois très fort et très lentement, une fois fort et plus vite, une fois très vite et très bas:

Ziel, zi zezi ze zait, zes zoins zont zans zugzès.

Puis essayez de prononcer:

Ciel, si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

Répétez ensuite les phrases suivantes, en remplaçant d'abord les s par des z, puis, en alternant, une fois avec s, une fois avec z :

L'assassin sur son sein suçait son sang sans cesse.

Si c'est cinq sous ces six ou sept saucissons-ci, c'est cent cinq sous ces cent vingt-six ou cent vingt-sept saucissons-ci.

3. L'exercice suivant, une fois à voix basse et lentement; une fois lentement et à voix haute; une fois très vite et très fort:

bza	psa	vza	fsa
dza	tsa	gza	ksa
zba	spa	zva	sfa
zda	sta	zga	ska

4. Chacune des phrases suivantes, une fois lentement, une fois plus vite et en une seule respiration:

Ses chants juvéniles charment nos jours chagrins.

Chaque jour, ce chanteur, sur le chemin, nous charmait des sons suaves de sa chanson.

Chaque saint a sa châsse, chaque chanoine a sa chaire, chaque chantre a son chant dans la chapelle.

J'ai acheté, l'autre jour, à Nice, ces cent six sachets, qu'Alix avait exprès choisis chez le juif Chasachax.

Un ange qui songeait à changer son visage pour donner le change, se vit si changé, que loin de se louanger de ce changement, il jugea, et tous les autres anges jugèrent que jamais ange ainsi changé ne rechangerait jamais, et jamais plus ange ne songea à se changer.

§ 7. — LE CHUINTEMENT

108.—Le **chuintement** consiste à remplacer S et J par CH, et Z par J. Il vient de ce que les lèvres sont

trop avancées et la pointe de la langue pas assez rapprochée des dents.

C'est le contraire du zézaiement.

109.—Exercices pour combattre le chuintement.

1. Répéter les exercices du No 99.
2. Répéter les exercices 2, 3, et 4 du No 107.
3. J'ai cherché des sous et j'ai mangé des choux.

§ 8. — LE GRASSEYEMENT

110.—Grasseyer, c'est substituer l'R palatale à l'R linguale, c'est-à-dire faire vibrer la luette et le voile du palais au lieu de l'extrémité de la langue. Ce vice de prononciation vient quelquefois d'une certaine paresse de la langue, plus souvent de l'affectation, ou encore d'une habitude contractée dès l'enfance.

L'espèce de ronflement oscillatoire, représenté par la lettre r, est produit par la vibration de la pointe de la langue, qui, appliquée contre les alvéoles dentaires supérieures, s'en écarte sous la pression de l'air, pour revenir frapper le même endroit et s'en écarter encore ; pendant que se fait cette espèce de tremblement, la base et le milieu de la langue sont immobiles, et sa face dorsale est concave. Dans la prononciation de l'R grasseyée, au contraire, la base de la langue est gonflée et rapprochée du palais, et la pointe retombe inerte près des incisives inférieures; le souffle est arrêté au fond de la bouche, au lieu de l'être près des dents ; et, dans l'effort pour vaincre l'obstacle qu'oppose à son passage la base de la langue ainsi soulevée, le courant d'air expiré met la luette et le voile du palais en vibration,— vibration sourde et imparfaite, qui ressemble plutôt à un G mouillé. Les grasseyeurs prononcent: *Paghis*, pour *Paris*; quelques-uns même suppriment totalement la vibration, et disent avec une espèce d'aspiration: *Pahis*.

111.—Exercices pour combattre le grasseyement.

Que le grasseyement soit naturel ou acquis, il faut, pour s'en corriger, tirer la vibration du fond de la bouche et l'amener à se produire près des dents, abaisser la base et relever la pointe de la langue, et pour cela donner à l'extrémité de la langue la force, l'agilité et la souplesse qu'elle n'a jamais eues ou qu'elle a perdues. C'est le but des exercices suivants. On doit y apporter beaucoup de persévérance, avoir soin de laisser l'arrière-bouche dans une complète inaction, et, dès qu'il se produit encore une vibration dans le fond de la bouche, s'interrompre et tout recommencer.

1. La langue d'abord étendue dans la bouche ouverte, relevez-en lentement la pointe, portez-la vers le palais, et appliquez-la contre les alvéoles des incisives supérieures. La face dorsale de la langue prend alors une forme concave. Abaissez ensuite la pointe de la langue, lentement, comme pour prononcer *ne*, mais silencieusement. — Recommencez et répétez ce mouvement un grand nombre de fois, en l'accélérant jusqu'à ce qu'il ait atteint la plus grande rapidité possible; mais faites attention aux mouvements de la mâchoire inférieure: elle doit rester immobile, la pointe de la langue seule doit se mouvoir.

2. Cet exercice et les suivants doivent être faits un grand nombre de fois chacun, à voix haute, en exagérant les mouvements des organes.

ne	le	de	te	ve	fe
na	la	da	ta	va	fa
nè	lè	dè	tè	vè	fè
nô	lô	dô	tô	vô	fô
nou	lou	dou	tou	vou	fou

3.

tede	tada	tédé	tôdô	toudou
dete	data	dété	dôto	doutou
telede	talada	télédé	tôlôdô	touloudou
delete	dalata	délété	dôlôtô	douloutou

Avoir soin, en prononçant les *d* et les *t*, de frapper avec la langue, non pas les dents mêmes, mais le collet des dents ou les alvéoles dentaires.

4.	vedan	vedè	vedô	vedu	vedan
	fedan	fedè	fedô	fedu	fedan
	bedan	bedè	bedô	bedu	bedan
	pedan	pedè	pedô	pedu	pedan

5.	te	telete	tle	tre	de	deledo	dle	dre
	ta	talata	tla	tra	da	dalada	dla	dra
	tè	tèlètè	tlè	trè	dè	dèlèdè	dlè	drè

6.	vrè	vra	vrô	vru	vri	vran
	frè	fra	frô	fru	fri	fran
	brè	bra	brô	bru	bri	bran
	prè	pra	prô	pru	pri	pran
	verrè	verra	verrô	verru	verri	verran
	ferrè	ferra	ferrô	ferru	ferri	ferran
	berrè	berra	berrô	berru	berri	berran
	perrè	perra	perrô	perru	perri	perran

7.	drè	derrè	trè	terrè
	dra	derra	tra	terra
	drô	derrô	trô	terrô
	dru	derru	tru	terru
	dri	derri	tri	terri
	dran	derran	tran	terran
	re	rre	rrre	rrrre

8. Réciter lentement et en roulant les *r*, l'exercice suivant:

Grand doreur, quand redoreras-tu sûrement et d'un goût rare mes trente-trois ou trente-quatre grandes cuillers d'or trop argentées? Je redorerai sûrement et d'un goût rare tes trente-trois ou trente-quatre grandes cuillers d'or trop argentées, quand j'aurai redoré sûrement et d'un goût rare tes quarante-trois ou quarante-quatre autres grandes cuillers d'or trop argentées.

9. Cet exercice, une fois en remplaçant les R par des D: *Dis-moi, gdos gdas gdand gdain d'odge*, etc.; puis une fois en roulant les *r*.

Dis-moi, gros gras grand grain d'orge,
Quand te dégros gras grand grain d'orgeras-tu ?
Je me dégros gras grand grain d'orgerai,
Quand tous les gros gras grands grains d'orge
Se dégros gras grand grain d'orgeront.

10. Le cri aigri du gris cri-cri me crispe.

SECTION IV

VALEUR PHONÉTIQUE DES CARACTÈRES

112.—La plus grande difficulté de la prononciation française tient à ce que les sons ne sont pas toujours notés par les mêmes signes dans l'écriture. Ainsi, É peut être représenté par *e*, *é*, *ai*, *ei*, *ey*, *ay*, et *æ*. D'autre part, un même signe peut avoir plusieurs valeurs vocales différentes.

On peut donc, dans une étude sur la prononciation, soit énumérer sous chaque son tous les signes qui représentent ce son, soit indiquer sous chaque signe tous les sons que figure ce signe. C'est ce dernier ordre que nous suivrons; il nous paraît plus pratique. Par exemple, nous indiquerons sous le titre *e* la prononciation exceptionnelle de l'*e* médial du mot *solennel* (so la nèl); si nous notions cette prononciation sous le titre *a*, comment songerait-on à l'y aller chercher, si on ne la connaît pas d'avance ?

Nous ajouterons à chaque article une liste des fautes de prononciation les plus communes parmi nous. Ces fautes, que nous appelons canadiennes, ne nous appartiennent cependant pas en propre; un bon nombre sont de vieilles prononciations françaises du XVIIe siècle, maintenant tombées en désuétude; la plupart se retrouvent dans diverses parties de la France. (1)

Pour lire la prononciation figurée, voir les tableaux du No 23.

(1) Voir l'*Introduction*.

ART. I. — *Les voyelles*

§ 1. — A, A, Â

113. — Règle générale. — Le signe *a* représente généralement le son A ouvert : *montagne, opéra, art.*

Bien que *a* suivi de *m* ou de *n* prenne ordinairement le son nasal AN, comme nous le verrons, il conserve le son A ouvert lorsque la combinaison *an, am, ann,* ou *amm*, est suivie d'une voyelle, comme dans: *amitié, analyse, année, couramment.* Il en est de même dans certains noms d'hommes et de lieux, dont la terminaison en *am* ne se nasalise point, comme: *Abraham, Priam, Siam,* etc.

Le signe *à* se traduit toujours par le son *a* ouvert.

Dans les finales en *at, ar, arre, ard, ars, art, arts,* où A est ouvert, il ne faut cependant pas exagérer l'acuité du son; il est permis d'en étouffer un peu l'éclat, sans toutefois en faire un A fermé.

114.—Exceptions.—I. Le signe *a* ne conserve pas le son propre dans les combinaisons *an, am, æ, ai, ay, au.*

Voir pour *an* et *am*, No 163; pour *æ*, No 146; pour *ai* No 140; pour *ay*, No 143; pour *au*, No 155.

II. Le signe *a* est muet :

a) Quand il est immédiatement suivi de la voyelle nasale *in : pain (pin), vaincre (vin* kre), etc.

b) Dans les mots suivants : *août (ou), curaçao* (ku ra ço), *Saône* (sô ne), *saoul (sou), taon (ton), toast* (tost).

III. Le signe *a* se prononce o ouvert dans *yacht* (iot.)

IV. Le signe *a* représente A fermé :

a) Quand il est surmonté d'un accent circonflexe : *âge, théâtre,* etc.

Cependant, A reste ouvert, malgré l'accent, dans les terminaisons en *âmes*, en *âtes* et en *ât* des verbes: *nous mangeâmes, vous aimâtes, qu'il cherchât.*

b) Dans les mots en *ation* et en *asion : nation, invasion*, etc.

Dans ces mots, il faut sans doute éviter de prononcer les A trop fermés; mais il faut aussi se bien garder de les prononcer ouverts. Ni affectation, ni vulgarité.

c) Dans les mots en *adre* et dans leurs dérivés : *cadre, encadrer*, etc.

Cependant, A est ouvert dans *escadre* et *ladre*.

d) Dans les mots suivants, où il est suivi de deux *s* : *amasser, basse, bassesse, basset, casser, cassis, concasser, classe, classer, contrebasse, délasser, déclasser, échasse, entasser, grasseyer, grasseyement, impasse, lasse, lasser, lassitude, nasse, passe, passer* (et ses dérivés), *ramasser, ressasser, tasse, tasser.*

e) Dans les mots en *assion : passion*, etc.

Sauf dans les verbes de la première conjugaison, à la première personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif, où A est ouvert: *que nous aimassions*, etc.
Dans tous les autres mots où *a* est suivi de deux *s*, il a le son A ouvert: *chasse, classique*, etc.

f) Dans les terminaisons en *aille* et en *ailles : bataille, paille, broussailles*, etc.

Sauf dans *médaille* et *limaille*, et dans les terminaisons en *aille* et en *ailles* de certains verbes: *émailler, defaillir, assaillir, faloir* (qu'il faille), *aller* (qu'il aille), *valoir*, (qu'il vaille), *détailler, travailler, tressaillir*, où *a* suit la règle générale.

g) Dans les mots à terminaisons en *ailler* et dans leurs dérivés : *tailler, tailleur*, etc.

Sauf dans les mots *travailler, détailler, batailler, émailler, médailler*, et leurs dérivés.

h) Quand *a* est suivi de l'articulation Z, représentée par *z* ou par *s : topaze, naseau, écraser*, etc.

Cependant, A est ouvert dans les mots suivants: *basalte*, *basane*, *basilic*, *basilique*, *casanier*, *caserne*, *casemate*, *casuiste*, *hasard*, et leurs dérivés: *hasarder*, etc.

i) Dans les terminaisons en *at* suivantes: *climat*, *nougat*, *chocolat*, *mandat*, *béat*, *grabat*.

Dans toutes les autres finales en *at*, A est ouvert, s'il ne porte pas l'accent circonflexe: *magistrat*, *avocat*, etc.

j) Dans les mots suivants: *ah*, *accabler*, *acclamer*, *affable*, *bagarre* (*a* médial), *blamer*, *baron*, *baronne*, *barre*, *barrer*, *barrage* (*a* initial), *barreau*, *barrière*, *crabe*, *charron*, *charrue*, *charrette*, *carrière*, *carrosse*, *carré*, *carrer*, *cabrer*, *cadavre* (*a* médial), *diable*, *déclamer*, *délabrer*, *damner*, *condamner*, *érafler*, *éraflure*, *esclave*, *enflammer*, *espace*, *fable*, *flamme*, *gagner*, *haillon*, *havre*, *jarret*, *jadis*, *lacs*, *lacer*, *larron*, *marraine*, *magot*, *marron*, *marronnier*, *mardi*, *miracle*, *navrer*, *narrer*, *oracle*, *oriflamme*, *proclamer*, *parrain*, *rare*, *racler* (et ses dérivés), *réclame*, *réclamer*, *rafle*, *rafler*, *rateau*, *sabre* (et ses dérivés), *tare*.

Remarque.—Ouate, qui se prononçait autrefois: *ouè* te, se prononce maintenant tel qu'écrit: *oua* te.

115.—Fautes canadiennes.

1. Prosthèse (1) de l'A:

don (do*n* (2))	a do*n* (3)
connaître (ko nè tre)	a ko nè tre
munitions (mu ni cio*n*)	a mu ni cio*n*
vis (vis)	a vis

(1) *Prosthèse:* addition d'un son au commencement d'un mot; *épenthèse:* addition d'un son au milieu d'un mot; *paragoge:* addition d'un son à la fin d'un mot. — *Aphérèse:* retranchement d'un son au commencement d'un mot; *syncope:* retranchement d'un son au milieu d'un mot; *apocope:* retranchement d'un son à la fin d'un mot.—*Métathèse:* transposition de sons voisins.
(2) Prononciation correcte.
(3) Prononciation défectueuse.

2. Epenthèse de l'A :

brouette (brou è te)	ba rou*è* te
brouettée (brou è té)	ba rou*è* té
brouetter (brou è té)	ba rou*è* té

3. Aphérèse de l'A :

aplanir (a pla nir)	pla nir
apostume (a pos tu me)	pos tu me
assombrir (a *son* brir)	*son* brir
atterrir (a tè rir)	tè rir

4. Confusion de son A et du son Â dans la plupart des cas où se rencontre le son A ouvert:

la (la)	lâ
déjà (dé ja)	dé jâ, etc.

5. Confusion du son A, ouvert ou fermé, et du son O ouvert:

armoire (ar moa re)	or moa re
entamer (*an* ta mé)	*an* to mé
carrosse (kâ ro ce)	ko ro ce, etc.

6. Substitution d'une autre voyelle au son A ouvert ou fermé, savoir:

a) AN, dans :

abandonner (a *ban* do né)	*an* *ban* do né
amouracher (a *mou* ra *ché*)	*an* mou ra *ché*
appauvrir (a pô vrir)	*an* pô vrir
avaler (a va lé)	*an* va lé
flamme (flâ me)	fl*an* be
gagner (gâ *gné*)	*gan* *gné*

On dit d'une personne qui parle ainsi, qu'elle *nasille*.

b) ON, dans :

voilà (voa la)	vl*on*

c) E muet, dans:

cavale (ka va le)	ke va le
contravention (k*on* tra v*an* cion)	k*on* tre v*an* cion
patate (pa ta te)	pe ta te

d) È, dans:

clarinette (kla ri nè te)	klè ri nè te
clarté (klar té)	klèr té
tarir (ta rir)	tè rir

e) É, dans:

abasourdi (a ba *zour* di)	é ba *zour* di
agrandir (a *gran* dir)	é *gran* dir

f) I, dans:

érafler (é râ flé)	é ri flé
éraflure (é râ flu re)	é ri flu re

g) Syncope de l'A dans *extraordinaire*, dont la prononciation: eks tror di nè re, a vieilli.

§ 2. — È, Ê, Ë

116.—Règle générale.—Les trois signes accentués *è, ê, ë,* représentent ordinairement le son E ouvert: *suprême, procès, etc.*

De plus, l'accent circonflexe rend le son È plus long, et partant un peu plus ouvert dans la plupart des cas. C'est là-dessus qu'on s'est appuyé pour distinguer un E ouvert moyen et un E très ouvert. Mais cette différence tient plus à la longueur du son qu'au timbre même. Comparez: *siècle* et *fête*, *père* et *pêche*, *flèche* et *fête*. Du reste, l'usage ne paraît pas bien établi sur ce point, et il serait difficile de déterminer dans quels cas E est ouvert moyen, et dans quels cas très ouvert; les grammairiens même qui s'y sont exercés ne s'entendent point là-dessus. Il est plus sage de ne distinguer qu'un seul E ouvert, sans s'attarder à des nuances peu sensibles bien que réelles, mais en accordant que le signe *ê* correspond à un son plus long que le signe *è*.

117.—Exceptions.—I. Le tréma ne rend pas toujours ouvert l'*e* qu'il surmonte; il peut aussi le rendre muet ou nul: *ciguë,* (ci gu), *ambiguë (an* bi gu), *contiguë (kon* ti gu), *aiguë* (é gu), *exiguë* (èg zi gu), *suraiguë* (sur é gu).

II. L'*é* prend le son de A dans *poêle* (poa le).

Cependant ce mot tend actuellement à se prononcer comme il est écrit (poè le).

118.—Fautes canadiennes.

1. Prosthèse du son È, dans les mots commençant par *sc*, *st*, ou *sq* :

scandale (skan da le)	ès kan da le
scarlatine (skar la ti ne)	ès kar la ti ne
squelette (ske lè te)	ès ke lè te
station (stâ cion)	ès tâ cion
statue (sta tu)	ès tâ tu

2. Prononciation tellement ouverte que l'È ressemble plutôt à un A ouvert long :

fête (fè te)	fa-è te

3. Substitution du son É au son È, dans un grand nombre de mots, particulièrement dans les finales en *ère* et en *ège* :

bergère (bèr jè re)	bèr jé re
collège (ko lè je)	ko lé je
frère (frè re)	fré re
guêpe (gè pe)	gé pe
vêpres (vè pre)	vé pre

4. Substitution du son EU ouvert au son È, dans les finales en *ève*, *èvre* et *ème* brèves :

chèvre (chè vre)	cheu vre
crème (krè me)	kreu me
lèvre (lè vre)	leu vre
lièvre (liè vre)	lieu vre
fièvre (fiè vre)	fieu vre
quantième (kan tiè me)	kan tieu me
sème (sè me)	seu me

5. Substitution du son I au son È :

il lèche (il lè che)	il li che
lèchefrite (lè che fri te)	li che fri te

§ 3. — É

119.—Règle générale.—Le signe *é* se traduit toujours par le son É fermé : *école*, *vérité*, etc.

Autrefois, on faisait exception pour *désir*, qui se prononçait : de zir, avec le son E muet; aujourd'hui, l'*é* de *désir* se prononce comme il est écrit: dé zir.

120.—Fautes canadiennes.

1. Prosthèse de l'É :

copeau (ko pô)	é ko pô
cosse (ko ce)	é ko ce
ridelle (ri dè le)	é ri dè le
rien (riin)	é riin
ronce (ron ce)	é ron ce

2. Epenthèse de l'É :

février (fé vri é)	fé vé rié

3. Aphérèse de l'É :

égratigné (é gra ti *gné*)	gra ti *gné*
égratignure (é gra ti *gnu* re)	gra ti *gnu* re

4. Syncope de l'É :

fléau (flé ô)	[redacted]
quérir (ké rir)	krir (*ou* kri)

5. Substitution du son I au son É :

agréable (a gré a ble)	a gri a ble
cérémonie (cé ré mo ni)	cé ri mo ni
créature (kré a tu re)	kri a tu re
dévidoir (dé vi doar)	di vi doa
dévisager (dé vi za jé)	di vi za jé
hypothéquer (i po té ké)	i po ti ké
gésier (jé zié)	ji zié
lécher (lé ché)	li *ché*
maréchal (ma ré *chal*)	ma ri *chal*
ménestrel (mé nès trèl)	mi nès trèl

§ 4. — E

Le signe *e* se traduit par le son EU ou E, le son É, le son È, ou le son A. Dans *parvenu*, *e* est muet; dans *effort*, il est fermé; dans *escorte*, il est ouvert; dans *femme*, il a le son A ouvert.—La signification phonétique de la lettre *e* non accentuée est des plus capricieuses. Les règles sont ici traversées par tant d'exceptions, que l'étude la mieux ordonnée est encore compliquée.

121. — Règle générale. — Ordinairement, c'est-à-dire, dans les cas autres que ceux qui sont ci-après énumérés, le signe *e* se traduit par le son E muet : *le*, *souverain*, *porte*, etc.

Le son E n'a pas toujours la même durée. Dans *le*, article ou pronom, le son E est plein; dans *note*, il est beaucoup plus bref; dans *bravement*, il est presque nul. C'est une question d'euphonie, et l'oreille est ici le meilleur juge. On peut cependant formuler les règles suivantes pour la prononciation des E muets.

122.—Règles particulières pour la prononciation des e muets.

I. En général, il faut prononcer les *e* muets, et ne les élider que si l'oreille en réclame impérieusement l'élision.

II. Elider un *e* muet, ce n'est pas le supprimer, mais seulement le prononcer avec moins de force et le faire encore plus bref ; c'est le prononcer sans le faire sentir.

Cela ne doit pas s'entendre d'un *e* muet final, devant un mot commençant par une voyelle ou une *h* non aspirée; l'élision est alors complète, si le lecteur ne prend pas un temps entre les deux mots.

III. Dans la conversation on élide un grand nombre d'*e* muets, qu'on prononce dans le discours soutenu.

IV. Celui qui lit ou qui récite doit faire entendre des *e* muets, que l'orateur peut omettre.

V. Dans un grand local, il est nécessaire de prononcer les *e* muets pour se faire comprendre, tandis que devant un auditoire restreint, il est souvent préférable de glisser sur ces voyelles.

VI. Le genre tragique exige qu'on prononce tous les *e* muets qui ne choquent point l'oreille; la comédie veut souvent une certaine familiarité qui justifie leur élision.

VII. Le vers ne souffre pas l'élision des *e* muets; la prose offre plus de liberté.

VIII. A la rime, pour prononcer l'*e* muet précédé d'une voyelle, comme dans *vie*, on prolonge le son de la voyelle pénultième, en le ramenant insensiblement au son de l'E muet, et on l'éteint au moment où ce dernier va se faire entendre.

IX. L'*e* muet des terminaisons féminines *(homme, aide, etc.)* est toujours très bref et n'est jamais accentué

123.—Exceptions.—I. Le signe *e* est nul et ne se prononce pas dans les cas suivants:

a) Quand, précédé d'une voyelle sonore, il termine une syllabe: *joie* (joa), *vie* (vi), *enjouement (an jou man)*, etc.; dans les terminaisons en *ient* des verbes en *ier* à la 3e personne du pluriel de l'indicatif et du subjonctif présent: *ils apprécient* (ilz' a pré ci), *qu'ils remanient* (kil re ma ni), etc.; et dans les terminaisons en *aient* des verbes à la 3e personne du pluriel: *ils cherchaient* (il chèr chè), *ils marcheraient* (il marche rè), etc.

E a alors pour effet de rendre longue la voyelle précédente, surtout à la fin des mots; à la rime, il se prononce comme il est dit au No 122-VIII.

b) Dans les combinaisons *eau* et *ein*: *beau* (bô), *teindre* (tin dre), etc.

c) Dans les verbes *seoir (soar)*, *asseoir* (a soar), *rasseoir* (ra soar), et *surseoir* (sur soar).

d) Quand il est placé, par euphonie, entre *g* et *a* ou *o*: *mangea* (man ja), *rangeons* (ran jon), *geôlier* (jô lié), etc.

E donne alors à *g* la valeur de *j*.

II. *E* se traduit par le son É dans les cas suivants:

a) Dans les terminaisons en *er*, *ier*, *ied*, *ef*, suivies ou non d'une *s*, et en *ez*, quand les consonnes finales *r*, *d*, *f* et *z*, sont muettes: *agacer* (a ga cé), *cochers* (ko ché), rosier (rô zié), *volontiers* (vo lon tié), *trépied* (tré pié), *pieds* (pié), *clef* (klé), *nez* (né), etc.

b) Dans la conjonction *et* (é).

c) Au commencement des mots, quand il est suivi de deux consonnes semblables, autres que *rr*, *mm*, ou *nn*, et dont une seule se prononce: *effroyable* (é froa ia ble), *effort* (é for), *essaim* (é cin), etc.

d) Dans les mots commençant par *dess*: *dessin* (dé cin).

Cependant E est muet dans *dessus* (de su), et *dessous* (de sou).

e) Quand il se combine avec *a* ou *o* pour former les signes composés *æ* et *œ*: *ædicule* (é di ku le), *œcuménique* (é ku mé ni ke).

Cependant le signe *œ*, immédiatement suivi d'une voyelle, se combine avec cette voyelle pour représenter le son EU, ouvert ou fermé: *œuvre (eu vre)*, *œil (euil)*, *vœu (veû)*, *etc.*

III. *E* représente le son È dans les cas suivants:

a) Au commencement des mots, quand il est suivi de deux consonnes semblables, autres que *mm* ou *nn*, qui se prononcent toutes deux: *ellébore* (èl lé bo re), *erreur* (èr reur), *essentiel* (ès *san* ciel), *effervescence* (èf fèr vès *san* ce), *etc.*

b) Au commencement des mots, quand il est suivi de deux consonnes différentes, ou de la consonne *x*: *esprit* (ès pri), *exagérer* (èg za jé ré), *etc.*

c) Au commencement des mots *ennemi* (è ne mi), *Ennius* (èn nius), *Emmaüs*, *Emmanuel*, *ennéagone*, *ennéagonal*, *ennéandrie*, *ennéandre* et *ennéagyne*.

d) Dans l'intérieur des mots, quand il est suivi de deux *m* ou de deux *n* qui se prononcent toutes deux et qui sont suivies d'une voyelle: *Apennins* (a pèn *nin*), *biennal* (bi èn nal), *pennon* (pèn *non*), *penné* (pèn né), *pennage* (pèn na je), *empenné* (*an* pèn né), *triennal* (tri èn nal), *triennat* (tri èn na), *quatriennal* (ka tri èn nal), *décennal* (dé cèn nal).

e) Dans l'intérieur des mots, quand il est suivi de la consonne *x*, ou de deux consonnes, semblables ou différentes, autres que *mm*, *nn*, ou *mn*: *presbyte* (près bi te), *nectar* (nèk tar), *terrible* (tèr ri ble), *blesse* (blè ce), *sextuple* (sèk stu ple), *etc.*

Cependant, dans les mots commençant par *ress*, E est muet: *ressembler* (re *san* blé), *ressort* (re sor); sauf dans *ressusciter*, où il est ouvert (rè su si té), et dans *ressayer*, *ressif*, *ressui*, *ressuyer*, où il est fermé (ré sè ié, ré sif, ré sui, ré sui ié).—Nous avons vu aussi que l'E est fermé dans les mots commençant par *dess*, bien que l'usage ait longtemps autorisé la prononciation È ouvert. — Remarquons encore que, si les deux consonnes semblables sont *rr* ou *ss*, et qu'une seule de ces consonnes est sonore, et si la voyelle qui suit n'est pas un *e* muet, l'usage autorise la prononciation É fermé: *blesser* (blé cé), *territoire*

(té ri toa re), etc. — *Fouetter* et *cresson*, qui se prononçaient: foua té, kre son, se prononcent aujourd'hui: fouè té, kré son.

f) Dans les monosyllabes en *es* et en *est* : *mes* (mè), *les* (lè), *est* (è), *lest* (lèst), *etc.*

g) Dans les terminaisons en *et* (sauf la conjonction *et*), *ets*, *egs*, *ect*, *ects*, quand même la consonne finale ne se prononce pas : *mets* (mè), *objet* (ob jè), *legs* (lè), *respect* (rès pè), *aspects* (as pè), *etc.*

Fouet, qui se prononçait autrefois: foua, se prononce aujourd'hui: fouè.

h) Dans les syllabes finales, quand il est suivi d'une ou de plusieurs consonnes qui se prononcent ou dont une seule se prononce : *avec* (a vèk), *correct* (ko rèkt), *bref* (brèf), *spécimen* (spé ci mèn), *biceps* (bi cèps), *clerc* (klèr), *silex* (si lèks), *fez* (fèz).

Les terminaisons en *en* sont généralement nasales: *examen* (èg za m*in*); dans les mots suivants, cependant, *n* est sonore et E est ouvert: *abdomen* (ab do mèn), *amen*, *cyclamen*, *dictamen*, *dolmen*, *Eden*, *gluten*, *gramen*, *hymen* (parfois prononcé: i m*in*, pour la rime), *lichen* (li kèn), *Niémen*, *pollen*, *spécimen*, *yémen*, *solen*.

i) A la pénultième des mots terminés par deux ou trois consonnes suivies d'un E muet : *spectre* (spèk tre), *cervelle* (cèr vè le), *adresse* (a drè ce), *dilemme* (di lè me), *indemne* (*in* dèm ne), *etc.*

Il faut excepter les mots *femme*, *femmelette*, *moelle*, *moelleux*, *couenne* et *couenneux*, dans lesquels *e* se traduit par le son A ouvert (fa me, fa me lè te, moa le, moa leû, koua ne, koua neû); *moelle*, *moelleux*, cependant, tendent à se prononcer: moè le, moè leû.

IV. *E* se traduit par le son A ouvert, dans les cas suivants :

a) Dans les mots *femme*, *femmelette*, *couenne*, *couenneux*, *moelle*, et *moelleux*.

b) Dans un certain nombre de mots, où le signe *e*, se trouvant dans l'intérieur du mot mais dans une syllabe qui n'est ni la dernière ni la pénultième d'une terminaison féminine, est suivi de *mn*, ou de deux *m* ou *n* dont une seule se prononce: *solennel* (so la nèl), *ardemment* (ar da m*an*), *hennir* (ha nir), *hennissement* (ha ni ce m*an*), *nenni* (na ni), *Rouennais* (roua nè), *indemnité* (*in* dam ni té), *etc.*

Il faut soustraire à l'application de cette règle les mots où se trouvent les combinaisons *emm* et *enn*, lorsque l'*e* est nasalisé.—D'après cette règle, *e* doit se prononcer A dans tous les adverbes en *emment*. — La prononciation avec le son È des mots *hennir* (hè nir), *hennissement*, *nenni*, *indemnité*, *indemniser*, tend aujourd'hui à s'établir.

V. *E* se nasalise:

a) Et se prononce AN, dans tous les cas, au commencement des mots, quand il est suivi soit de *mm* ou *nn*, soit de *m* ou *n* et d'une consonne, soit de *n* et d'une voyelle: *emmener* (*an* me né), *ennui* (*an* nui), *embarrasser* (*an* ba ra cé), *enter* (*an* té), *s'enamourer* (*san* na *mou* ré), *enivrer* (*an* ni vré), *enorgueillir* (*an* nor *geu* *ll*ir), *emmaigrir* (*an* mè grir).

Il faut excepter: *Ennius*, *Emmaüs*, *Emmanuel*, *ennéagone*, et *ennemi*, où E est ouvert.

b) Et se prononce tantôt AN, tantôt IN, dans tous les cas où, suivi de *m* ou *n* dans la même syllabe, il ne tombe pas sous les règles précédentes: *sempiternel* (*sin* pi tèr nèl), *mien* (mi*in*), *dent* (d*an*), *exempt* (èg z*an*), *etc.*

Il faut encore excepter les finales en *ent* des verbes à la 3e personne du pluriel, où *e* suit la règle générale et reste muet: *écrivent* (é kri ve), etc.

124.—Fautes canadiennes.

1. Au signe *e*, représentant le son É, le parler populaire prête diverses valeurs phonétiques, savoir:

a) Le son I, dans:

renforcer (ran for cé)	ran for cir
terrine (té ri ne)	ti ri ne
recouvrer (re kou vré)	re kou vrir

b) Le son E, dans:

étranger (é tran jé)	é tran je

c) Le son È, dans:

léger (lé jé)	lé jè re

d) Le son EÛ, dans:

chez (ché)	*cheû*
rancunier (ran ku nié)	ran ku neû

e) Le son A, dans:

essai (é cè)	a cè ie
essayer (é cè ié)	a cé ié
légère (lé jè re)	lé jar re

2. Au son È, représenté par *e*, le parler populaire substitue:

a) Le son I, dans:

terrible (tèr ri ble)	ti ri ble

b) Le son É, dans la plupart des cas où *e* est suivi de deux *r* qui se prononcent:

terrible (tèr ri ble)	té ri ble
erroné (èr ro né)	é ro né

(On dit aussi: té *reur*, é *reur*, au lieu de: tèr *reur*, èr *reur*; mais ces deux prononciations sont reçues).

Et dans les monosyllabes en *es* et en *est:*

les (lè)	lé
mes (mè)	mé
es (è)	é
est (è)	é

Ainsi que dans les mots :

avec (a vèk)	a vé
quelqu'un (kèl kun)	ké kun

c) Le son A, dans :

elle (è le)	a le

Et dans les mots où *e* se trouve devant *r* suivie d'une autre consonne non muette :

avertir (a vèr tir)	a var tir
apercevoir (a pèr ce voar)	a par ce voar
auberge (ô bèr je)	o bar je
chercher (chèr ché)	char ché
herbe (èr be)	ar be
verte (vèr te)	var te

d) Le son EÛ, dans :

quelque (kèl ke)	keû ke
quel (kèl)	keû
jet d'eau (jè dô)	jeû dô

e) Le son de la diphtongue *oi* (OA), dans :

verrai (vè ré)	voa ré
enverrai (an vè ré)	an voa ré

f) Le son O, dans :

fermenter (fèr man té)	for man té

3. Au son E muet, représenté par le signe *e*, le parler canadien substitue :

a) Le son A, dans :

tournevis (tour ne vis)	tour na vis
fenil (fe nill)	fa ni
marmelade (mar me la de)	mar ma la de
recoin (re koin)	ra koin
saveter (sa ve té)	sa va té
brebis (bre bi)	bar bi

b) Le son I, dans :

cimetière (ci me tiè re)	ci mi tiè re
devise (de vi ze)	di vi ze
deviner (de vi né)	di vi né
devineur (de vi neur)	di vi neur

c) Le son **o**, dans :

enchifrener (*an chi* fre né)	*an chi* fro né
feuilleter (*feu lle* té)	*feu llo* té

d) Le son **u**, dans :

cheminée (*che* mi né)	chmi né (ou *chu* mi né)
femelle (fe mè le)	fu mè le
semelle (se mè le)	su mè le
semer (se mé)	su mé
semence (se *man* ce)	su m*an* ce

e) Le son **é**, dans :

dehors (de or)	dé or

f) Le son **an**, dans :

rechausser (re *chô* cé)	r*an* *chô* cé

4. On donne à *e*, représentant le son **a**, la valeur de l'o, dans :

solennel (so la nèl)	so lo nèl
solennellement (so la nè le *man*)	so lo nè le *man*

5. On prononce comme un **é** fermé l'*e* nul, dans :

geôlier (jô lié)	jé o lié
geôle (jô le)	jé o le

6. Syncope du son **è** représenté par le signe *e*, dans :

les hommes (lèz' o me)	l'z' o me
cet, *cette* (cè, cè te)	c't, c'te
j'époussette (jé *pou* cè te)	jé *pous* te

Quelques-uns même prononcent : smè *zon*, pour *cette maison*.

7. Epenthèse de l'**e** muet devant les lettres *l* et *r* :

bluet (blu è)	be luè
fluet (flu è)	fe luè
meublier (*meu* bli é)	*meu* be lié
tablier (ta bli é)	ta be lié
brouette (*brou* è te)	be *rouè* te
février (fé vri é)	fé ve rié
truelle (tru è le)	te ruè le

8. Métathèse des lettres connexes *se* et *re* :

secouer (se kou é)	ès koué
secousse (se kou ce)	ès kou ce
bredouiller (bre dou llé)	ber dou llé
breloque (bre lo ke)	ber lo ke
bretelle (bre tè le)	ber tè le
comprenable (kon pre na ble)	kon per na ble
entreprendre (an tre pran dre)	an ter pran dre
entretien (an tre tiin)	an ter tiin
fredaine (fre dè ne)	fer dè ne
pauvreté (pô vre té)	pô ver té
fanfreluche (fan fre lu che)	fan fer lu che
propreté (pro pre té)	pro per té
vendredi (van dre di)	van der di
grenier (gre nié)	ger nié
grenouille (gre n u lle)	ger nou lle
refus (re fu)	er fu
remarque (re mar ke)	er mar ke
prenez (prené)	per né

§ 5. — I, Î, Ï

125. — Règle générale. — Le signe *i* se traduit par le son I, toutes les fois que, n'étant pas muet, il n'est pas suivi des signes *m* ou *n*, ni précédé des signes *a*, *e*, ou *o* : *image, ami, inimitié, etc.*

L'accent circonflexe, placé sur un *i*, marque généralement qu'il était autrefois suivi d'une *s* qui est tombée.—Le signe *ï* surmonté du tréma se prononce I, et n'entre jamais en combinaison avec les lettres qui l'accompagnent, bien qu'il puisse parfois s'unir étroitement à la voyelle suivante pour former une diphtongue : *Moïse* (mo i ze), *ïambe* (i *an* be), *laïque* (la i ke), *Naïm* (na im), *Eloïm* (é lo im), *aïeux* (a ieû), *etc.*—Il faut excepter certains mots, où ï forme une voyelle nasale avec *m* qui le suit: *Coïmbre* (ko *in* bre).

126.—Exceptions.—I. *I* est nul dans les cas suivants :

a) Dans les trois noms *Cavaignac* (ka va *gn*ak), *Montaigne* (mon ta *gn*e), *Enghien* (*an* gin).

b) Dans les mots où il est précédé de *o* et suivi de *gn* ou de *t*: *oignon* (o *gn on*), *encoignure* (*an* ko *gnu* re), *poitrail* (po tra*ll*), *etc.*, et dans le mot *poireau* (po rô).

Cepependant, cette prononciation commence à disparaître, car la parole cherche à se conformer à l'écriture; on prononce aujourd'hui ces mots tantôt avec l'I muet, tantôt avec le son de la diphtongue *oi*: *poitrine* (po tri ne ou poa tri ne), *empoigner* (*an* po *gné* ou *an* poa *gné*), *poireau* (po rô ou poa rô), *etc.* Bientôt, la prononciation OA aura prévalu.

On peut dire encore que l'*i* est nul quand il est placé après une voyelle et devant *l* ou *ll* à seule fin de mouiller cette consonne, c'est-à-dire dans les combinaisons *ail*, *eil*, *ouil*, *ueil* et *œil*: *travail* (tra va*ll*), *agenouiller* (a je *nou llé*), *etc.*

II. *I*, précédé de *a*, *e*, ou *o*, à moins qu'il ne soit muet, surmonté d'un tréma, ou suivi de *m* ou de *n*, se combine avec ces voyelles pour représenter les sons E, È, É, ou OA, comme nous le verrons en étudiant les signes *ai*, *ei*, et la diphtongue *oi*: *gai* (gé), *balai* (ba lè), *faisais* (fe zè), *neige* (nè je), *loi* (loa), *etc.*

III. *I*, suivi de *m* ou de *n*, se nasalise généralement et se prononce IN: *impossible* (*in* po si ble), *instinct* (*ins* t*in*), *etc.*

Si l'*i* est précédé de *a* ou de *e*, ces deux signes sont muets: *daim* (d*in*), *rein* (r*in*), *bain* (b*in*), *etc.*

Cependant, *i* se traduit encore par le son qui lui est propre, dans les formes *imm*, *inn*, *im*, et *in*, suivies d'une voyelle ou d'une *h* muette; c'est-à-dire que les signes composés *in* et *im* ne sont voyelles nasales qu'à la fin des mots (sans tréma), et au commencement et dans le corps des mots s'ils sont suivis d'une consonne autre que *m*, *n*, ou *h* muette: *imiter* (i mi té), *immence* (im *man* ce), *inactif* (i nak tif), *innombrable* (in *non* bra ble), *inhérent* (i né *ran*), *innocence* (i no *san* ce), *etc.* — Même à la fin des mots, *i* suivi de *m* garde le son propre, dans un grand nombre de noms d'hommes et de lieux: *Ibrahim* (i bra im), *Sélim* (sé lim), *etc.*, et dans les trois mots *intérim* (*in* té rim), *olim* (ô lim), *passim* (pas sim).

127.—Fautes canadiennes.

1. Prosthèse de l'I, dans :

ci (cet homme-ci) (si)	i si
où (ou)	i *ou*
là (la)	i là

2. Epenthèse de l'I, dans :

arrérage (a ré ra je)	a rié ra je
seau (sô)	siô
tablier (ta bli é)	ta bi lié

3. Syncope de l'I, dans :

huissier (ui sié)	u sié
cuiller (kui *ll*èr)	ku *ll*èr
cuillerée (kui *lle* ré)	ku *ll*è ré
essuie-main (é sui m*in*)	é su m*in*
menuisier (me nui zié)	me nu zié
menuiserie (me nui ze ri)	me nu ze ri
bien (bi*in*)	b*in*
combien (k*on* bi*in*)	k*on* b*in*
bientôt (bi*in* tô)	be tô
je suis (je sui)	je su

4. Substitution du son IN au son I, dans :

minuit (mi nui)	m*in* nui
irréprochable (ir ré pro *ch*a ble)	*in* ré pro cha ble
irréconciliable (ir ré k*on* ci li a ble)	*in* ré k*on* ci li a ble
irréparable (ir ré pa ra ble)	*in* ré pa ra ble

On dit aussi: *in man* ja ble et *in man* ka ble, au lieu de: im *man* ja ble et im *man* ka ble; mais la prononciation de ces mots avec le son nasal IN est aussi admise par l'usage, bien que l'Académie la condamne.

5.—Substitution du son É au son I, dans :

compagnie (k*on* pa *gn*i)	k*on* pa *gn*é
critiquer (kri ti ké)	kré ti ke
hirondelle (i r*on* dè le)	é r*on* dè le
vomitif (vo mi tif)	vo mé tif
ridicule (ri di ku le)	ré di ku le

6. Substitution du son È au son I, dans:

sillon (si *llon*)	sè *llon*
milieu (mi lieû)	mè lieû
oui (oui)	*ouè*

7. Substitution du son U au son I, dans:

viendra-t-il (viin dra til)	viin dra tu

§ 6. — Y

128.—Règle générale.—Le signe *y* représente généralement le son I: *pyramide* (pi ra mi de), *lyre* (li re), *type* (ti pe), *Ivry* (i vri), *etc.*

129.—Exceptions.—I. A la fin des mots, *y* précédé de *a*, *o*, ou *e*, se combine avec ces signes, et forme avec eux les signes composés *ay*, *oy*, *ey*, qui se prononcent comme *ai*, *oi*, *ei*, c'est-à-dire É, OA, È: *Paraguay* (pa ra gé), *Fontenoy* (fon te noa), *Ferney* (fèr nè), *etc.*

II. Précédé d'une voyelle, dans le corps d'un mot, *y* équivaut à deux I, qui appartiennent à deux syllabes différentes.

a) Si la voyelle précédente est un *a*, ou un *e*, le premier I forme avec ce signe la combinaison *ai*, ou *ei*, qui se prononce È: *payer* (pai ier—pè ié), *grasseye* (gras sei ie—grâ sè ie), *etc.*

Sauf dans les mots suivants, où *y* n'équivaut qu'à un I simple, lequel appartient à la voyelle suivante: *bayadère* (ba ia dè re), *bayer* (bâ ié), *bayeur* (bâ ieur), *cipaye* (si pa ie), *Blaye* (bla ie), *Bayard* (ba iar), *Bayonne* (ba io ne), *Biscaye* (bis ka ie), *La Fayette* (la fa iè te), *Mayence* (ma ian ce), *hoyau* (ho iô), *goyave* (go ia ve), *payen* (pa iin).—*Abbaye* se prononce: a bé i.

b) Si la voyelle précédente n'est ni un *a*, ni un *e*, le premier I se diphtongue avec cette voyelle : *bruyère* (brui iè re), *foyer* (foa ié), *etc.*

Gruyère, qui se prononçait autrefois: gru è re, se prononce aujourd'hui: gru iè re.

c) Si l'*y* est suivi d'une consonne, le deuxième I provenant de sa décomposition se prononce avec le son propre et forme à lui seul une syllabe : *paysage* (pè i za je), *etc.*

Il en est de même dans *abbaye* (a bé i).

d) Si l'*y* est suivi d'une voyelle, le deuxième I forme toujours une diphtongue avec cette voyelle : *joyeux* (joa ieû), *écuyer* (è kui ié), *tuyau* (tui iô), *etc.*

III. Y, suivi de *m* ou de *n*, équivaut à I, et se nasalise dans les mêmes cas : *thym* (t*in*), *etc.*; sauf les mêmes exceptions, et de plus dans le mot *hymne*, où *y* ne se nasalise point : im ne.

130.—Fautes canadiennes.

1. On peut noter ici la faute qu'on commet en ajoutant un *y*, ou plutôt un I dans le corps de certains mots, tels que:

gréer (gré é)	grè ié
dégréer (dé gré é)	dé grè ié
obéir (o bé ir)	o bé iir
crier (kri é)	kri ié

2. Substitution du son A au son I, dans:

hypothèque (i po tè ke)	a po tè ke
hypothéquer (i po té ké)	a po té ké

3. Substitution du son IN au son I, dans :

hypothèque (i po tè ke)	*in* po tè ke

4. Substitution du son É au son I, dans :

jury (ju ri)	ju ré
paralytique (pa ra li ti ke)	pa ra lé ti ke

§ 7. — o, ô

131.—Règle générale.—Le signe *o* représente le son O ouvert : *homme* (o me), *etc.*

132.—Exceptions.—I. *O* est muet dans les mots *paon* (pan), *faon* (fan), *paonne* (pa ne), *paonneau* (pa nô), et *Laon* (lan).

II. Suivi de *m* ou de *n* à la fin des mots, ou suivi, dans l'intérieur ou au commencement des mots, de *m* ou de *n* et d'une autre consonne, *o* se nasalise et se prononce ON : *bon* (bon), *bonté* (bon té), *etc.*

La combinaison *om* ou *on*, suivie d'une autre *m* ou d'une autre *n*, n'est pas nasale: *pomme* (po me), *bonne* (bo ne), *etc.*

III. Suivi de *u* sans tréma, *o* se combine avec cette voyelle pour représenter le son OU : *toujours* (tou jour), *etc.*

IV. Dans le signe complexe *œ* suivi d'une consonne, *o* est nul, et E est fermé : *œcuménique* (é ku mé ni ke), *etc.*; suivi d'une voyelle, *œ* se traduit généralement par le son EU ouvert ou fermé: *œil* (eull), *vœu* (veû), *etc.*

V. Dans la diphtongue *oi*, *o* conserve le son propre, mais il est très bref : *loi* (loa).

On lui a longtemps attribué, dans ce cas, le son OU.

VI. *O* représente le son ô fermé, dans les cas suivants :

a) Quand il est surmonté d'un accent circonflexe : *ôter* (ô té), *vôtre* (vô tre).

Cependant il est ouvert dans *hôpital* (o pi tal).

b) Quand il est terminal : *trio* (tri ô), *zéro* (zé ro).

c) Quand, dans la dernière syllabe d'un mot, il est suivi d'une consonne terminale muette, c'est-à-dire quand il représente le dernier son du mot : *dos* (dô), *trop* (trô). *les os* (ô), *sot* (sô), *broc* (brô), *croc* (krô), *accroc* (a krô), *raccroc* (ra krô), *escroc* (ès krô).

Cependant l'usage autorise aussi la prononciation de ces cinq derniers mots (*broc*, *croc*, *etc.*) avec le son o ouvert: bro, kro, etc.

Quand la consonne terminale se fait entendre, o suit la règle générale et reste ouvert: *roc* (rok), *dot* (dot), *un os* (os), etc., sauf dans les mots suivants, où il est fermé: *Argos*, *Lesbos*, *Burgos*, *Lemnos*, *Eros*, *Minos*, *Paros*, *Atropos*, *Paphos*, *Athos*, *ithos*, *pathos*, *tétanos*, *mérinos*, *albinos*, et *albatros*, (ar gôs, lès bôs, etc.).

d) Quand il est suivi de deux *s*, dont une seule se prononce (dans les dérivés des mots en *os*) : *grossier* (grô cié), *endosser* (*an* dô cé).

Osseur, *ossifier*, et *ossification* se prononcent avec le son o ouvert, parce que ces mots sont dérivés de *os* au singulier (os *seû*, os si fié, os si fi kâ ci*on*).

e) Dans les mots : *fosse* (fô ce), *fossoyer* (fô soa ié), *fossoyeur* (fô soa ieur), *odeur* (ô deur), *odieux* (ô dieû).

f) Quand il est suivi de la syllabe *tion* avec *t* sifflant : *émotion* (é mô ci*on*), *notion* (nô ci*on*).

Quand *t* n'a pas le son de s, o reste ouvert: *nous notions* (no ti*on*).

g) Quand il est suivi de l'articulation z : *poser* (pô zé), *prosodie* (prô zo di).

h) Dans les mots suivants : *amazone*, *aphone*, *hippone*, *polygone*, *pylone*, *zone*, *arome*, *atome*, *axiome*, *chrome*, *gnome*, *hippodrome*, *idiome*, et *tome* (a ma zô ne, ip pô ne, etc.).

La prononciation des terminaisons en *ome* et en *one* est actuellement fort incertaine ; il est cependant généralement

admis qu'on doit prononcer avec le son ô fermé les mots qui précédent; pour les autres, le plus sûr est de leur donner le son o ouvert.

133.—Fautes canadiennes.

1. Substitution du son ouvert au son fermé pour traduire le signe ô, dans:

le nôtre (le nô tre)	le no tre
le vôtre (le vô tre)	le vo tre

2. Substitution du son OU au son O, ouvert ou fermé :

colorer (ko lo ré)	*kou leu* ré
corvée (kor vé)	*kour* vé
décolorer (dé ko lo ré)	dé *kou leu* ré
arroser (a rô zé)	a *rou* zé
arrosoir (a rô zoar)	a *rou* zoar
cérémonie (sé ré mo ni)	sé ré *mou* ni
coriace (ko ri a se)	*kou* ria se
moelle (moa le)	*moué* le
porcelaine (por se lè ne)	*pour* se lè ne
rosée (rô zé)	*rou* zé
sobriquet (so bri kè)	*sou* bri kè
rôtir (rô tir)	*rou* tir
rôti (rô ti)	*rou* ti

On peut ajouter la prononciation acadienne de *homme* et de *personne: ou* me, pèr *sou* ne.

3. Substitution du son A au son O, dans :

tolet (to lè)	ta lè
colimaçon (ko li ma *son*)	ka li ma *son*
dommage (do ma je)	da ma je
omelette (o me lè te)	a me lè te
broquette (bro kè te)	bra kè te
hoquet (ho kè)	a kè

4. Substitution du son E muet ou EU ouvert au son O, dans:

colorer (ko lo ré)	*kou leu* ré
décolorer (dé ko lo ré)	dé *kou leu* ré
commode (ko mo de)	ke mo de
loyer (loa ié)	le ié

6*

§ 8. — U, Ù, Û, Ü

134.—Règle générale.—Le signe *u* représente généralement le son U : *paru* (pa ru).

L'accent grave placé sur *u* n'a aucune signification phonétique.—L'accent circonflexe ne modifie pas le timbre de l'*u*, bien qu'il puisse augmenter la durée du son.—Le tréma indique que l'*u* ne se combine pas avec la voyelle qui le précède: *Antinoüs* (an ti no us).

135.—Exceptions.—I. Suivi de *m* ou de *n* à la fin des mots, ou suivi, dans l'intérieur ou au commencement des mots, de *m* ou de *n* et d'une autre consonne, *u* entre dans la combinaison nasale *un* : *humble* (*un* ble), *parfum* (par f*un*).

Quand la combinaison *un* ou *um*, dans l'intérieur ou au commencement d'un mot, est suivie d'une voyelle, *u* garde le son propre : *unanime* (u na ni me), *punir* (pu nir), *humain* (u m*in*).

II. Dans les signes composés *au*, *eu*, et *ou*, *u* entre en combinaison avec *a*, *e* et *o*, à moins qu'il ne porte le tréma, pour représenter les sons O, Ô, EU, EÛ, U, et OU, comme nous le verrons.

Dans la forme *ueil*, *u* et *e* se transposent et se prononcent EU: *orgueil* (or *geull*).

III. Précédé de *g*, *u* peut être muet, se prononcer OU, ou bien conserver le son U.

a) Il est muet et ne fait que rendre le *g* dur, dans la plupart des mots où *gu* se trouve suivi de *e*, *é*, *o*, ou *i* : *aiguière* (è giè re), *anguille* (*an* gi *ll*e), *dague* (da ge), *guérite* (gé ri te), *narguons* (nar g*on*), *guêpe* (gè pe), *guet* (gè), *guise*, nom commun (gi ze), etc.

b) Il se prononce OU, dans certains mots où *gu* est suivi de *a* : *guano* (goua nô), *alguazil* (al goua zil),

lingual (lin goual), *jaguar* (ja gouar), *Guadeloupe* (goua de lou pe), *Guatémala* (goua té ma la), *iguane* (i goua ne).

Mais dans les verbes en *guer*, *u* garde le son propre, même devant *a: il argua* (ar gua);—ou bien il est muet: *il nargua* (nar ga).

c) Enfin, il suit la règle générale et se prononce U, dans tous les mots où *gu* est suivi d'une consonne: *ingurgiter* (in gur ji té); — dans quelques mots qui sont des exceptions à la règle (a) ci-dessus: *aiguille* (è gui *lle*) et ses dérivés, *aiguiser* (è guizé), *aiguillon* (è gui *llon*) et ses dérivés, *arguer* (ar gu é), *arguons* (ar gu on), *linguiste* (lin guis te), *inextinguible* (i nèk stin gui ble), *Guise*, nom propre (gui ze); — dans tous les cas où la voyelle qui suit est surmontée d'un tréma: *ambiguïté* (an bi gui té), *ambiguë* (an bi gu); — et dans les noms propres où *gu* est suivi du signe *y*: *Guyane* (gui ia ne).

IV. Précédé de *q*, *u* est muet, se prononce OU, ou encore garde le son propre.

a) Il est généralement muet: *quarte* (kar te), *quartaut* (kar tô), *quasi* (ka zi), *aqueux* (a keû), *quolibet* (ko li bè); — en particulier, il est muet dans *quadrille* (ka dri *lle*), et dans la combinaison *quin*, quand *uin* ne forme pas une diphtongue: *quintal* (kin tal), *bouquin* (bou kin), *palanquin* (pa lan kin).

b) Il se prononce U dans la combinaison *quin*, quand *uin* est diphtongue: *quintuple* (kuin tu ple), *Quintillien* (kuin ti liin), *Quinte-Curce* (kuin te kur ce), *juin* (juin); — et dans un certain nombre de mots où U forme une diphtongue avec la voyelle qui le suit: *questeur* (kuès teur), *questure* (kuès tu re), *équestre*

(é kuès tre), *quiétisme* (kui é tis me), *équilatéral* (é kui la té ral), *Quirinal* (kui ri nal), *obliquité* (o bli kui té), *équidistant* (é kui dis *tan*), *requiem* (ré kui èm), *quia* (kui a).

La prononciation des mots: *équitation, quiétude, obséquieux, obséquiosité, quidam*, est contestée; les uns disent: é ki tâ cion, les autres: é kui tâ cion, etc.

c) Il se prononce OU dans certains mots où il est suivi de *a*, avec lequel il forme une diphtongue: *aquarelle* (a koua rè le), *aquarium* (a koua riom), *aquatique* (a koua ti ke), *adéquat* (a dé koua), *équateur* (é koua teur), *équation* (é koua cion), *loquace* (lo koua ce), *loquacité* (lo koua ci té), *quacre* (koua kre), *quartz* (kouarts), *quaternaire* (koua tèr nè re), *quaterné* (koua tèr né), *quatuor* (koua tu or), *square* (skoua re), *squale* (skoua le), *squameux* (skoua meû), *in-quarto* (*in* kouar tô); — et notamment dans tous les mots commençant par *quadr: quadrige* (koua dri je), *quadrature* (koua dra tu re), sauf dans *quadrille* (ka dri *lle*).

136.—Fautes canadiennes.

1. Syncope de l'U, dans:

bossuer (bo sué)	bo sé
puis (pui)	pi
puisque (puis ke)	pis ke
fruit (frui)	fri
fruitier (frui tié)	fri tié
quadrupède (koua dru pè de)	ka dru pè de
quadruple (koua dru ple)	ka dru ple

2. Substitution d'un son étranger au son U, savoir:

a) Le son A, dans:

une (u ne)	a ne

b) Le son EU, dans :

une (u ne)	*eu* ne
Ursuline (ur su li ne)	*eur seu* li ne
communier (ko mu nié)	co *me* nié
ruminer (ru mi né)	*reu* mi né
brume (bru me)	br*eu* me
brune (bru ne)	br*eu* ne
chacune (*cha* ku ne)	*cha keu* ne
déplumer (dé plu mé)	dé pl*eu* mé
lune (lu ne)	l*eu* ne
plume (plu me)	pl*eu* me
plumer (plu mé)	pl*eu* mé
plumet (plu mè)	pl*eu* mè
prune (pru ne)	pr*eu* ne
prunelle (pru nè le)	pr*eu* nè le
prunier (pru nié)	pr*eu* nié
brunir (bru nir)	br*eu* nir
surprendre (sur pr*an* dre)	*s*er pr*an* dre
surprise (sur pri ze)	*s*er pri ze

c) Le son É, dans :

trumeau (tru mô)	tré mô

d) Le son I, dans:

humeur (u m*eu*r)	i m*eu*r
manufacture (ma nu fak tu re)	ma ni fak tu re

§ 9. — OU

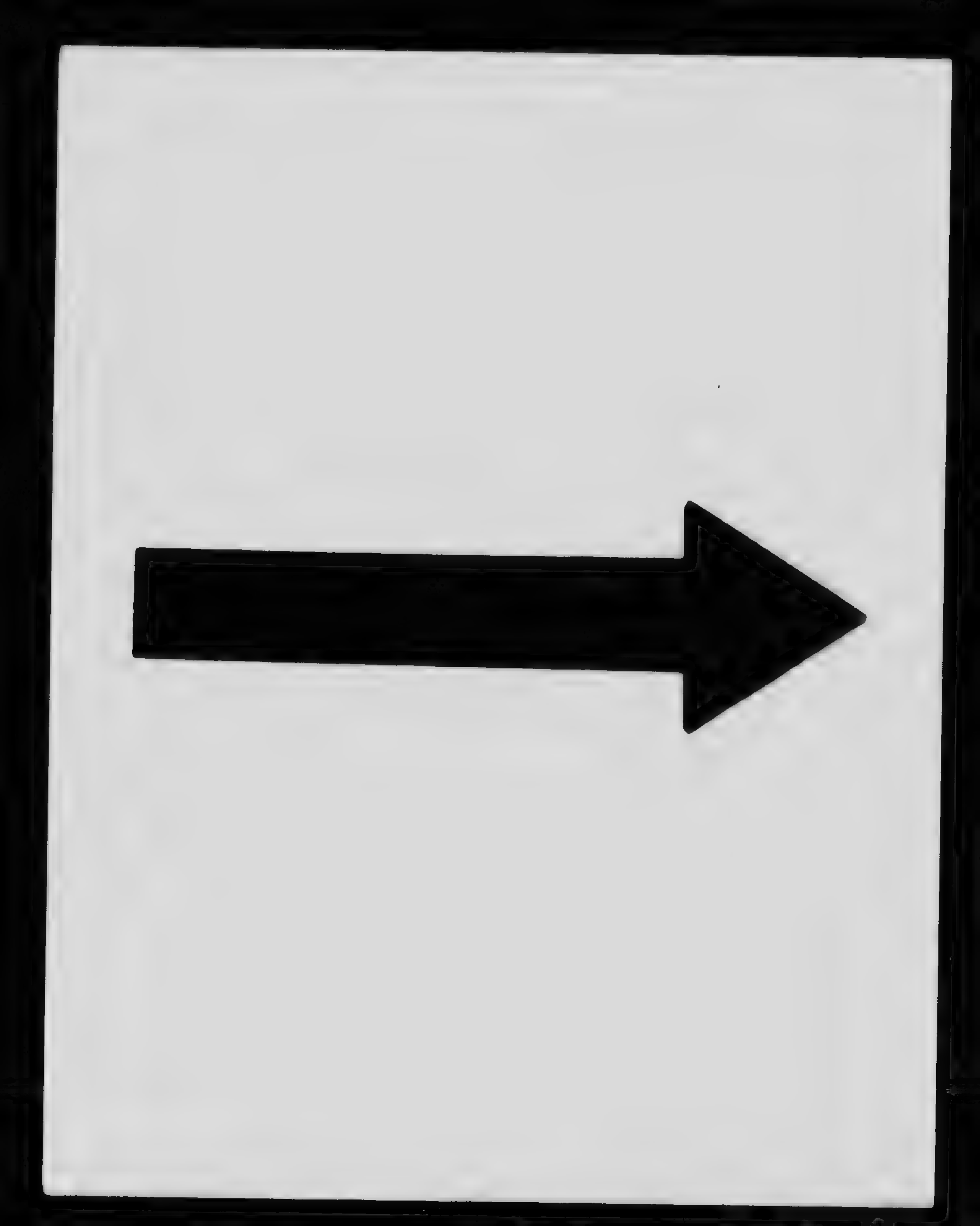
137.—Règle générale.—Le signe composé *ou* se traduit par le son OU : *joujou, toujours.*

138.—Exception.—Quand *u* est surmonté d'un tréma, *oü* se prononce en deux syllabes: *Antinoüs* (*an* ti no us).

139.—Fautes canadiennes.

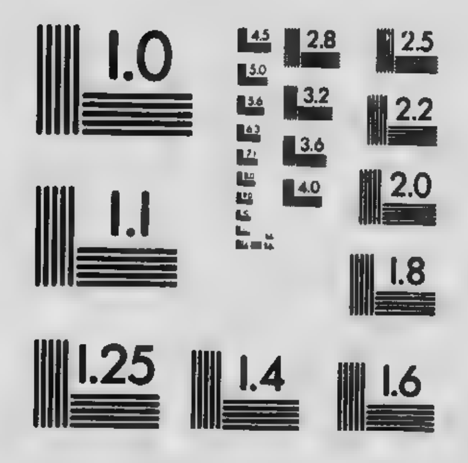
1. Substitution du son EÛ au son OU, dans :

douloureux (d*ou* l*ou* r*eû*)	d*ou* l*eû* r*eû*



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





2. Substitution du son û au son ou, dans:

écrouelles (é krou è le)	è kru è le

3. Substitution du son o au son ou, da...

fourbu (four bu)	for bu
aujourd'hui (ô jour dui)	ô jor dui
coutil (kou ti)	ko ti
goudronner (gou dro né)	go dro né
poumon (pou mon)	po mon
renouveau (re nou vô)	ro no vô

4. Substitution du son ô au son ou, dans:

brouillard (brou llar)	brô llar
nous deux (nou deû)	nô deû

5. Substitution du son A au son ou, dans:

macouba (ma kou ba)	ma ka ba

§ 10. — AI

140.—Règle générale.—Le signe composé *ai* se traduit généralement par le son È ouvert: *vrai* (vrè), *pluie* (plè), *fontaine* (fon tè ne), *air* (èr).

141.—Exceptions.—I. *Ai*, suivi de deux *l* dans l'intérieur des mots, ou d'une seule *l* à la fin des mots, se décompose; *a* conserve le son propre, *i* est nul, et *l* est mouillée: *émailler* (é ma llé), *travail* (tra vall).

II. Quand *i* est surmonté d'un tréma, *ai* se décompose, chaque lettre se prononçant séparément: *Isaïe* (i za i).

III. *Ai* se traduit par le son É fermé, dans les cas suivants:

a) Dans les mots: *gai* (gé), *gaie* (gé), *quai* (ké).

b) A la première personne du singulier du passé défini des verbes de la première conjugaison: *je marchai* (je mar ché).

c) A la première personne du singulier du futur de tous les verbes: *je recevrai* (je re ce vré), *je finirai* (je fi ni ré).

d) A la première personne du singulier du présent de l'indicatif, et à la troisième personne du singulier et du pluriel du présent du subjonctif, du verbe *avoir: j'ai* (jé), *qu'il ait* (é), *qu'ils aient* (é)

e) Aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif du verbe *savoir: je sais* (je sé), *tu sais* (sé), *il sait* (sé).

Remarque.—Suivant quelques-uns, le signe *ai* doit encore se prononcer é, au commencement et dans l'intérieur des mots, quand il est suivi d'une consonne et d'une voyelle autre que l'e muet (eu ouvert) et que le son nasal on: *aimer* (é mé), *airain* (é rin), *douairière* (doué riè re), *souhaitable* (soué ta ble).

Ainsi, *aime* se prononcerait: è me, *aimons* se prononcerait: è mon, mais *aimant* se prononcerait: é man; *raide* se prononcerait: rè de, et *raidir* se prononcerait: ré dir; *raison* se prononcerait: rè zon, et *raisonable* se prononcerait: ré zo na ble.

Cependant il vaut mieux prononcer è dans tous les cas et dire: è dé, pour *aider*, aussi bien que: è de, pour *aide*.

Douairière, *souhaitable*, et les mots analogues, se prononçaient autrefois: doua riè re, soua ta ble, etc. Mais cette prononciation est presque disparue.

IV. *Ai* représente le son e muet (eu ouvert), dans les cas suivants:

a) Dans les mots *faisan* (fe zan), *faiseur* (fe zeur), *faiseuse* (fe zeu ze), *bienfaisant* (biin fe zan), et *malfaisant* (mal fe zan).

b) A la première personne du pluriel du présent de l'indicatif, à toutes les personnes de l'imparfait de l'indicatif, à la première personne du pluriel de l'impératif, et au participe présent, du verbe *faire* et de ses composés: *nous faisons* (fe zon), *je faisais* (fe zè), *faisant* (fe zan), etc.

142.—Fautes canadiennes.

1. Prononciation de *ai* comme É fermé, quand au contraire il doit sonner comme È ouvert, dans :

mais (mè)	mé
raison (rè *zon*)	ré *zon*

2. Prononciation de *ai* comme È ouvert, quand par exception il a le son de É fermé, dans :

je sais (sé)	sè
tu sais (sé)	sè
il sait (sé)	sè

3. Substitution du son I au son È, dans :

germaine (jèr mè ne)	jèr mi ne
porcelaine (por se lè ne)	por se li ne

4. Substitution du son E muet au son È, dans :

araignée (a rè gné)	a re gné

5. Substitution du son diphtongué OA au son È, dans :

mortaise (mor tè ze)	mor toa ze

6. Substitution du son nasal IN au son È, dans :

maison (mè *zon*)	m*in zon*

§ 11. — AY

143.—Règle générale.—*Ay* se traduit généralement par le son É : *Tournay*, (t*o*ur né), *etc.*

Ay se prononce toujours ainsi à la fin d'un mot.

144.—Exceptions.—I. Dans le corps des mots, *ay* se décompose en *ai-i ; i* forme diphtongue avec la voyelle qui suit, ou se prononce séparément si *ay* est suivi d'une consonne ; *ai* se prononce È : *paysan* (pè i *zan*), *payer* (pè ié), *payons* (pè i*on*).

II. Par exception à la règle précédente, *ay* se décompose en A-I, dans : *bayadère* (ba ia dè re), *bayer*

(bâ ié), *bayeur* (bâ ieur), *cipaye* (si pa ie), *Blaye* (bla ie), *Bayard* (ba iar), *Bayonne* (ba io ne), *Biscaye* (bis ka ie), *La Fayette* (la fa iè te), *Mayence* (ma ian se), *payen* (pa iin).

III. Dans *abbaye*, *ay* se décompose en *ai-i*, et se prononce É-I : a bé i.

145.—Fautes canadiennes.

1. Syncope de l'*ay*, dans :

bégayer (bé gè ié)	bé gé

2. Syncope du son È provenant de la décomposition du signe *ay*, dans :

balayage (ba lè ia je)	ba lia je
balayer (ba lè ié)	ba lié
balayure (ba lè iu re)	ba liu re
balayeur (ba lè ieur)	ba lieur

3. Substitution du son I au son È pour traduire *ai* provenant de la décomposition du signe *ay*, dans :

crayon (krè ion)	kri ion

§ 12. — Æ

146.—Règle.—Le signe composé *æ* se traduit toujours par le son É : *æthuse* (é tu ze), *Ægidius* (é ji dius).

§ 13. — Œ

147.—Règle générale.—Le signe composé *œ* se traduit généralement par le son É : *œnologie* (é no lo ji), *œcuménique* (é ku mé ni ke).

Cette prononciation ne se rencontre toutefois que dans les mots où le signe *œ* est suivi d'une consonne et d'une voyelle non muette.

148.—Exceptions.—I. *Œ*, suivi d'une ou de plusieurs consonnes et d'un E muet, se prononce È : *œstre* (ès tre).

II. Devant *u*, *œ* se décompose ; *o* devient muet, et *e* se combine avec *u* pour former le signe *eu*, qui se prononce EU, ouvert ou fermé suivant les règles qui gouvernent ce signe : *œuf* (*euf*), *sœur* (*seur*), *vœu* (*veû*), *nœud* (*neû*), *œufs* (*eû*).

III. Devant toute autre voyelle que *u*, *œ* se prononce EU ouvert : *œil* (*eull*), *œillet* (*eu llè*).

149.—Fautes canadiennes.

Substitution du son A ouvert ou du son O ouvert au son EU, pour traduire le signe *œ* devant *i*, dans :

œillère (*eu llè* re)	a *llè* re ou o *llè* re
œillet (*eu llè*)	a *llè* ou o *llè*

§ 14. — EI

150.—Règle générale.—Le signe *ei* se traduit généralement par le son È : *peine* (pè ne), *soleil* (so lè*ll*).

151.—Exception.—Dans la combinaison *ueil*, *ue* se prononce EU, *i* est nul, et *l* est mouillée : *accueil* (a k*eull*).

REMARQUE.—Quelques-uns prononcent É, quand *ei* est suivi d'une syllabe non muette : *enseigner* (*an sé gné*). Cette prononciation est aussi admise.

152.—Fautes canadiennes.

1. Prononciation de *ei* comme IN, dans les mots où ce signe est suivi d'une consonne nasale, comme dans :

reine (rè ne)	r*in* ne
haleine (a lè ne)	a l*in* ne
seine (sè ne)	s*in* ne

2. Substitution du son É au son È, dans les mots où *ei* est suivi de l'articulation J et d'une syllabe muette, comme dans :

neige (nè je)	né je

3. Substitution du son I au son È, dans les mots où *ei* est suivi de l'articulation L mouillée et d'une syllabe sonore, comme dans :

oreiller (o rè *llé*)	o ri *llé*
éveiller (é vè *llé*)	é vi *llé*
meilleur (mè *lleur*)	mi *lleur*

4. Prononciation de la combinaison *ueil* comme si les deux lettres *ue* n'en faisaient pas partie, dans :

orgueilleux (or geu *lleû*)	or gi *lleû*

§ 15. — EY

153.—Règle générale.—*Ey* représente généralement le son È : *Ferney* (fèr nè), *dey* (dè).

154.—Exception.—Lorsque, dans l'intérieur des mots, *ey* est suivi d'une voyelle, ce signe se décompose en *ei-i* ; *i* se prononce avec le son propre et forme une diphtongue avec la voyelle suivante ; *ei* se prononce È : *grasseyer* (grâ sè ié), *grasseye* (grâ sè ie), *grasseyons* (grâ sè i*on*).

§ 16. — AU

155.—Règle générale.—Le signe *au* se traduit généralement par le son ô : *autre* (ô tre), *audace* (ô da ce), *fléau* (flé ô,) *saule* (sô l.).

156.—Exceptions.—*Au* se prononce o ouvert, dans les cas suivants :

a) A toutes les personnes du futur des verbes *avoir* et *savoir* : *j'aurai* (jo ré), *je saurai* (je so ré).

b) Dans un certain nombre de mots, où le signe *au* est suivi de l'une des consonnes *g*, *r*, *s* ou *t*, non muette : *augmenter* (og m*an* té), *augmentation* (og m*an* tâ ci*on*), *aurore* (o ro re), *auréole* (o ré o le), *auriculaire*

(o ri ku lè re), *centaure* (san to re), *laurier* (lo rié), *lauréat* (lo ré a), *restaurant* (rès to ran), *Laure* (lo re), *Isaure* (i zo re), *Dufaure* (du fo re), *Saint-Maur* (sin mor), *Laurent* (lo ran), *Maurice* (mo ri ce), *austral* (os tral), *austère* (os tè re), *austérité* (os té ri té), *autel* (o tèl), *authentique* (o tan ti ke), *authenticité* (o tan ti si té), *autocrate* (o to kra te), *autocratie* (o to kra si), *autographe* (o to gra fe), *automne* (o to ne), *autopsie* (o top si), *autorisation* (o to ri zâ cion), *autorité* (o to ri té), *automate* (o to ma te).

c) Dans les mots suivants: *mauvais* (mo vè), *auxiliaire* (ok si liè re), *Paul* (pol), *Paule* (po le).

Pauline suit la règle générale et se prononce: pô li ne.

157.—Fautes canadiennes.

1. Prononciation du signe *au* avec le son ô fermé, dans quelques mots où il prend le son o ouvert:

aurore (o ro re)	ô ro re
auréole (o ré o le)	ô ré o le
lauréat (lo ré a)	lô ré a
autel (o tèl)	ô tèl

2. Substitution du son A au son ô, dans:

échauffourée (é chô *fou* ré)	é *cha fou* ré

3. Substitution du son A au son ô, dans:

miauler (miô lé)	miâ lé

4. Substitution du son o au son ô, dans:

paume (pô me)	po me

5. Substitution du son OU au son ô, dans:

saucisse (sô si ce)	*sou* si ce
saupoudrer (sô *pou* dré)	*sou pou* dré

§ 17. — EAU

158.—Règle.—*Eau* se prononce ô : *château* (châ tô), *rameau* (ra mô).

Nous avons déjà vu que *e* dans *eau* est nul ; par conséquent, *eau* équivaut à *au*—ô

159.—Faute canadienne.

Prononciation de *eau* comme une diphtongue composée de I et ô, dans :

seau (sô) siô

§ 18. — EU, EÛ

160.—Règle générale.—Le signe *eu* se traduit généralement par le son EU ouvert : *peuple* (peu ple), *bonheur* (bo neur), *aveugle* (a veu gle).

168.—Exceptions.—I. *Eu* se prononce EÛ, dans les cas suivants :

a) Au commencement des mots, dans tous les cas : *eux* (eû), *euphonie* (eû fo ni).

b) Quand *u* est surmonté d'un accent circonflexe : *jeûne* (jeû ne).

Sauf aux divers temps de verbe *avoir*, où nous verrons que *eû* se prononce U.

c) Quand *eu* représente le dernier son du mot, qu'il soit final ou suivi d'une consonne muette : *bleu* (bleû), *creux* (kreû), *œufs* (eû).

Quand la consonne terminale n'est pas muette, EU reste ouvert : *œuf* (euf), *neuf* (neuf).

d) Quand *eu* est suivi de l'articulation Z : *chartreuse* (char treû ze), *doucereusement* (dou ce reû ze man).

e) Quand *eu* est suivi de l'articulation T : *ameuter* (a meû té), *neutre* (neû tre).

f) Dans les mots suivants : *jeudi* (jeû di), *beugler* (beû glé), *beuglement* (beû gle man), *veule* (veû le); et dans tous les mots commençant par *meug, meul, meun* : *meugler* (meû glé), *meule* (meû le), *meunier* (meû nié), etc.

II. Le signe *eu* se prononce U, dans les cas suivants :

a) Dans les mots *gageure* (ga ju re), *vergeure* (vèr ju re), et *mangeure* (man ju re).

Gageure tend maintenant à se prononcer : ga *jeu* re.

b) A tous les temps du verbe *avoir* où ce signe se rencontre, surmonté ou non d'un accent circonflexe : *j'eus* (ju), *nous eûmes* (nouz'u me), *eu* (u), *que vous eussiez* (ke vouz'u sié).

III. Dans la combinaison *eun*, si la lettre qui suit n'est pas une voyelle, ou si cette combinaison est terminale, *eu* se nasalise, et *eun* se prononce UN: *à jeun* (a *jun*).

Quand *eun* est suivi d'une voyelle, *eu* garde le son propre, ouvert ou fermé: *jeune* (jeu ne), *jeûner* (jeû né).

162.—Fautes canadiennes.

1. Prononciation de EÛ fermé pour EU ouvert, dans un grand nombre de mots, tels que :

peur (peur)	peûr
peureux (peu reû)	peû reû
heureux (eu reû)	eû reû
aveugle (a veu gle)	a veû gle
beurre (beu re)	beû re
leur (leur)	leû

2. Substitution du son U au son EU fermé ou EU ouvert, dans :

Eugène (eû jè ne)	u jè ne
Eustache (eûs ta che)	us ta che
Europe (eû ro pe)	u ro pe
eucharistie (eû ka ris ti)	u ka ris ti
à peu près (a peû prè)	a pu prè
heureux (eu reû)	u reû
heureusement (eu reû ze man)	u reû ze man
malheureux (ma leu reû)	ma lu reû
malheureusement (ma leu reû ze man)	ma lu reû ze man
chantepleure (*chan* te pleu re)	*chan* plu re
meunier (meû nié)	mu nié

3. Substitution du son O au son EU, dans :

filleul (fi *lleu*l)	fi *ll*ol

4. Substitution du son È au son EU, dans :

jeunesse (jeu nè ce)	jè nè ce
jeune (jeu ne)	jè ne
déjeuner (dé jeu né)	dé jè né

5. Prononciation du participe passé du verbe *avoir* : *eu*, comme s'il était écrit : *éiu*.

§ 19. — AN, AM

163. — Règle générale. — Les signes *an* et *am* représentent généralement le son AN (*a* nasal) : *chant* (*chan*).

164. — Exceptions. — I. Quand les combinaisons *an* et *am*, au commencement ou dans le corps d'un mot, sont immédiatement suivies d'une voyelle, d'une *h* muette, de *n*, ou de *m*, *a* conserve le son A ouvert (voyelle pure) : *analyse* (a na li ze), *anhydre* (a ni dre), *année* (a né), *amitié* (a mi tié), *couramment* (*kou* ra man), *amnistie* (am nis ti).

En d'autres termes, les combinaisons *an* et *am* sont nasales, quand elles sont terminales, et quand, au commencement ou

dans le corps des mots, elles sont suivies d'une consonne autre que *h* muette, *n*, ou *m*, sauf dans les cas suivants.

II Dans certains noms propres, *am*, bien que terminal, ne se nasalise pas : *Abraham* (a bra am), etc.

REMARQUE.—Dans *Caen*, *e* est nul, et *a* est nasal: k*an*.—Dans *Laon*, *paon*, *faon*, *o* est nul, et *an* est nasal: l*an*, p*an*, f*an*. — *Paonne* et *paonneau* se prononcent : pa ne, pa nô.

165.—Fautes canadiennes.

1. Confusion des sons AN et IN :

méchant (mé *chan*) mé *chin*

2. Substitution du son ô au son AN, dans :

dandiner (dan di né) dô di né

§ 20. — IN, IM, YN, YM

166.—Règle générale.—Ces signes représentent généralement le son IN (è nasal): *médecin* (mé de *sin*), *imberbe* (*in* bèr be), *lynx* (l*in*ks), *thym* (t*in*).

167.—Exceptions.—I. Quand les combinaisons *in*, *im*, *yn* et *ym*, au commencement ou dans le corps des mots, sont immédiatement suivies d'une voyelle, d'une *h* muette, de *n*, ou de *m*, *i* et *y* conservent le son propre (voyelle pure): *image* (i ma je), *inhumer* (i nu mé), *immense* (im m*an* ce), *inactif* (i nak tif), *innocence* (i no s*an* ce).

En d'autres termes, les combinaisons *in*, *im*, *yn* et *ym* sont nasales, quand elles sont terminales, et quand, au commencement ou dans le corps des mots, elles sont suivies d'une consonne autre que *h* muette, *m*, ou *n*, sauf dans les cas suivants.

Cependant, on prononce: *in* m*an* ka ble et *in* m*an* ja ble, pour *immanquable* et *immangeable;* l'usage autorise cette prononciation, que l'Académie condamne.

II. *Im* ne se nasalise pas, bien que terminal, dans les trois mots : *intérim* (*in* té rim), *olim* (ô lim), *passim* (pas sim) ; et dans un grand nombre de noms propres : *Ibrahim* (i bra im), etc.

REMARQUE.—Les signes *a* et *e* peuvent précéder les signes *in* et *im* sans en changer la valeur: *daim* (d*in*), *pain* (p*in*), *Reims* (Rins), *frein* (fr*in*).—La première exception s'applique aussi aux combinaisons *ain*, *aim*, *ein* et *eim* ; mais lorsque ces combinaisons perdent la nasalité, ce n'est pas le son I qui se fait entendre, c'est le son È représenté par *ai* ou *ei*. Ainsi, *rein* se prononce : r*in*, et *reine* se prononce : rè ne ; *humain* se prononce : u m*in*, et *humaine* se prononce : u mè ne.

168.—Fautes canadiennes.

On substitue au son IN, le son A dans *invention* (*in* van ci*on*, a *van* ci*on*), et *maringouin* (ma r*in* g*ouin*, ma ran g*ouin* ; le son AN dans *inflammation* (*in* flam mâ ci*on*, *an* flâ mâ ci*on*); le son É dans *inventaire* (*in* van tè re, é *van* tè re).

§ 21. — EN, EM

169.—Règle générale.—Les signes *en* et *em* représentent généralement une voyelle nasale, AN ou IN : *mien* (mi*in*), *dent* (d*an*).

170.—Exceptions.

Les cas où *en* et *em* ne se nasalisent pas, ont été étudiés sous le signe E. Voir No 123.

REMARQUE.—Il est impossible de donner des règles pour distinguer les cas où *en* se prononce AN de ceux où il se prononce IN. Dans le doute, il vaut mieux recourir aux dictionnaires de prononciation.

171.—Fautes canadiennes.

1. On substitue le son AN au son IN, dans *bengali* (b*in* ga li), que l'on prononce: b*an* ga li ; et dans tous les mots commençant par *pente*, comme *pentagonal* (p*in* ta go nal), *pentamètre* (p*in* ta mè tre), etc., que l'on prononce: p*an* ta go nal, etc.

Cependant, les mots *pente, pentecôte, pentélique, pentière*, et *penture*, se prononcent avec le son AN, et la prononciation canadienne de ces cinq mots est correcte.

2. On substitue le son O au son A, dans *solennel* (so la nèl), que l'on prononce: so lo nèl.

3. On substitue le son É au son AN, dans: *enjambée* (*an jan* bé) que l'on prononce: é *jan* bé; et le son ON, dans: *retentir* (re *tan* tir), que l'on prononce: re *ton* tir.

§ 22. — ON, OM

172.—Règle générale.—Les signes *on* et *om* représentent généralement le son ON (*o* nasal): *onde* (*on* de), *tomber* (*ton* bé).

173.—Exceptions.—I. Quand les combinaisons *on* et *om*, au commencement ou dans le corps des mots, sont immédiatement suivies d une voyelle, d'une *h* muette, de *n*, ou de *m*, *o* conserve le son O ouvert (voyelle pure): *homme* (o me), *omelette* (o me lè te) *omnipotence* (om ni po *tan* ce), *honneur*, (o neur).

En d'autres termes, les combinaisons *on* et *om* sont nasales, quand elles sont terminales, et quand, au commencement ou dans le corps des mots, elles sont suivies d'une consonne autre que *h* muette, *n*, ou *m*, sauf dans les cas suivants.

II. Dans certains noms propres, *om*, bien que terminal, ne se nasalise pas: *Mahom* (ma *on*).

III. Dans *monsieur*, *on* se traduit par le son E muet: me sie*û*.

174.—Fautes canadiennes.

On ne se prononce pas de la même façon dans les diverses parties de notre province. Les prononciations suivantes sont les plus usitées:

1. o pour ON:

concombre (*kon kon* bre) ko *kon* bre

2. ô pour ON :

content (**kon tan**) — **kô** *tan*

3. AN pour ON :

montrer (mon tré) — *man* tré

4. IN pour ON :

tomber (ton bé) — *tin* bé

§ 23. — UN, UM

175.—Règle générale.—Les signes *un* et *um* représentent généralement le son UN (*e* nasal): *tribun* (tri bun), *humble* (*un* ble).

176. — Exceptions. — I. Quand les combinaisons *un* et *um*, au commencement ou dans le corps des mots, sont immédiatement suivies d'une voyelle, d'une *h* muette, de *n*, ou de *m*, *u* conserve le son propre (voyelle pure): *une* (u ne), *humeur* (u meur), *tunnel* (tu nèl).

En d'autres termes, les combinaisons *un* et *um* sont nasales, quand elles sont terminales, et quand, au commencement ou dans le corps des mots, elles sont suivies d'une consonne autre que *h* muette, *n*, ou *m*, sauf dans les cas suivants.

II. Dans les mots suivants, *un* et *um* se prononcent ON : *umble* (*on* ble), *jungle* (jon gle), *junte* (jon te).

III. *Un* terminal se prononce *om* : *opium* (o piom), *muséum* (mu zé om).

Cependant, *parfum* se prononce: par f*un*.

REMARQUE.—Le signe *e* peut précéder *un* sans en changer la valeur: *à jeun* (a j*un*). La première exception s'applique aussi à la combinaison *eun;* mais, quand la nasalité disparaît, ce n'est pas le son U qui se fait entendre, c'est le son EU ouvert ou EÛ fermé: *jeune* (j*eu* ne), *jeûner* (j*eû* né).

177.—Fautes canadiennes.

On prononce généralement UN comme IN:

chacun (*che.* kun) — *cha* k*in*, etc.

ART. II. — *Les diphtongues et les diérèses*

178.—Quand *deux voyelles*, pures ou nasales, se suivent dans un mot, et n'entrent pas dans l'une des combinaisons que nous avons étudiées (*ai*, *ei*, *ou*, *eu*, etc.), chacune d'elles conserve le timbre qui lui est propre. Parfois, ces deux voyelles se prononcent par une seule émission de voix ; il y a alors **diphtongue**. Les deux sons-voyelles se font entendre, étroitement unis ; mais l'accent d'intensité porte sur le dernier ; la voix, sans appuyer sur la première voyelle, passe à la prononciation de la seconde, qui est le son dominant. Ex. : *fuite* (fui te), *pierre* (piè re).

Dans la prononciation usuelle, qui traite l'L mouillée comme un I, on peut distinguer une autre sorte de diphtongues, dont l'accent d'intensité porte sur la première voyelle; ce sont les associations de voyelles: A-I: *travail*, etc.; È-I: *réveil*, etc.; EU-I: *seuil*, etc. Dans ces combinaisons, la voix appuie sur la première voyelle, A, È, EU; *i* n'est là que pour indiquer que L est mouillée. Mais, nous l'avons vu, L mouillée est une consonne, non une voyelle. Cependant ces diphtongues sont admises dans la prononciation actuelle.

179.—Tableau des diphtongues.

IA — *fiacre* (fia kre)
IÉ — *pied* (pié)
IO — *pioche* (pio *che*)
IEÛ — *Dieu* (dieû)
IIN — *ancien* (*an* siin)
IE — *aïe* (a ie)
OA — *loi* (loa)
IÂ — *diable* (diâ ble)
IÈ — *bréviaire* (bré viè re)
IÔ — *joyau* (joa iô)
IAN — *viande* (vian de)
ION — *allions* (a lion)
OIN — *loin* (loin)
UÈ — *écuelle* (é kuè le)

UI — *fuite* (fui te)
OUA — *ouate* (oua te)
OUI — *fouine* (foui ne)
UIN — *juin* (juin)
OUÈ — *ouais* (ouè)
OUIN — *marsouin* (mar souin)

180.—A l'exception de *oi*, toutes les voyelles diphtonguées se prononcent suivant les règles énoncées pour chacune d'elles.—Dans la diphtongue *oi*, *i* prend le son A ouvert.

REMARQUE.—Une diphtongue peut être formée par l'un des deux I provenant de la décomposition du signe *y*. Ex.: *rayon* (rai ion, rè ion), *noyau* (noi iau, noa iô).

181.—Deux voyelles voisines ne forment pas toujours diphtongue; souvent, elles se prononcent indépendamment, par deux émissions de voix et avec un temps d'arrêt sur chacune d'elles. Il y a alors **diérèse**. Ainsi, *ia* est diphtongue dans *fiacre* (fia kre), et diérèse dans *patriache* (pa tri ar che).

Dans la **diérèse,** la première voyelle demeure voyelle pure et conserve sa durée et son intensité; dans la **diphtongue,** elle est très brève et joue plutôt le rôle d'une consonne. Autrefois, le français comptait un grand nombre de *diphtongues descendantes*, dont l'accent d'intensité était sur la première voyelle; elles sont disparues et ont donné naissance à autant de diérèses. Autrefois encore, dans les *diphtongues ascendantes* elles-mêmes, la première voyelle avait une certaine durée; maintenant, elle est instantanée. Aussi, les grammairiens modernes n'admettent plus de diphtongues en français; ils considèrent la voyelle initiale comme un son nouveau, tenant de la voyelle et de la consonne; ils distinguent un I voyelle et un I consonne, etc. D'après eux, OU dans *brouette* (brou è te) est voyelle,—c'est une *diérèse*; dans *oui* (oui), OU est consonne,—c'est une *diphtongue*.

Il est impossible de donner des règles pour la distinction des diphtongues et des diérèses. L'usage, là-dessus, est très arbitraire. Dans le doute, on doit consulter un bon dictionnaire de prononciation,—le plus récent étant généralement le meilleur.

182.—Fautes canadiennes.

1. De ce que les lettres qui composent une diphtongue conservent leur son propre, à l'exception de *oi*, il suit que les fautes à corriger sont celles que nous avons déjà relevées en étudiant chaque signe. Ainsi, par la syncope de l'I, nous disons: ku ièr, pour *cuiller* (kui *ll*èr); u sié, pour *huissier* (ui sié), etc.; en laissant tomber l'U, nous disons: pi, pour *puis* (pui), etc.

2. Quant à la diphtongue *oi*, c'est peut-être la combinaison dont l'histoire est la plus intéressante à notre point de vue. Elle s'est d'abord prononcée comme *oi* en grec; puis [illegible], au XIe siècle; OÈ, OUÈ, OUA, OA, et È, au XIVe, au XVe, et au XVIe siècle; OUA, È, et É, au XVIIe siècle; OÈ, OÉ, È, OUA, et OA, au XVIIIe siècle; enfin, au XIXe siècle, d'abord OUA, puis OA. Aujourd'hui, l'usage a consacré cette dernière prononciation: OA.

On retrouve au Canada les prononciations du XVIe, du XVIIe, et du XVIIIe siècle. Ainsi, au lieu de OA, on fait entendre les sons suivants:

a) OÈ, dans:

histoire (is toa re)	is toè re, etc.

b) OUÈ, dans:

soir (soar)	*sou*èr, etc.

c) È, dans:

loyer (loa ié)	lè ié
croire (kroa re)	krè re
nettoyer (nè toa ié)	nè tè ié
froid (froa)	frèt
étroit (é troa)	é trèt
adroit (a droa)	a drèt, etc.

d) É, dans:

noyer (noa ié)	né ié
corroyeur (ko roa i*eu*r)	ko ré i*eu*r
crois (kroa)	kré
croyais (kroa iè)	kré iè
croyable (kroa ia ble)	kré ia ble, etc.

e) OÉ, dans:

moi (moa)	moé, etc.

3. Ajoutons la prononciation I, dans *asseoir*, que nous prononçons: a sir; la prononciation OU, dans *foyer*, que nous prononçons: *fou* ié; et la prononciation OÂ des acadiens, qui disent: moâ, pour *moi*.

ART. III. — *Les consonnes*

§ 1. — B

183.— Règle générale.— Le signe *b* représente généralement l'articulation B: *bon, abondant, club.*

184.—Exceptions.—I. *B* représente l'articulation P, quand il est immédiatement suivi d'une consonne soufflée: *observer* (op sèr vé), *absence* (ap *san* se).

II. *B* est muet dans: *plomb, aplomb, surplomb, Colomb, Doubs.*

185.—B redoublé.—Le signe *bb* représente généralement une articulation simple: *abbé* (a bé); sauf dans: *gibbeux, gibbosité*, et *Ebbon*, où l'articulation B est double (jib b*eû*, etc.).

Il est difficile de prononcer successivement deux consonnes semblables sans y introduire une voyelle intermédiaire. Aussi, prononcer une **articulation redoublée**, ce n'est pas précisément faire entendre deux consonnes, c'est plutôt en prononcer une seule, mais en l'accentuant fortement, en s'y arrêtant un instant. Cependant, les *explosives* peuvent vraiment se redoubler; une première articulation se fait entendre lors de l'occlusion, et une deuxième lors de l'ouverture du canal buccal, avec un temps d'arrêt entre les deux mouvements. Quant aux *continues*, leur redoublement consiste plutôt dans un prolongement de l'articulation simple. Cette remarque s'applique à toutes les consonnes redoublées.

186.—Fautes canadiennes.

1. Syncope du B devant deux consonnes ou devant *v*, comme dans :

obstiner (op sti né)	os ti né
subvention (sub *van cion*)	su *van cion*

2. Epenthèse du B, dans :

amicalement (a mi ka le *man*) a mi ka ble *man*
flamme (flâ me) *flan* be

§ 2. — C, Ç

187. — Règle générale. — Le signe *c* représente généralement l'articulation K : *couteau* (k*ou* tô), *arc* (ark).

Cette articulation du *c* dur (K) se rencontre particulièrement dans les cas suivants :

1. A la fin des mots, sauf dans les exceptions qui sont énumérées plus loin : *sac* (sak), *sec* (sèk), *Saint-Marc* (Mark), *échec*, revers (é *ch*èk).

2. Devant une consonne, au commencement ou dans l'intérieur des mots : *clair* (klèr), *écrire* (é kri re).

3. Devant une voyelle autre que *e*, *i* ou *y* : *corps* (kor), *aucun* (ô k*un*).

4. Dans les terminaisons en *ect* précédées d'une lettre autre que *p* : *direct* (di rèkt), *infect* (*in* fèkt).

5. Dans la terminaison en *inct* des adjectifs : *distinct* (dis t*in*kt.)

6. Dans les terminaisons en *ict* et en *act* : *strict* (strikt), *exact* (èg zakt).

Dans ces trois derniers cas, *c* et *t* sont sonores ; cependant, le *t* est muet dans *district* et *verdict* (dis trik, vèr dik).

7. Dans tous les cas où *c* est suivi de *k* ou de *q*, *ck* et *cq* s'articulant alors comme K simple : *acquérir* (a ké rir), *Locke* (lo ke).

8. Dans un certain nombre de cas où la combinaison *ch* se rencontre : *catéchumène* (ka té ku mè ne).

188. — Exceptions. — I. *C* représente l'articulation S (ou Ç), dans les cas suivants :

a) Quand il est écrit avec une cédille : *ça* (sa).

b) Quand il précède un des sons-voyelles E, È, É, I, ou IN : *ceci* (se si), *encyclopédie* (*an* si klo pé di).

II. *C* représente l'articulation G dans les mots suivants : *second* (se g*on*) et ses dérivés, *Czar* (gzar), *reine-Claude* (rè ne glô de), et *zinc* (z*in*g).

Aujourd'hui, on prononce aussi: **zink**, et l'on commence à prononcer: se **kon**, et rè ne klô de.

III. *C* est muet dans les cas suivants:

a) A la fin des mots, quand il suit une voyelle nasale (sauf dans *zinc*): *banc* (ban), *blanc*, *flanc*, *franc*, *tronc*, *jonc*, *ajonc*.

Le *c* de *donc* est généralement sonore dans le style noble, généralement muet dans le style familier; cependant, si *donc* commence ou termine une phrase, le *c* s'articule toujours.

b) A la fin des mots suivants: *estomac* (ès to ma), *tabac*, *cric*, *accroc*, *broc*, *escroc*, *raccroc*, *caoutchouc*, *marc*, *clerc*, *porc*; et dans les mots: *almanach*, *lacs* (piège), *amict*, *échecs* (jeu), et *yacht*.

Cependant la prononciation des mots *almanach*, *cric*, et *échecs*, avec le *c* sonore, tend à s'établir.—La prononciation du mot *arsenic* est contestée; les uns disent: ar se nik, les autres: ar se ni.

c) Dans la terminaison en *ect* précédée de *p*: *respect* (rès pè).

d) Dans la terminaison en *inct* des substantifs: *instinct* (ins tin).

IV. Suivi de *h*, *c* forme avec cette lettre une combinaison qui sera étudiée séparément.

Remarque.—*Vermicelle* et *violoncelle*, dont le *c* avait autrefois le son ch, se prononcent aujourd'hui avec l'articulation s.

189.—C redoublé.—Le signe *cc* représente une articulation simple, devant *a*, *o*, *ô*, *ou*, ou *u*: *accourir* (a kou rir), *accueil* (a keull).—Cependant, l'articulation k est double dans: *baccalauréat* (bak ka lo ré a), *bacchante* (bak kan te), *peccable* et ses dérivés, *saccharate*, *saccharin*, et *saccharique*.—Devant *e*, *i*, ou *y*, *c* redoublé s'articule comme ks: *accident* (ak si dan).

190.—Fautes canadiennes.

1. Articulation du *c*, quand il est muet, dans :

suspect (sus pè) — sus pèk
respect (rès pè) — rès pèk

2. Articulation du *c* avec le son KI, dans :

cœur (keur) — kieur

3. Articulation du *c* avec le son G, dans :

canif (ka nif) — ga nif
cretons (kre *ton*) — gre *ton*
bouracan (bou ra *kan*) — bou ra *gan*

4. Articulation du *c* avec le son CH, dans :

grincer (grin sé) — grin *ché*
grincement (grin se *man*) — grin *che* man

§ 3. — D

191.—Règle générale.—Le signe *d* représente l'articulation D : *docte* (dok te), *dire* (di re).

192.—Exceptions.—*D* est muet quand il termine un mot : *nid* (ni), *rond* (ron), *sourd* (sour), etc. ; sauf dans les noms propres et les noms de lieux (*David*, *Bagdad*, etc.), et dans les mots *sud* et *talmud*, où il est sonore.

193.—D redoublé.—Le signe *dd* représente généralement l'articulation D double : *addition* (ad di cion), *adducteur* (ad duk teur).

194.—Fautes canadiennes.

1. Aphérèse, syncope et apocope du D, dans :

décolleter (dé ko le té — é ko le té
advenant (ad ve *nan*) — a ve *nan*
canadien (ka na *diin*) — ka na *iin*
sud (sud) — su

2. Articulation du *d* muet avec le son K, dans :

nid (ni) nik

3. Articulation du *d* avec le son G, dans :

Dieu (dieû) gieû

4. Epenthèse d'un Z après le D, suivi de I ou de U, comme dans :

dire (di re dzi re
du (du) dzu

§ 4. — F

195.— Règle générale.— Le signe *f* représente généralement l'articulation F : *soif* (soaf), *fait* (fè).

196.—Exceptions.—*F* est muette dans les cas suivants :

a) Dans *neuf*, adjectif numéral, quand le mot suivant n'est pas un nom d mois et commence par une consonne : *neuf maisons* (neu mè zon).

Dans *neuf* suivi d'un nom de mois, *f* est sonore : *neuf mai* (neuf mè) ; il en est de même dans tous les cas où *neuf* termine une phrase : *ils sont neuf* (neuf).

b) Dans les mots suivants : *chef-d'œuvre* (chè deu vre), *nerfs* et *cerfs* au pluriel (nèr, sèr), *cerf-volant* (sèr vo lan), *nerf de bœuf* (nèr de beuf), *clef* (klé), *clefs* (klé), *bœufs* et *œufs* au pluriel (beû, eû), *bœuf gras* (beû grâ), *cerf-dix-cors* (sèr di kor).

La prononciation : sèr et nèr, pour *cerf* et *nerf* au singulier, commence à vieillir ; quelques-uns font maintenant sonner l'F. —Dans *serf*, *f* a toujours été sonore.

197.—F redoublée.—Le signe *ff* représente généralement l'articulation F simple : *affreux* (a freû). — Cependant l'articulation est double, dans : *affusion*

(af fu zion), *diffamant*, *diffamateur*, *diffamation*, *effervescence*, *effervescent*, *efflorescence*, *efflorescent*, *effluence*, *effluent*, *effusion*, *officieusement*, *officieux*.— L'articulation peut être double ou simple, dans : *affidavit* (a fi da vit ou af fi da vit), *diffamatoire*, *diffamer*, *diffraction*, *diffus*, *diffusion*.

198.—Fautes canadiennes.

1. Apocope de l'F, dans :

bœuf (beuf)	beû
œuf (euf)	eû
chétif (ché tif)	ché ti
neuf (neuf)	neû

2. Articulation de l'*f* avec le son v, dans :

veuf (veuf)	veuv

§ 5. — G

199.— Règle générale.— Le signe *g* représente généralement l'articulation G : *gaz* (gâz), *gai* (gé), *galop* (ga lô).

200.—Exceptions.—I. Suivi de *n*, *g* forme avec cette lettre une combinaison qui sera étudiée séparément.

II. Suivi de *e* ou de *i*, *g* s'articule avec le son J : *âge* (â je), *agir* (a jir).

III. *G* s'articule avec le son K, à la fin du nom *Malborough* (mal bo rouk), et au commencement du mot *gangrène* et de ses dérivés (k*an* grè nə).

Cependant, aujourd'hui, on prononce aussi: g*an* grè ne.

IV. *G* est muet dans les cas suivants :

a) A la fin des mots : *rang* (r*an*), *poing* (po*in*), *faubourg* (fô bour), *orang-outang* (o r*an* *ou* t*an*), etc

Il est cependant sonore à la fin des mots suivants : *joug* (joug), *Magog*, *grog*, *zigzag*.

b) Dans l'intérieur des mots suivants : *sangsue* (san su), *signet* (si nè), *doigt* (doa), *legs* (lè), *vingt* (vin), *amygdale* (a mi da le), *longtemps* (lon tan), *Regnard* (re nar), *Regnaut* (re nô), *Magdeleine* (ma de lè ne).

Signet tend maintenant à se prononcer : si *gnè*, et une minorité qui s'accroît articule le *g* de *amygdale* et de *legs* (a mig da le, lèg).

c) Dans les mots venus de l'italien, où *g* est suivi de *l* : *imbroglio* (*in* bro *llô*), *Castiglione* (kas ti *llo* ne).

201.—G redoublé.—Le signe *gg*, suivi de *a*, de *o*, ou de *u*, représente l'articulation G simple : *aggraver* (a gra vé).—S'il est suivi de *e* ou de *i*, le premier *g* garde le son propre et le second prend celui de J : *suggérer* (sug jé ré).

202.—Fautes canadiennes.

1. Articulation du *g* avec le son K, dans :

bigler (bi glé)	bi klé
fatiguer (fa ti gé)	fa ti ké

2. Articulation du *g* avec le son D, devant U :

aiguille (é gui *lle*)	é dui *lle*

3. Articulation mouillée du *g*, devant É et È :

gai (gé)	gié
guerre (gè re)	giè re

§ 6. — H

203.—Règle générale.—Le signe *h* est le plus souvent muet : *habile* (a bi le).

Plus particulièrement, *h* est muette, à la fin des mots: *Allah* (al la); au milieu des mots non composés: *Jéhovah* (jé o va); et au commencement d'un grand nombre de mots.

Cependant *h* est aspirée :

a) Au commencement des mots suivants: *ha! hâbler, hâbleur, hâblerie, hagard, haha, halage, halbran, hâle, hâler, haletant, haleter, haler, haleur, halle, hallage, hallebarde, hallebardier, hallier, halte, halurgie, hamac, hambourgeois, hameau, hampe, hamster, hart, hé! heaume, hein! héler, hem! hennir, hennissement, héraut, hère, hérissement, hérisser, hérisson, hernmiaire, hernie, héron, heronneau, héronnière, héros, herpes, hêtre, heu! heurt, heurtement, heurter, heurtoir, hibou, hic, hideur, hideusement, hideux, hie, hiérarchie, hiérarchique, hiérarchiquement, hile, hisser, ho! hobereau, hogner, holà! hollandais, hollander, homard, honnir, honte, honteusement, honteux, hoquet, hoqueton, horde, horion, hors, hors-d'œuvre, hotte, hottée, hottentot, hotteur, hoyau, huard, hublot, huche, hucher, hue! huée, huer, huette, huguenot, huguenotisme, huhau, huis clos, huit, huitain, huitaine, huitième, huitièmement, hulan, hulotte, humer, hune, hunier, huppe, huppé, hure, hurlant, hurlement, hurler, hurleur, hussard, hussite, hutin, hutte, hutter.*

b) Au commencement de tous les mots commençant par: *hach, hai* (sauf *haïtien*), *halo, han* (sauf *hanséatique*), *hap, hag, hara, harc, hard, hare harg, hari, harn, harp* (sauf *harpagon*), *has, hat, hau, hav, hers, hoc, hong, hou.*

Dans *hallali, honchet* et *hanséatique*, *h* peut être muette ou aspirée.

c) Au milieu des mots composés, quand le dernier terme composant commence par une *h* aspirée : *enharnacher* (*an* har na *ché*), *rehausser* (re hô sé).

Cependant *h* est muette dans *exhausser* (èg zô sé).

204.—Exceptions.—I. Précédée de *c*, *h* forme avec cette lettre un signe composé qui sera étudié séparément.

II. Précédée de *il*, *h* est nulle, mais rend l'L mouillée *Meilhan* (mè *llan*).

Cependant l'L n'est pas mouillée dans *silhouette* (si louè te).

III. Précédée de *s*, ou de *sc*, *h* forme avec ces lettres une combinaison qui s'articule CH : *Shakspeare* (*ch*èk spi re), *schisme* (*ch*is me).

IV. Précédée de *t*, *h* est nulle, et *t* garde l'articulation propre : *thèse* (tè ze).

Cependant *th* représente l'articulation s dans *chrestomathie* (krès to ma si), et est nul dans *Goth* (gô), *Wisigoth* (vi zi gô), *Ostrogoth* (os tro gô), *asthmatique* (as ma ti ke), *asthme* (as me), et *isthme* (is me).

205.—Demi-aspiration.—Certains mots se prononcent comme s'ils commençaient par une H aspirée, et partant ne souffrent pas la liaison, bien que la lettre initiale soit une voyelle. Ce sont les suivants : *un*, *onze*, *onzième*, *onzièmement*, *oui*, *ouï-dire*, *ouais*, *ouate*, *ouater*, *oh !* *ohé !* *uhlan*, *yacht*, *yatagan*, *yole*, *yucca*.

206.—Fautes canadiennes.

1. Omission de l'aspiration dans les mots : *hasard*, *haïr*, *haïssable*, *hardiesse*, *hardi*, *honte*, *honteux*, *onze*, *onzième*.
2. Substitution de l'articulation J à l'aspiration :

hache (ha *che*) ja *che*

§ 7. — J

207.—Règle.—Le signe *j* représente toujours l'articulation J : *déjà* (dé ja), *juge* (ju je).

208.—Fautes canadiennes.

Articulation du *j* avec le son CH, dans le pronom *je: je suis* (je sui, *ch'*su); et avec le son K, dans *jacasser* (ja ka sé, ka ka sé).

§ 8. — K

209.—Règle.—Le signe *k* représente toujours l'articulation K : *képi* (ké pi), *bock* (bok).

§ 9. — L

210.—Règle générale.—Le signe *l* représente toujours l'articulation L : *long* (lon), *il* (il).

211.—Exceptions.—I. *L* est muette à la fin des mots suivants : *fusil* (fu zi), *baril, coutil, gril, outil, persil, sourcil, gentil, nombril, chenil, fournil, courtil ;* et dans les mots *fils* (fis), *soûl* (sou), *pouls* (pou).

Les deux mots *avril* et *péril* se prononcent tantôt avec l'*l* muette, tantôt avec l'articulation ordinaire de l'*l*, tantôt avec l'articulation *l* mouillée ; mais l'usage le plus répandu maintenant est de prononcer *l* avec l'articulation propre : a vril, pé ril.

II. L est mouillée dans les cas suivants :

a) Dans toutes les terminaisons en *ail*, en *eil*, en *euil*, en *ueil*, en *œil*, et en *ouil : travail* (tra va*ll*), *conseil* (kon sè*ll*), *seuil* (seu*ll*), *fenouil* (fe nou*ll*).

b) Dans les mots : *babil* (ba bi*ll*), *grésil* (gré zi*ll*), *fenil* (fe ni*ll*), *grain de mil* (mi*ll*).

Cependant l'usage autorise aussi la prononciation : fe ni, et mi.—*Semoule*, qui se prononçait autrefois : se mou *lle*, se prononce aujourd'hui : se mou le.

c) Dans les mots où *l* est placée entre *i* et *h* : *gentilhomme* (jan ti *llo* me); sauf dans *silhouette*, où L n'est pas mouillée.

d) Dans les mots venus de l'italien, où *l* est précédée de *g* : *Broglie* (bro *lle*), *imbroglio* (*in* bro *llô*).

212.—L redoublée.—Le signe *ll* représente généralement l'articulation L simple : *elle* (è le), *aller* (a lé).

I. Il représente l'articulation L double, dans les cas suivants :

a) Dans les syllabes initiales des mots commençant par *ill: illustre* (il lus tre).

Cependant, l'articulation est simple, dans *illyrien* (i li ri*in*).

b) Dans les syllabes initiales des mots commençant par *coll: collusion* (kol lu zi*on*).

Cependant l'articulation L est simple dans : *collage* (ko la je), *collation* (repas), *collerette*, *collet*, *collège*, *collier*, *colline*, *coller*, *collant*, *colle*, *collégial*, *collégien*, *colleter*.—De plus, dans la plupart des mots commençant par *coll*, où l'articulation est double, l'usage autorise aussi la prononciation avec articulation simple.

c) Dans les syllabes finales en *llaire* et en *llation: corollaire* (ko rol lè re), *scintillation* (s*in* til lâ ci*on*).

d) Dans les terminaisons en *ller* non précédées de *i* : *libeller* (li bèl lé).

e) Dans les mots *osciller* (o sil lé), *vaciller*, *scintiller*, *titiller*, et leurs derivés.

En poésie, il est permis de mouiller l'articulation L dans *scintille.*

f) Dans les syllabes en *ylle: syllogisme* (sil lo jis me).

Excepté dans *idylle* (i di le).

g) Dans les mots suivants: *allégorie* (al lé go ri). *Allobroges, allégresse, Apollon, alléger, allocution, alléguer, allusion, alluvion, belligérant, belliqueux, chambellan, ellipse, Bellone, ellébore, gallican, folliculaire, pulluler, gallo-romain, gallophobe, hallucination, Hellène, helléniste, intellect, parallaxe, gallicisme, fallacieux, intelligence, intelligent. intelligible, libellule, métallique, nullité, Othello, Pallas, palladisme, palladium, syllabe, velléité, solliciter, Lucullus, Caracalla, millimètre, pusillanime, millésime, Murillo.*

Dans un grand nombre de ces mots, cependant, on peut également ne faire sonner qu'une L simple.

II. Le signe *ll* représente l'articulation L mouillée (LL) dans les cas suivants:

a) Dans tous les mots où ce signe double est précédé de *ai*, de *ei*, de *eui*, de *œi*, ou de *oui*: *railler* (râ *llé*), *vieille* (viè *lle*), *feuille* (feu *lle*), *œillade* (eu *lla* de), *mouiller* (mou *llé*).

b) Dans l'intérieur des mots, quand le signe *ll* est précédé de *i*: *vrille* (vri *lle*).

Il faut excepter les mots, où, d'après les règles précédentes, les deux *l* s'articulent, leurs dérivés, et un certain nombre de mots où elles s'articulent comme L simple: *fibrille* (fi bri le), *codicille, Achille, Gille, Lille, mille, pupille* et ses dérivés, *sille, ville, Séville, vaudeville, tranquille* et ses dérivés, *imbécillité, guérilla, village, millier, million, milliard, millième, millionnaire.*

213.—Fautes canadiennes.

1. Syncope de l'L, dans:

au lieu que (ô lieû ke)	ô ieû ke
couple (koû ple)	kou pe
malgré (mal gré)	ma gré
quelque (kèl ke)	ke ke
quelquefois (kèl ke foa)	kek foa
quelqu'un (kèl kun)	ke kun

plus (plu)	pu
plutôt (plu tô)	pu tô
soulier (*sou* lié)	*sou* ié
épingle (é *pin* gle)	é *pin* ge
boucle (*bou* kle)	*bou* ke
ongle (*on* gle)	*on* ge
tringle (*trin* gle)	*trin* ge
double (*dou* ble)	*dou* be

Et à la fin des mots en *able*, comme dans:

abordable (a bor da ble)	a bor da be

2. Apocope de l'L, dans:

il (il)	i
seul (seul)	*seû*
ligneul (li *gneul*)	li *gneû*
écureuil (é ku *reull*)	é ku *reû*

3. Substitution de la diphtongue IE à L finale, dans: *aieul* (a *ieul*, a *ieu* ie); de L simple à L mouillée, dans: *quadrille* (ka dri *lle*, ka dri le), et *écaille* (é ka *lle*, é ka le); de L redoublée à L simple, dans: *je l'ai* (je lé, jel lé); de R à L simple, dans: *almanach* (al ma na, ar ma na).

§ 10. — M

214.—Règle générale.—Le signe *m* représente généralement l'articulation M: *mère* (mè re), *admettre* (ad mè tre).

215.—Exceptions.—I. *M* est muette quand elle est suivie de *n*: *damner* (dâ né), *automne* (o to ne).

Excepté dans les mots suivants, où *m* est sonore: *automnale* (o tom na le), *indemne*, *indemnité*, *indemniser*, *somnambule*, et dans tous les mots commençant par *somn*.

II. Précédée de *a*, de *e*, de *i*, de *o*, de *u*, ou de *y*, *m* peut former une voyelle nasale, comme nous l'avons vu.

216.—M redoublée.—Le signe *mm* représente généralement l'articulation M simple: *homme* (o me).

I. Il représente l'articulation M double, quand il est précédé de *i*, au commencement des mots: *immortel* (im mor tèl), etc., sauf dans les mots *immanquable* et *immangeable*, que l'on prononce aussi: *in man* ka ble, *in man* ja ble; et dans les mots suivants: *commotion* (kom mô ci*on*), *commémoration*, *commutation*, *commisération*, *commuer* et ses dérivés, *commodat*, *commensal*, *commémorable*, *commensurable*, *grammaire*, *grammatical*, *mammifère*, *sommité*, *Ammon*, *Emmaüs*, *Emmanuel*, *Jemmapes*, *Grammont*.

II. Placé au commencement de certains mots entre un *e* et une autre voyelle, le signe *mm* se décompose, la première *m* formant avec *e* une voyelle nasale, et l'autre gardant son articulation propre: *emmener* (*an* me né), *emmancher* (*an* man *ché*), *emmagasiner* (*an* ma ga zi né), *emmailloter* (*an* ma *llo* té), *emménager* (*an* mé na jé), *emmieller* (*an* miè lé), *emmitoufler* (*an* mi t*ou* flé), etc.

217.—Fautes canadiennes.

Syncope de l'M, dans: *cataplasme, catéchisme, rhumatisme* (ka ta plas me, ka té *ch*is me, ru ma tis me), que l'on prononce: ka ta pla se, ka té *ch*i se, ru ma ti se.

§ 11. — N

218.—Règle générale.—Le signe *n* représente généralement l'articulation N: *naître* (nè tre), *inique* (i ni ke).

219.—Exceptions.—I. Précédée de *g*, *n* forme avec cette lettre un signe composé qui sera étudié séparément.

II. *N* est muette dans les terminaisons en *ent* des verbes à la troisième personne du pluriel: *ils cherchent* (*chèr che*), et dans *Tarn* et *Béarn* (tar, bé ar).

III. Précédée de *e*, de *i*, de *a*, de *o*, de *u*, ou de *y*, *n* peut faire partie d'une voyelle nasale, comme nous l'avons déjà vu.

220. — N redoublée. — Le signe *nn* représente généralement l'articulation N simple: *ancienne* (*an* siè ne).

I. Il représente l'articulation N double, quand il est précédé de *i*, au commencement des mots: *innombrable* (in *non* bra ble), etc., sauf dans *innocent* et ses dérivés, où N est simple; et dans les mots suivants: *Anna* (an na), *annales*, *annal*, *annaliste*, *annuaire*, *annuel*, *annuité*, *annualité*, *annuellement*, *Apennins*, *Brennus*, *biennal*, *triennal*, *quatriennal*, *quinquennal*, *septennal*, *décennal*, *triennat*, *pennon*, *penné*, *pennage*, *empenner*, *connexe*, *connexion*, *connexité*, *connivence*, *conniver*, *suranné*, *Linné*, *Cinna*.

Dans un certain nombre de mots, comme: *annotateur*, *annexe*, *annihiler*, etc., N peut s'articuler double ou simple.

II. Placé au commencement de certains mots entre un *e* et une autre voyelle, le signe *nn* se décompose, la première *n* formant avec *e* une voyelle nasale, et l'autre gardant son articulation propre: *ennui* (*an* nui), *ennoblir* (*an* no blir).

221.—Fautes canadiennes.

1. Articulation de l'*n* avec le son CH, dans:

dodiner (do di né)	do di *ché*

2. Articulation de l'*n* avec le son L, dans:

envenimer (***an*** ve ni mé)	***an*** vli mé
venimeux (ve ni meû)	vli meû

3. Articulation de l'*n* avec le son GN, dans :

s'échiner (sé *ch*i né)	sé *ch*i *gné*
grenier (gre nié)	gri *gné*
maniable (ma nia ble)	ma *gna* ble
manier (ma nié)	ma *gné*
manière (ma niè re)	ma *gnè* re
panier (pa nié)	pa *gné*
opinion (o pi nio*n*)	o pi *gnon*

§ 12. — P

222.—Règle générale.—Le signe *p* représente généralement l'articulation P : *papier* (pa pié).

223.—Exceptions.—I. Suivi de *h*, *p* forme avec cette lettre un signe composé qui s'articule avec le son F: *philtre* (fil tre).

II. *P* est muet, dans les cas suivants :

a) Dans les terminaisons en *op*, en *oup*, et en *amp*: *trop* (trô), *coup* (kou), *camp* (ka*n*).

Cependant *p* est sonore dans *croup*.

b) Dans le mot *drap* (dra).

Dans toutes les autres terminaisons en *ap* et dans celles en *ep*, *p* est sonore : *cap* (kap), *cep* (sèp).

c) Dans l'intérieur des mots, quand il se trouve entre deux consonnes: *compte* (ko*n* te) et ses dérivés, *corps* (kor), *prompt* (pro*n*) et ses dérivés, *sculpter* (skul té) et ses dérivés, *dompter* (do*n* té), *dompteur* (do*n* teur), *exempt* (èg za*n*), *exempter* (èg za*n* té), *temps* (ta*n*).

Cependant *p* est sonore dans: *impromptu* (*in* pronp tu), *présomptif* (pré zonp tif), *contempteur* (ko*n* tanp teur), *rédempteur* (ré danp teur), *rédemption* (ré danp cion), *exemption* (èg zanp cion), *présomption* (pré zonp cion), *péremptoire* (pé ranp toa re), *somptueux* (sonp tu *eû*), et *symptôme* (sinp tô me).

d) Dans les mots: *sept* (sèt), *septième* (sè tiè me), *septièmement* (sè tiè me man), *cheptel* (che tèl), *baptême* (ba tè me) et ses dérivés, *Baptiste* (ba tis te).

Mais il est sonore dans *septante, septuagénaire, septembre, septennal, septentrion*, etc.

224.—P redoublé.—Le signe *pp* représente généralement l'articulation P simple: *opposition* (o pô zi cion).—L'articulation est double dans *appétence* (ap pé tan se), *appétition* (ap pé ti cion), *appogiature* (ap po jia tu re), et dans les terminaisons en *ippique*: *hippique* (ip pi ke).

225.—Faute canadienne.

Syncope du P, dans: *exemption* (èg zanp cion, èg zan cion)

§ 13. — Q

226.—Règle générale.—Le signe *q* représente l'articulation K: *quatre* (ka tre), *coq* (kok).

Q suivi de *u* se prononce toujours K, et *u* est muet, se prononce U, ou prend le son OU, ainsi que nous l'avons vu (No 135).

227.—Exceptions.—*Q* est muet: dans *cinq*, quand le mot suivant commence par une consonne, sauf devant un nom de mois: *cinq tables* (sin ta ble), *cinq janvier* (sink jan vié); il est encore muet dans *coq d'inde* (ko din de), et dans le pluriel *coqs en pâte* (kô z'an pâ te).

228.—Fautes canadiennes.

1. Articulation K mouillée devant *u*: *équerre* (é kè re, é kiè re).
2. Substitution de l'articulation T à l'articulation K, dans: *écarquiller* (é kar ki llé, é kar ti llé).

§ 14. — R

229.—Règle générale.—Le signe *r* représente l'articulation R: *repentir* (re *pan* tir).

230.—Exceptions.—*R* est muette, dans les cas suivants :

a) Dans la terminaison des infinitifs des verbes de la première conjugaison: *chercher* (*ch*èr *ch*é).

b) A la fin des mots en *ier: rosier* (rô zié), sauf dans *fier*, *hier* et *avant-hier*, où *r* est sonore (fièr, etc.).

c) A la fin des mots en *cher: rocher* (ro *ch*é), sauf dans *cher*, adjectif, et *le Cher*, nom de lieu, où *r* est sonore (*ch*èr).

d) A la fin des mots en *ger: léger* (lé jé), sauf dans *Niger*, *Suger*, et *Scaliger*, où *r* est sonore (ni jèr, etc.).

e) A la fin des mots *monsieur* et *messieurs* (me sieû, mè sieû), et des noms de lieux *Angers* et *Poitiers* (*an* jé, poa tié).

Dans les finales autres que celles-là, *r* est sonore : *car* (kar), *voir*, *fer*, *soupir*, *martyr*, *ténor*, *azur*, *jour*, *fleur*, etc.

231.—R redoublée.—Le signe *rr* représente généralement l'articulation R simple: *corriger* (ko ri jé).

L'articulation R est double dans les cas suivants:

a) Au futur et au conditionnel des verbes en *rir: je mourrai* (mour ré).

b) Au commencement des mots en *err*, en *irr*, en *horr*, et en *torr: erreur* (èr reur), *irriter* (ir ri té), *horreur* (or reur), *torrent* (tor *ran*).

Cependant *erre* et *errements* se prononcent : è re et è re *man* ; —de plus, les mots *erratique*, *errant*, *erreur*, *irrégulier* et ses

dérivés, *irrigation* et ses dérivés, *torrent* et ses dérivés, et *torride*, peuvent aussi se prononcer avec l'articulation R simple (é ra ti ke, etc.).

c) Dans les mots: *aberration*, *Burrhus*, *abhorrer*, *corroborer* et ses dérivés, *corroder* et ses dérivés, *concurrence* et ses dérivés, *interrègne*, *Pyrrhus*, *porrection*, *narrateur*, *narration*, *parricide*, *terreur*, *terrible*, *terrifier*, *terrestre*, *terrorisme*, *Verrès* (a bèr râ cion, bur rus, etc.).

Cependant ces mots peuvent aussi se prononcer avec l'articulation R simple.

232.—Fautes canadiennes.

1. Aphérèse de l'R, dans:

ralentir (ra *lan* tir)	a *lan* tir
rien que (ri*in* ke)	i*in* ke

2. Syncope de l'R, dans:

chirurgien (*ch*i rur ji*in*)	*ch*i ru ji*in*
mercredi (mèr kre di)	mé kre di
propriété (pro pri é té)	pro pi é té
propriétaire (pro pri é tè re)	pro pi é tè re
sourcil (sour si)	*sou* si

Et généralement dans les finales *bre*, *cre*, *dre*, *fre*, *pre*, *tre*, etc.:

arbre (ar bre)	ar be
autre (ô tre)	ô te
couleuvre (*kou* *leu* vre)	*kou* *leu* ve
propre (pro pre)	pro pe, etc.

3. Apocope de l'R, dans:

toujours (*tou* *jour*)	*tou* *jou*
sur (sur)	su

Et généralement dans les finales en *eur* et en *oir*:

chanteur (*chan* *teur*)	*chan* *teû*
saloir (sa loar)	sa loa
leur (leur)	leû, etc.

4. Prosthèse de l'R, dans :

allonge (a lon je)	ra lon je
enduit (an dui)	ran dui
envers (an vèr)	ran vèr
source (sour se)	rsour se
achever (a che vé)	ra che vé

5. Epenthèse de l'R, dans :

caveau (ka vô)	ka vrô
usufruit (u zu frui)	u zur frui
dès (dè)	dré

6. Paragoge de l'R, dans :

verrue (vè ru)	vé rur

On fait une faute analogue, quand on articule l'r dans *monsieur*.

7. Métathèse de l'E et de l'R, dans :

brebis (bre bi)	ber bi
bretelle (bre tè le)	ber tè le
fredonner (fre do né)	fer do né
berlue (bèr lu)	bre lu
berline (bèr li ne)	bre li ne
épervier (é pèr vié)	é pre vié

8. Substitution de l'articulation D à l'articulation R, dans : *revirer* (re vi ré, dé vi ré) ; et de l'articulation L, dans : *bavaroise* (ba va roa ze, ba va loa ze), et *morue* (mo ru, mo lu).

§ 15. — S

233.—Règle générale.—Le signe *s* représente généralement l'articulation S (ou Ç): *sang* (san), *sagesse* (sa jè se).

REMARQUE.—La combinaison *sc*, suivie d'une consonne ou de l'une des voyelles *a, o, u*, se prononce SK : *scruter* (skru té), *scolaire* (sko lè re), *scandale* (skan da le), *sculpture* (skul tu re). —Suivie de *e* ou de *i*, elle se prononce S simple : *scie* (si), *scène* (sè ne) ; cependant elle se prononce S redoublée, dans les mots : *ascension* (as san cion), *adolescence*, *condescendre*, *effervescence*, *efflorescence* et *résipiscence*, surtout dans la diction soignée.

234.—Exceptions.—I. *S* s'articule avec le son z, dans les cas suivants:

a) Quand elle se trouve entre deux voyelles: *misère* (mi zè re), *gisant* (ji z*an*), etc.; sauf dans les mots où *s* commence le radical: *antisocial* (*an* ti so sial), *préséance* (pré sé *an* ce), et dans le mot *dysenterie* (di s*an* te ri).

b) Quand elle est précédée de *tran*: *transi* (tr*an* zi), *transition* (tr*an* zi ci*on*), etc.; sauf dans *transe* et *transept* (tr*an* se, tr*an* sèpt).

c) Dans quelques mots où elle est précédée de *l* ou de *r*: *Alsace* (al za se), *Jersey* (jèr zè), *balsamine* (bal za mi ne).

Cependant, devant *m*, on prononce encore s: *fatalisme* (fa ta lis me).—Devant *l*, *s* s'articule aussi souvent z; on dit: ès-lettres (èz lè tre), et *ès-sciences* (ès si*an* se).

II. *S* est muette, dans les cas suivants:

a) A la fin des verbes, à la première et à la deuxième personne du singulier et du pluriel: *je faisais* (fe zè), *allons* (a l*on*).

b) A la fin des noms et des adjectifs, quand elle a été ajoutée pour former le pluriel: *hommes* (o me) *bons* (b*on*).

c) A la fin de la plupart des autres mots terminés par *s*: *ils* (il), *toujours* (tou jour), *gens* (j*an*), *tandis que* (t*an* di ke).

Cependant, *s* est sonore à la fin de certains mots, empruntés la plupart aux langues étrangères: *atlas* (a tlâs), *as*, *hélas!* *vasistas*, *Gil Blas*, *Cérès*, *Damoclès*, *Périclès*, *aloès*, *jadis*, *fils* (enfant), *Clovis*, *vis*, *gratis*, *ibis*, *maïs*, *mars*, *métis*, *oasis*, *orchis*, *parisis*, *volubilis*, *albinos*, *mérinos*, *rhinocéros*, *pathos*, *blocus*, *chorus*, *hiatus*, *omnibus*, *prospectus*, *typhus*, *virus*, *oremus*, *papyrus*, *Burrhus*, *Pyrrhus*, *rebus*, *iris*, *lapis*, *laps*, *sinus*, *biceps*, *relaps*, *angélus*, *stras*.

S est muette dans *pain bis*, *fleur de lis* et *les lis* (armoiries), *tous* (adjectif suivi du nom auquel il se rapporte), *os* (au pluriel), *plus* (négatif, ou terme comparatif suivi d'un adjectif);—elle est sonore dans *bis* (signifiant: *deux fois*), *lis* (fleur), *tous* (adjectif, non suivi du nom auquel il se rapporte, ou pronom indéfini), *os* (au singulier), *plus* (signifiant: *davantage*, ou terme comparatif non suivi d'un adjectif).

S est généralement sonore dans le mot *sens*; cependant, elle est muette dans les expressions: *sens commun* (san ko mun), *sens dessus dessous*, *sens devant derrière*, *contre-sens*, *le bon sens*, *sens rassis*.

La prononciation de *cens*, de *mœurs*, de *ours*, et de *sus*, a été contestée; mais l'usage tend à établir la prononciation avec l'*s* sonore de *ours* et de *sus*; et quant à *mœurs* et à *cens*, il est maintenant généralement admis que l'*s* est sonore.—Pour *obus*, l'usage ne semble pas avoir encore décidé entre: o bu, o bus, et o buz; cette dernière prononciation paraît être la meilleure.

d) Dans l'intérieur de la plupart des noms propres: *Duquesne* (du kè ne), *Asnières*, *Pasquier*, *Cosme*, *Estrées*, *du Guesclin*, *Dumesnil*, *Descartes*, *Avesnes*, *Desmarets*, etc.

Cependant elle est sonore dans: *Montespan* (mon tès pan), *Montesquieu*, *Isly*, *Mesmer*, *Desdémona*, etc.

III. Suivie de *h* ou de *ch*, *s* forme partie d'une combinaison qui s'articule CH: *Shakespeare* (chèk spi re), *schème* (chè me).

Sauf dans *scherzo*, qui se prononce: skèr dzô.

235.—S redoublée.—Le signe *ss* représente généralement l'articulation S simple: *ressembler* (re san blé). — Cependant l'articulation S est double dans: *assentiment* (as san ti man), *disséminer*, *dissension*, *assence*, *essentiel*, *transsuder*, *transsudation*, *accessible*, *compressible*, *procession*, *précession*, *Nessus*, *vicissitude*; et dans toutes les finales en *issime*: *rarissime*, etc.

236.—Fautes canadiennes.

1. Syncope de l's, dans :

estampe (ès *tan* pe)	é *tan* pe
estamper (ès *tan* pé)	é *tan* pé
estampille (ès *tan* pi *lle*)	é *tan* pi *lle*
esturgeon (ès tur *jon*)	é tur *jon*
registre (re jis tre)	ré ji tre
cataplasme (ka ta plas me)	ka ta pla me
bonshommes (bon zo me)	bo no me
gentilshommes (*jan* ti zo me)	*jan* ti *llo* me
superstition (su pèr sti *cion*)	su pèr ti *cion*
superstitieux (su pèr sti *sieû*)	su pèr ti *sieû*

2. Apocope de l's, dans *mars* (mars, mâr).

3. Epenthèse de l's, dans :

éclopé (é klo pé)	ès klo pé

On fait une faute analogue, quand on articule l's muette de *alors* et de *gens*.

4. Paragoge de l'R à la place de l's finale muette, dans : *sous* (*sou*, *sour*), et *dessous* (de *sou*, de *sour*).

5. Substitution de l'articulation D à l'articulation S, dans *morsure* (mor su re, mor du re) ; et de l'articulation S à l'articulation Z, dans *carrousel* (ka *rou* zèl, ka *rou* sèl).

§ 16. — T

237.—Règle générale.—Le signe *t* représente généralement l'articulation T: *terre* (tè re), *antique* (*an* ti ke).

238.—Exceptions.—I. *T* représente l'articulation S (ou Ç), dans les cas suivants :

a) Dans les terminaisons *tial*, *tiale*, *tiales*, et *tiaux*, précédées d'une voyelle ou d'une consonne autre que *s* ou *x*: *abbatial* (a ba sial), *nuptiaux* (nup siô).

Si la consonne précédente est une *s* ou un *x*, le *t* garde son articulation propre : *bestial* (bès tial), *bestiaux* (bès tiô).

b) Dans les terminaisons *tiel, tiels, tielle* et *tielles: essentiel* (ès *san* sièl).

c) Dans les terminaisons *tieux, tieuse* et *tieuses: ambitieux* (*an* bi sieû).

d) Dans les terminaisons *tie* et *ties*, précédées d'une voyelle: *autocratie* (o to kra si); sauf au féminin des mots en *ti: bâtie* (bâ ti), et dans: *sotie* (so ti), *rôtie* (rô ti), et *châtie* (*ch*â ti).

e) Dans *inertie* (i nèr si) et *ineptie* (i nèp si),—bien qu'en général le *t*, dans la terminaison *tie* précédée d'une consonne, garde son articulation propre: *hostie* (os ti), *partie* (par ti).

f) Dans les terminaisons *tien, tiens, tienne* et *tiennes*, des noms propres et géographiques: *le Titien* (ti si*in*), *vénitien* (vé ni si*in*).

Dans les autres mots en *tien*, etc., *t* garde son articulation propre: *soutien* (sou ti*in*).

g) Dans les terminaisons *tium* et *tius: Latium* (la siom), *Helvétius* (èl vé sius).

h) Dans les terminaisons *tient, tients, tiente* et *tientes*, n'appartenant pas à un temps du verbe *tenir* ou de l'un de ses composés: *patient* (pa si*an*), *patiente* (pa si*an* te), *quotient* (ko si*an*).

Dans le verbe *tenir*, *t* garde l'articulation propre: *il tient* (ti*in*).

i) Dans *patience* (pa si*an* se), *satiété* (sa sié té), *pétiole* (pé sio le), *chrestomathie* (krès to ma si).

j) Dans les terminaisons *tion* et *tions*, précédées d'une voyelle ou d'une consonne autre que *s* ou *x*, dans les substantifs seulement: *action* (ak ci*on*), *nation* (nâ ci*on*).

Si la consonne précédente est *s* ou *x*, le *t* garde son articulation propre: *combustion* (k*on* bus ti*on*), *mixtion* (miks ti*on*). —Dans les verbes en *tir* et en *ter*, le *t* garde son articulation propre: *nous notions* (no ti*on*), *nous partions* (par ti*on*).

k) Dans les verbes en *tier*, à tous les temps et à toutes les personnes: *balbutions* (bal bu ci*on*); sauf dans le verbe *châtier* (*ch*â tié), parce qu'autrefois il s'écrivait *chastier*.

l) Dans les dérivés et les composés des mots qui tombent sous les exceptions précédentes: *national* (nâ sio nal), *impatienter* (*in* pa si*an* té).

m) Dans la combinaison *tia*: *gentiane* (*jan* sia ne), *insatiable* (*in* sa sia ble); sauf dans *tiare* (tia re), *centiare* (s*an* tia re), *éléphantiasis* (é lé f*an* ti a zis), *galimatias* (ga li ma tia), et *Clitias* (kli tias).

II. *T* est muet, dans les cas suivants:

a) Généralement à la fin des mots: *rôt* (rô), *minuit* (mi nui), *trot* (trô), *Jésus-Christ* (jé zu kri), *amict* (a mi), *district* (dis trik), *guet* (gè), *verdict* (vèr dik), *faits* (fè), *vingt* (v*in*), etc., et notamment dans les terminaisons en *pect*: *respect* (respè).

T est cependant sonore dans: *brut* (brut), *déficit*, *transit*, *dot*, *net*, *un fait*, *fat*, *vivat*, *sept* et *huit* non suivis d'un nom, *accessit*, *occiput*, *Christ*, *guet-apens* (gè ta p*an*), *vingt-deux*, *vingt-trois*, etc.; dans toutes les terminaisons en *act*: *exact* (èg zakt); dans les terminaisons en *ect* précédées d'une autre lettre que *p*: *direct* (di rèkt); et dans les terminaisons en *inct* des adjectifs: *distinct* (dis tinkt).—Le *t* terminal de *granit*, de *but*, et de *gratuit*, autrefois muet, tend aujourd'hui à s'articuler.

b) Dans *Retz* (rès), *Metz* (mès), *Goth* (gô), *Wisigoth* (vi zi gô), *Ostrogoth* (os tro gô), *asthme* (as me), *asthmatique* (as ma ti ke), et *isthme* (is me).

c) Dans *Mont* et *Pont*, et dans les noms propres qui en sont composés, quand le second terme commence

par une consonne: *Montluc* (mon luk), *Pontchartrain* (pon char trin).

Devant une voyelle, le *t* se prononce: *Montesquieu* (mon tès kieû), *Pontarlier* (pon tar lié).—Devant *l* ou *r*, le *t* est tantôt sonore, tantôt muet: *Montrouge* (mon rou je), *Montreuil* (mon treull), *Montréal* (mon ré al).

239.—T redoublé.—Le signe *tt* représente généralement l'articulation T simple: *patte* (pa te).—L'articulation est double dans: *attique* (at ti ke), *atticisme, pittoresque, guttural, sagittaire, intermittent, intermittence*, et dans les mots italiens: *allegretto* (al lé grèt tô), *tutti, in petto*, etc.

240.—Fautes canadiennes.

1. Syncope du T, dans:

abriter (a bri té)	a bri é
digestion (di jès tion)	di jè cion
congestion (kon jès tion)	kon jè cion
pilote (pi lo te)	pi lô
question kès tion)	kè cion
suggestion sug jès tion)	su jè cion

2. Epenthèse du T, dans:

celle-là (sè le la)	stèl la
cassonade (ka so na de)	kas to na de

3. Paragoge du T, dans la plupart des terminaisons en *et* et en *ot*, comme dans:

alphabet (al fa bè)	al fa bèt
minot (mi nô)	mi not
trot (trô)	trot

4. Articulation du *t*, devant *i* ou *u*, avec le son K, comme dans:

amitié (a mi tié)	a mi kié
pitié (pi tié)	pi kié
tabatière (ta ba tiè re)	ta ba kiè re
étui (é tui)	é kui

5. Articulation du *t*, devant *i* ou *u*, avec le son TS, comme dans:

tu (tu)	tsu
partir (par tir	par tsir

6. Articulation du *t* avec le son F, dans *égratigner* (é gra ti gné, gra fi *gné*); avec le son Z, dans: *avant-hier* (a *van* ti èr, a *van* zi èr); avec le son CH, dans: *arête* (a rè te, a rè *che*); avec le son L, dans: *parapet* (pa ra pè, pa ra pèl); et avec le son S, dans: *sortilège* (sor ti lè je, sor si lè je).

§ 17. — V

241.—Règle.—Le signe *v* représente toujours l'articulation V: *voix* (voa), *avec* (a vèk).

242.—Fautes canadiennes.

1. Syncope du V, dans:

Suivre (sui vre)	sui re
poursuivre (pour sui vre)	pour sui re
chétivement (*ché* ti ve *man*)	*ché* ti *man*

2. Articulation du *v* avec le son F, dans:

vivement (vi ve *man*)	vif *man*

§ 18. — W

243.—Règle.—Le signe *w* représente l'articulation V dans les mots allemands: *Wagram* (va gram), *Weber* (vé bèr); le son OU dans les mots anglais et hollandais: *tramway* (tram *oué*); *Welches* (*ouè*l *che*); l'articulation F à la fin des mots russes: *Souvarow* (*sou* va rof).

§ 19. — X

244.—Règle générale.—Le signe *x* représente généralement l'articulation KS (ou KÇ): *exprès* (èks prè), *auxiliaire* (ok si liè re).

215.—Exceptions.—I. *X* s'articule avec le son GZ, quand, au commencement des mots, il est précédé de *e* et suivi d'une voyelle ou d'une *h* muette : *examen* (èg za m*in*), *exhiber* (èg zi bé) ; dans le composant *inex* suivi d'une voyelle : *inexact* (i nèg zakt) ; et quand il commence un mot : *Xénophon* (gzé no f*on*), sauf dans *Xaintrailles*, où il s'articule avec le son Z (z*in* tra *ll*e.)

II. *X* s'articule avec le son S, dans : *soixante* (soa s*an* te), *Auxerre*, *Auxonne*, et *Bruxelles*.

Cependant, dans *Saint-Germain-l'Auxerrois*, *x* garde son articulation propre (ok sè roa).

III. *X* s'articule avec le son Z dans *Xaintrailles* (z*in* tra *ll*e), et dans les composés des noms de nombre *deux*, *six* et *dix* : *deuxième* (deû zié me), *dixièmement* (di zié me m*an*).

IV. *X* s'articule avec le son K dans certains noms espagnols : *Ximénès* (ki mé nès), *Xérès* (ké rès) ; et dans tous les cas où il est suivi de l'articulation S : *excitation* (èk si tâ ci*on*).

V. A la fin des mots, *x* est généralement muet : *paix* (pè), *prix* (pri), etc. ; mais il est sonore et garde l'articulation propre, dans : *thorax* (to raks), *contumax*, *Ajax*, *Astyanax*, *index*, *silex*, *murex*, *Cadix*, *Félix*, *Béatrix*, *phénix*, *onyx*, *Styx*, *lynx*, *Pollux*, *Aix*, *larynx*, *sphinx*, *préfix*, *pharynx*.

Dans les mots *dix* et *six*, isolés, *x* s'articule avec le son S (dis, sis) ; si *dix* et *six* sont suivis d'un mot commençant par une voyelle, *x* est muet, mais il se lie : *six enfants* (si z'*an* f*an*) ; si le mot suivant commence par une consonne, *x* est muet : *dix tables* (di ta ble) ; cependant il est sonore et s'articule avec le son S, si le mot suivant est un nom de mois : *six mai* (sis mè), ou un autre adjectif numéral : *dix-sept* (dis sèt) ; dans ce dernier cas, si le second adjectif numéral commence par une consonne vocalique, *x* s'articule avec le son Z : *dix neuf* (diz neuf).

246.—Fautes canadiennes.

1. Articulation de l'*x* avec le son s, devant une consonne, dans :

excuse (èks ku ze)	ès ku ze
explication (èks pli kâ cion)	ès pli kâ cion
extra èks tra)	ès tra
extrémité (èks tré mi té	ès tré mi té

2. Articulation de l'*x* muet avec le son s, dans : *deux* (deû, deû ce), et avec le son z, dans : *ceux* (seû, seû ze).

§ 20. — Z

247.—Règle générale.—Le signe *z* représente généralement l'articulation z : *zouave* (zoua ve), *gaz* (gâz).

248.—Exceptions.—I. *Z* s'articule avec le son s, à la fin du mot *ranz* (rans), et à la fin des noms *Metz* (mès), *Retz, Suez, Rodez, Natchez, Coblentz*, et *Seltz*.

Retz se dit aussi : ré, comme *Forez*, qui se prononce : fo ré.

II. *Z* est muet, à la fin des mots *nez* (né), *chez, assez, riz*, et *Forez*, et des verbes à la deuxième personne du pluriel : *aimez* (è mé).

Il garde son articulation propre, dans : *Fez* (fèz), *gaz, Vera-Cruz*, et *Dalloz*.

249.—Z redoublé.—Le signe *zz* s'articule comme DZ dans les mots venus de l'italien : *durazzo* (du rad zô) ; sauf dans *lazzi*, où il représente l'articulation z simple : la zi.

§ 21. — CH

250.—Règle générale.—Le signe *ch* représente généralement l'articulation CH : *choix* (choa).

251.—Exceptions.—I. Le signe *ch* s'articule avec le son K, dans les cas suivants :

a) A la fin des mots *loch* (lok), *Munich* (mu nik), *Enoch* (é nok), et *Baruch* (ba ruk).

Ch est muet dans *almanach*, que quelques-uns cependant prononcent aujourd'hui : al ma nak ; il garde son articulation propre, dans *Auch* (ôch), et *punch* (ponch).

b) Quand il est suivi de *l* ou de *r* : *chlamyde* (kla mi de), *Christ* (krist).

c) Dans le radical *arch* suivi de *a*, de *é*, ou de *o* : *archaïque* (ar ka i ke), *archétype* (ar ké ti pe), *archonte* (ar kon te).

Suivi de *i* ou de *e*, le signe *ch* conserve son articulation propre : *archevêque* (ar che vè ke), *archiduc* (ar chi duk) ; cependant, dans *archiépiscopal* et *archiépiscopat*, c'est l'articulation K qu'on doit faire entendre (ar ki é pis ko pal, ar ki é pis ko pa).

d) Dans les radicaux grecs *chir*, *cheir*, *chol*, *chor*, *arachn*, *archaï*, *ichty*, *techn*, *ichno*, et *psycho* : *chirographaire* (ki ro gra fè re), *anachorète* (a na ko rè te), *chorus* (ko rus), *chœur* (keur), *archaïque* (ar ka i ke), *choléra* (koléra), *cheiroptère* (kèi rop tè re), *Arachné* (a rak né), etc.

Cependant, *ch* garde son articulation propre, dans *chirurgien* (chi rur jiin).

e) Dans les mots suivants : *Achate* (a ka te), *Calchas*, *Colchos*, *chaos*, *chaldaïque*, *chaldéen*, *lichen*, *eucharistie*, *aurochs*, *autochtone*, *chalcographe*, *brachial*, *catéchumène*, *Charybde*, *conchoïde*, *conchyliologie*, *dichotome*, *écho*, *épichérème*, *orchidée*, *orchestre*, *malachite*, *fuchsia*, *ichneumon*, *trochanter*, *strychnine*, *Michel-Ange*, *Machiavel*, *Chérubini*, *Antiochus*.

Cependant, *ch* garde son articulation propre, dans *Achéron*, *Michel*, *machiavélique*, et *machiavélisme ;* on commence, toutefois, prononcer ces deux derniers mots avec l'articulation K.

f) Quand il est précédé de *c : bacchanale* (ba ka na le), etc.

II. *Ch* s'articule avec le son G, dans *drachme* (drag me).

Dans les autres mots où *ch* est suivi de *m* ou de *n*, l'articulation G est aussi admise.

252.—Fautes canadiennes.

1. Articulation de *ch* avec le son J, dans :

acheter (a *che* té)	a je té
acheteur (a *che* teur)	a je teur
achever (a *che* vé)	a je vé
revanche (re van *che*)	re van je
cheval (*che* val)	je val

2. Articulation de *ch* avec le son K, dans : *jucher* (ju *ché*, jou ké).

§ 22. — GN

253.—Règle générale.—Le signe *gn* représente généralement l'articulation GN : *règne* (rè *gne*), *agneau* (a *gnô*).

254.—Exceptions.—I. *Gn* se décompose, chaque lettre gardant sa valeur propre, dans les mots suivants : *agnus* (ag nus), *igné*, *diagnostic*, *magnolia*, *magnat*, *magnificat*, *stagnant*, *stagnation*, *expugnable*, *inexpugnable*, *Gnide*, *gnomon*, *gnostique*, *gnome*, *cognation*, *cognition*, *cognitif*, *Progné*, *regnicole*, *agnat*, *cognat*, et leurs dérivés.

II. *Gn* se prononce N dans *signet* (si nè), *Regnard* (re nar), et *Regnaut* (re nô).

Cependant *signet* tend maintenant à se prononcer comme il est écrit.

255.—Fautes canadiennes.

Syncope du G, dans :

signifier (si *gni* fié)'	si ni fié
insignifiant (*in* si *gni* fi*an*)	in si ni fi*an*
maligne (ma li *gne*)	ma li ne
magnifique (ma *gni* fi ke)	ma ni fi ke
signer (si *gné*)	si né

§ 23. — PH

256.—Règle.—Le signe *ph* représente toujours l'articulation F : *phénomène* (fé no mè ne).

CHAPITRE II

LES MOTS

257.—Un **mot** est un *son*, ou un *groupe de sons et d'articulations*, exprimant une idée.

Un *son* est une émission de voix ne renfermant qu'un seul élément sonore, comme *eau* (ô). Deux éléments sonores, une articulation et une voyelle, peuvent se succéder, étroitement liés ensemble et prononcés aussi par une seule émission de voix, c'est-à-dire sans interruption du souffle, comme dans le mot *beau* (bô), qui se prononce sans temps d'arrêt; il en est de même pour les diphtongues, comme dans le mot *oui*, dont les deux éléments (OU et I) se prononce par une seule émission de voix. Enfin, plusieurs sons et plusieurs articulations peuvent être réunis pour former un *mot*, qui se prononce par plusieurs émissions de voix, comme dans *beauté* (bô té), *uniformément* (u ni for mé man).

258.—On appelle **syllabe** chaque son ou chaque groupe de sons et d'articulations, dont se compose un mot, et qui peut être prononcé par *une seule émission de voix.*

Selon que les mots renferment une, deux, trois, ou plusieurs syllabes, on dit qu'ils sont des *monosyllabes*, des *dissyllabes*, des *trissyllabes*, ou des *polysyllabes.*

259.—On appelle syllabe **simple**, celle qui ne renferme qu'un son-voyelle; syllabe **composée**, celle qui ne renferme qu'une diphtongue; syllabe **directe**, celle qui renferme une ou plusieurs consonnes suivies d'une voyelle ou d'une diphtongue; syllabe **inverse**, celle

qui renferme une voyelle ou une diphtongue suivie d'une ou de plusieurs consonnes ; syllabe **fermée**, celle qui renferme une voyelle ou une diphtongue placée entre deux ou plusieurs consonnes.

Les combinaisons possibles des voyelles et des consonnes dans la formation des syllabes sont très nombreuses. En théorie, une syllabe pourrait renfermer huit éléments : trois consonnes, les deux voyelles d'une diphtongue, et trois autres consonnes. Mais dans la langue française, on ne rencontre guère que les combinaisons suivantes.

I. Syllabe **pure** :

1 voyelle	exemple:	*eau*	(ô)

II. Syllabe **composée** :

1 diphtongue	exemple:	*oui*	(oui)

III. Syllabes **directes** :

1 consonne	et 1 voyelle	exemple:	*la*	(la)
1 consonne	et 1 diphtongue	"	*loi*	(loa)
2 consonnes	et 1 voyelle	"	*très*	(trè)
2 consonnes	et 1 diphtongue	"	*trois*	(troa)
3 consonnes	et 1 voyelle	"	*stratagème*	(stra ta jè me)

IV. Syllabes **inverses** :

1 voyelle	et 1 consonne	exemple:	*il*	(il)
1 diphtongue	et 1 consonne	"	*ouistiti*	(ouis ti ti)
1 voyelle	et 2 consonnes	"	*est*	(èst)
1 diphtongue	et 2 consonnes	"	*ouest*	(ouèst)

V Syllabes **fermées** :

1 consonne,	1 voyelle	et 1 consonne	exemple:	*cap*	(kap)
1 consonne,	1 diphtongue	et 1 consonne	"	*voir*	(voar)
2 consonnes,	1 voyelle	et 1 consonne	"	*stigmate*	(stig ma te)
1 consonne,	1 voyelle	et 2 consonnes	"	*lest*	(lèst)
2 consonnes,	1 voyelle	et 2 consonnes	"	*Christ*	(krist)
3 consonnes,	1 voyelle	et 1 consonne	"	*structure*	(struk tu re)
3 consonnes,	1 voyelle	et 2 consonnes	"	*strict*	(strikt)
1 consonne,	1 diphtongue	et 3 consonnes	"	*quartz*	(kouarts)

La prononciation tend à simplifier les syllabes autant que possible. Ainsi, quand deux consonnes se suivent, on les sépare, s'il est possible, dans l'épellation ; dans *adverbe*, bien qu'on puisse prononcer par une seule émission de voix : *adv*, on sépare les deux consonnes *d* et *v*, et l'on épelle : *ad ver be.*

260.—La **voyelle** est l'élément le plus important de la syllabe. C'est elle qui porte l'*accent* et la *durée*.

Il n'existe pas de syllabes sans voyelle.

Bien que l'articulation des consonnes doive être claire et distincte, ce serait une erreur de lui assigner le rôle principal dans l'émission de la syllabe. Les consonnes ne font qu'encadrer la voyelle; elles la font ressortir, elle lui donne du corps, de l'énergie. La consonne est sans doute capable d'une certaine harmonie imitative; mais l'expression ne lui emprunte presque rien. Une articulation trop lourde nuit plutôt à l'expression; il suffit qu'elle soit claire et distincte.

SECTION I

LA LIAISON DES SYLLABES

261.—Les *voyelles* et les *articulations* composant un mot doivent être **liées** ensemble et se succéder sans interruption perceptible du son, bien qu'il y ait à chaque syllabe une interruption du souffle.

Quelques associations de consonnes ne peuvent se prononcer sans arrêt perceptible; ce sont celles qui réunissent deux consonnes d'un même groupe, par exemple, deux *continues labio-dentales*, deux *explosives linguo-palatales*, etc.: *bp, bm, pm, vf, zs, dt, dn, tn, jch, gk;* aussi, ces associations ne se rencontrent jamais en français. Ce sont encore celles qui réunissent une vocalique et une soufflée, comme *bs, sj, kz, etc.* Aussi, quand, par exception, se rencontrent une vocalique et une soufflée, l'une des deux consonnes doit être modifiée; l'usage veut que ce soit la première: devant une soufflée, une vocalique perd le murmure laryngien et devient elle-même la soufflée du même groupe; devant une vocalique, une soufflée devient vocalique. Ainsi, dans *disjoindre*, *s* devient z: diz join dre; dans *obtenir*, *b* devient p: op te nir. Par exception, dans *quartz*, c'est le *z* qui devient soufflée: kouarts. On dit cependant: kouar dzeû, pour *quartzeux*. En outre, *s* reste consonne soufflée devant *m*: *marasme* (ma ras me).

SECTION II

LA QUANTITÉ DES SYLLABES

262.—La quantité est la mesure du *temps* plus ou moins long qu'on emploie à émettre un son.

La voix prolonge le son sur les syllabes *longues* et glisse plus rapidement sur les *brèves.* — Les consonnes, même les continues, ne sont pas susceptibles de durée appréciable ; aussi la quantité n'affecte-t-elle que les voyelles.

Le français n'a pas de *quantité métrique* ; c'est-à-dire que la durée des syllabes ne peut être mesurée exactement. La quantité, en français, est *relative* et dépend de la rapidité du discours. Ses règles ne sont pas absolues ; à tout instant, la durée des sons est modifiée par *l'accent*, et partant par la place qu'occupe la syllabe dans le mot, le mot dans la phrase. Ainsi, dans *arrêt*, ê est long ; dans *arrêter*, ê est bref, parce que l'accent ne porte plus sur cette syllabe, mais sur la suivante. Dans *homme honnête*, ê est long ; dans *honnête homme*, ê est bref, ayant perdu l'accent. Car l'accent ne consiste pas seulement dans l'intensité, mais encore dans le développement et l'expansion du son ; par là, il est une source importante de quantité. Souvent aussi, une syllabe brève devient longue pour les besoins de l'expression : *spectacle épouvantable.*

Cependant, il peut être bon de connaître quelle est la durée ordinaire des syllabes, durée susceptible d'être modifiée par les influences que nous avons signalées.

Remarquons encore qu'entre la voyelle la plus longue et la plus brève, il y a un grand nombre de degrés intermédiaires. L'usage est le maître suprême de ces distinctions, et seule la fréquentation de ceux qu'on appelait jadis les *honnêtes gens* peut en donner l'habitude. Tout ce qu'on peut faire ici, c'est d'apprendre quelles syllabes sont ordinairement plus ou moins longues, ou plus ou moins brèves. Encore, les règles qui suivent ne comprennent-elles pas tous les cas ; souvent, la quantité est variable, et l'usage ne l'a pas fixée.

263.—Distinction des longues et des brèves.

I. La vivacité étant l'un des caractères de notre langue, on peut poser en règle générale que les syllabes

françaises sont plus ou moins *brèves*, et regarder comme autant d'exceptions celles qui sont plus ou moins *longues*.—Sont donc plus ou moins *brèves* toutes les syllabes qui n'entrent pas dans les exceptions suivantes.

II. Sont généralement plus ou moins *longues* :

a) La syllabe dont la voyelle porte un accent circonflexe : *fête, pâte, goût*.

Sauf dans *hôpital*, dont l'o est bref, et dans les formes verbales en *âmes* et en *âtes*.

b) La syllabe dont la voyelle est nasale : *ombre, trembler*.

c) La syllabe dont la voyelle est immédiatement suivie d'un *e* muet : *vie, prierai*.

d) La syllabe dont la voyelle est représentée par *au* et prononcée ô : *pauvre, hauteur*.

e) La pénultième des mots à terminaisons féminines en *re*, en *rre*, et en *ze* : *barbare, paire, gaze, rose, bêtise, arrhes*.

f) La pénultième des mots en *abre* : *cabre* ; en *afle* : *rafle* ; en *aille* : *limaille* ; en *èvre* : *orfèvre* ; en *ège* : *piège* ; en *ème* [illegible] en *ige* : *tige* ; en *oire* : *ciboire* ; en *ome* [illegible] ; en *one* (ô fermé) : *zone*.

g) L'antépénultième des mots en *asion*, en *ation*, et en *assion* : *occasion, tentation, passion*.

h) Les finales en *o* et en *ot* : *écho, lot*.

i) Les finales des mots terminés par *r* sonore, par *rt*, et par *rd* : *mer, concert, perd*.

j) Les syllabes non finales dont la voyelle est un â fermé : *fable* ; et à la pénultième d'*astrolabe*.

k) La pénultième des mots suivants en *aine* : *haine, gaine, chaîne, traîne* et ses dérivés.

Ai est bref dans : *capitaine, fontaine, souveraine, plaine*, etc.

l) La pénultième des mots suivants, en *aigre : maigre* ; en *ème : diadème, problème, système* ; en *ène : alène, scène cène*, et des noms grecs, comme *Athènes* ; en *èque : obsèques* ; en *esse : cesse, compresse, confesse, empresse, lesse, presse, professe*, et leurs dérivés ; en *ève : grève* ; en *osse : désosse, fosse, grosse* ; en *ive :* les adjectifs féminins, comme *vive* ; en *eule : meule, veule* ; en *ète : prophète.*

Dans les autres mots à terminaisons en *aigre*, en *ème*, en *ène*, etc., la pénultième est brève.

SECTION III

L'ACCENTUATION DES SYLLABES

264.—L'accent tonique est une augmentation de l'intensité du son, que l'on fait sentir sur certaines syllabes, appelées *syllabes fortes.*

Dans la parole, il y a des *sons forts* et des *sons faibles*, dont le groupement ordonné constitue le **rythme.** Toutes les syllabes ne sont pas également importantes ; le son dominant d'un groupe sonore doit se distinguer des autres, et en français, c'est par un appui plus prononcé de la voix qu'on le marque.

L'accent français n'est pas prosodique, ni chantant ; ce n'est pas un accent de hauteur ; il ne consiste pas dans l'élévation de la voix. La syllabe accentuée peut être aiguë ou grave, elle peut occuper un degré quelconque de l'échelle musicale ; l'accent la frappe avec plus de force que les autres, indépendamment de sa hauteur relative. L'accent de hauteur, en français, est plutôt *l'accent logique*, qui est du domaine de l'expression.

265.—L'accent tonique se pose toujours sur la *dernière syllabe* sonore du mot.

Ainsi, les mots à terminaison *masculine* ont l'accent sur la *dernière* syllabe; ceux à terminaison *féminine* ou muette ont l'accent sur la *pénultième*. On dit: *écri***vain**, et *é***cri***re*; *oura***gan**, et *o***ra***ge*.

266.—L'accent affecte surtout les *mots importants* du discours.

Car son intensité varie avec la valeur de la syllabe qu'il frappe; cette syllabe elle-même tient sa valeur du rôle que joue le mot dans la phrase; et le degré d'importance du mot dépend de l'*idée* exprimée par la phrase.

Les mots qui par eux-mêmes n'expriment aucune idée et ne reçoivent une signification que par ceux qui les accompagnent, perdent l'accent au profit de ces derniers.—Exemple: *les écri***vains** (l'article *les* n'est pas accentué).

Dans un groupe de mots unis par le sens, le mot le plus important, le *mot de valeur*, reçoit l'accent le plus fort, et les autres accents sont adoucis ou éteints.—Ex.: *ces hommes sont* **grands**.

267.—L'**ictus** est un *accent secondaire* qui se pose sur la première syllabe des mots polysyllabiques.—Ex: DÉ*ses***poir**, DAN*gereuse***ment**.

Dans les mots composés, un accent secondaire frappe la dernière syllabe du préfixe.—Ex.: *pa*RA*ton***ner***re*.

L'*ictus* fait que l'orateur, préparant les organes de la parole à l'émission de la première syllabe avant de la lancer, donne, dès l'attaque, un son plein, net et clair. Moins fort dans les mots courts, plus prononcé dans les mots longs, mais toujours moins énergique que l'accent principal, l'ictus est comme un point d'appui pour soutenir la charpente du mot, que l'accent proprement dit est incapable de supporter tout seul.

Parfois aussi, un accent secondaire frappe les syllabes de deux en deux à partir de la dernière, et cela surtout dans les mots commençant par une voyelle. Ainsi, on peut prononcer É*TER*ni**té**.

10

CHAPITRE III

LES PHRASES

268.—Une **proposition** est un groupe de mots énonçant un jugement. Une **phrase** est une proposition ou une réunion de plusieurs propositions formant un sens complet. Une **période** est une réunion de plusieurs phrases ayant entre elles des relations plus ou moins directes.

La syntaxe nous apprend à décomposer une phrase dans ses propositions, et une proposition dans ses éléments simples qui sont les mots. C'est une question de grammaire, qu'il serait inutile de traiter ici. On devra cependant faire quelques exercices d'analyse logique, avant de passer outre.

SECTION I

LA LIAISON DES MOTS

269.—**Lier** deux mots, c'est les prononcer comme un seul, au moyen de la juxtaposition du dernier élément du premier mot au premier élément du second.—Ex.: *grande âme* (grand'âme), *les hommes* (les z'hommes).

C'est grâce aux liaisons que tous les mots d'une phrase coulent et glissent, se succèdent sans effort et sans heurt.

270.—La liaison des mots n'a lieu que dans les rencontres de deux voyelles, ou d'une consonne et d'une voyelle.

Deux mots, dont le premier finit et dont le second commence par une consonne, ne peuvent se lier.—Ex.: *grand Dieu.*—De même, un mot terminé par une voyelle ne peut se lier à un autre commençant par une consonne.—Ex.: *Dieu puissant.*

271.—La liaison de *deux voyelles*, c'est-à-dire de deux mots dont le premier finit et dont l'autre commence par une voyelle, se fait en supprimant la voyelle finale, et en faisant suivre sans arrêt la consonne qui la précède de la voyelle initiale du mot suivant. On appelle cette liaison **élision**.—Ex.: *sage et savant* (sag' et savant).

Par l'**élision**, on évite l'*hiatus*, espèce de bâillement produit par l'émission consécutive de deux voyelles. Ainsi, il serait désagréable d'entendre et difficile de prononcer: *la action;* on dit: *l'action.*

L'élision de *a* dans *la*, de *e* dans *le, je, ne, me, te, ce, se, de*, et *que*, de *i* dans *si*, de *oi* dans *moi* et *toi*, quand elle a lieu, est toujours indiquée par l'orthographe au moyen d'une apostrophe.—Ex.: *l'écriture, l'homme, s'il t'aime, c'est, donne-m'en, n'y va pas, s'aider, qu'on, etc.*

La et *le*, pronoms, ou régimes d'un verbe à l'impératif, ne se lient pas.—Ex.: *Fais-la entrer, dites-le aux ouvriers.* Cependant, dans les vers, les poètes exigent parfois que le lecteur fasse cette élision.—Ex.:

Condamnez-le à l'amende, ou s'il le casse, au fouet. (RACINE.)

L'*e* muet final suivi d'un mot commençant par une voyelle ou une *h* muette, s'élide toujours, bien que l'orthographe ne l'indique pas (sauf dans *le*, pronom, ou

régime d'un verbe à l'impératif).—Ex.: *orage affreux* (orag'affreux), *honnête homme* (honnêt'homme).

Ce sont là les seules élisions possibles en français.

272.—La liaison de deux mots, dont le premier finit par une *consonne* et dont le second commence par une *voyelle*, se fait en prononçant ces deux mots comme s'ils n'en formaient qu'un seul.—Ex.: *bel homme* (bel'homme), *fait exprès* (fait *t*'exprès).

Le dernier élément du premier mot et le premier élément du mot suivant se trouvent juxtaposés; mais le lien qui les unit, la consonne qui fait la liaison, appartient à la dernière syllabe du premier mot et non à la première syllabe du second. C'est une nuance encore assez sensible, et qu'on pourrait noter, en disant que *ciel en feu* ne se prononce pas: *ciè len feu*, mais bien: *ciel' en feu*. Cela se fait sentir surtout dans la liaison des mots à consonne finale sonore. Quand la consonne finale est muette, elle paraît davantage appartenir au mot suivant; ex.: *les amis* (les *z*'amis).—Dans tous les cas, la consonne de liaison doit être adoucie, car elle n'est qu'un procédé euphonique, et il ne faut pas exagérer son importance dans la prononciation.

273.—Il ne peut y avoir liaison qu'entre les mots qui ne sont pas séparés par un **silence**.

Les endroits où le lecteur doit *prendre des temps*, et où par conséquent les liaisons sont interdites, sont fixés par le sens. C'est une question d'analyse et d'interprétation.—Cependant, dans un grand nombre de cas, il n'y a pas de repos, et la liaison n'a pas lieu. C'est alors plutôt une question d'euphonie.—Après avoir énoncé quelques règles générales, nous indiquerons dans quels cas particuliers et avec quels sons se fait la liaison au moyen des différentes consonnes.

274.—La **liaison naturelle** est la liaison d'un mot terminé par une consonne sonore, qui s'appuie sur la voyelle initiale du mot suivant.—Ex.: *mer' en fureur' et ciel' en feu.*

La liaison artificielle est la liaison d'un mot terminé par une consonne, qui, muette dans le mot prononcé isolément, ne sonne que pour adoucir le passage au mot suivant.—Ex.: *premier homme* (premier *r*'homme).

La liaison d'un mot terminé par deux consonnes, dont la première seule est sonore dans le mot pris isolément, est **naturelle**, quand elle se fait au moyen de la consonne sonore, comme dans: *discours éloquent* (discour' éloquent);—**artificielle**, quand elle se fait au moyen de la consonne muette, comme dans: *fort éloquent* (fort *t*'éloquent).

275.—La liaison naturelle se fait toujours, quand les mots s'y prêtent.

La liaison artificielle se fait (quand les mots s'y prêtent et que les règles particulières à chaque lettre ne s'y opposent pas) dans les cas suivants:

a) Entre les mots qui ont un rapport grammatical, comme celui de l'article et de l'adjectif au substantif, de l'adverbe à l'adjectif et au verbe, du pronom au verbe, etc., c'est-à-dire entre les mots dont le premier n'a de sens que joint au second.—Ex.: *un homme* (un *n*'homme), *très habile* (très *z*'habile), etc.

b) Entre les termes des mots composés.—Ex.: *pot-au-feu, porc-épic, avant-hier, pied-à-terre*, etc. (pot-*t*'au-feu, etc.).

Cependant, c'est la *liaison naturelle* (c.-à.-d., avec l'avant-dernière consonne) qui se fait dans les mots *arcs-en-ciel, chars à bancs, ducs et pairs, crocs-en-jambe, guet-apens*, et *maîtres ès-arts* (arc'-en-ciel, etc.).

c) Entre les termes des locutions adverbiales.—Ex.: *de temps en temps, dès à présent, de part et d'autre, tôt ou tard, tout à coup*, etc. (de temps *z*'en temps, etc.).

d) Entre les adverbes, les prépositions, les conjonctions (sauf *et* et *selon*, qui ne se lient jamais), et les mots qui les suivent.—**Ex.**: *fort heureux, trop adroit, mais au contraire*, etc. (fort *t*'heureux, etc.).

e) Entre les verbes et les mots qui les suivent.—**Ex.**: *part-on ? ils veulent avoir, manger un pain*, etc. (part-*t*'on, etc.).

f) Entre le pronom (sujet) et le verbe, et entre le verbe et le pronom (régime).—**Ex.**: *ils ont, pensent-ils ? croyez-en*, etc. (ils *z*'ont, etc.).

g) Entre les adjectifs et les noms.—**Ex.**: *bons avis, mes enfants, sujets obéissants*, etc. (bons *z*'avis, etc.).

Il se fait d'autres liaisons encore, mais celles-là sont les plus fréquentes.

276.—I. La liaison des mots terminés par *deux consonnes*, dont la dernière est muette et la première sonore, est soit naturelle, soit artificielle.

Elle est **naturelle** généralement, et se fait par conséquent avec l'avant-dernière consonne, dans les mots au singulier: *regard aimable* (regar'aimable), *il part avec moi* (il par'avec moi), *discours émouvant* (discour'émouvant), *univers entier* (univer'entier), etc.; et dans le mot *corps*, au pluriel comme au singulier.

Elle est **artificielle**, et se fait par conséquent avec la dernière consonne muette, dans les mots au pluriel (surtout si la liaison peut servir à indiquer que le mot est au pluriel): *divers exemples* (divers *z*'exemples), *secours efficaces* (secours *z*'efficaces), etc.; dans l'adverbe *fort*: *fort habile* (fort *t*'habile); et dans les expressions suivantes: *de part et d'autre, de clerc à maître, porc-épic, lacs, échecs, nord-est, nord-ouest, par rapport à, la mort aux rats, un court entretien* (de part *t*'et d'autre, etc.).

Cependant, nous avons vu que la liaison est naturelle dans: *arcs-en-ciel*, *chars-à-bancs*, etc.

II. La liaison des mots terminés par *deux consonnes muettes*, se fait généralement avec l'avant-dernière consonne, au singulier, quand cette consonne est la lettre *c*: *aspect affreux* (aspec'affreux), etc.; et avec l'*s*, au pluriel: *instincts honnêtes* (instincts z'honnêtes), etc. Quand l'avant-dernière consonne est une autre lettre que *c*, la liaison, au singulier, se fait avec la dernière: *doigt enlevé* (doigt t'enlevé), etc., ou bien ne se fait pas: *Jésus-Christ est*...(Jésus-Christ | est), etc.; au pluriel, la liaison se fait avec *s*: *doigts écartés* (doigts z'écartés), etc.

277.—**La liaison artificielle** ne se fait pas dans les cas suivants:

a) Après les mots dont la consonne finale ne se lie pas, d'après les règles particulières à chaque lettre (No 280).

b) Quand la liaison serait plus dure et plus désagréable à l'oreille que la rencontre des deux voyelles, ou sentirait l'effort. En général, est mauvaise la liaison qui rapproche deux articulations semblables. Ainsi, on évitera de lier: *sang* | *âcre*, *résultat* | *affreux*.

c) Quand la liaison amènerait une équivoque: *le perroquet* | *a des plumes*.

d) Quand l'interprétation exige qu'on prenne un temps.

e) Quand le second mot commence par une *h* aspirée ou par une demi-aspiration: *il a dit* | *oui*.

f) Après les noms propres et les noms de lieux: *Jésus* | *enfant*, *Paris* | *est grand*.

278.—Diverses circonstances, que l'interprétation fait connaître, exercent aussi une influence considérable sur les liaisons.

On fait plus de liaisons dans les vers que dans la prose, dans la tragédie que dans la comédie, dans la récitation que dans le discours, dans l'expression d'idées nobles et élevées que dans l'expression d'idées familières, dans le discours soutenu que dans la conversation.

279.—Dans la **poésie** surtout, il faut rechercher les liaisons. Elles sont souvent nécessaires au rythme, à la mesure, à l'harmonie du vers.

Dans certains cas, l'omission d'une élision ferait d'un alexandrin un vers de onze syllabes.—Ex.:

Elles veulent écrire et devenir auteurs.

Si l'on ne lie pas *veulent écrire*, le vers n'a que onze syllabes. Ces liaisons ne doivent jamais être omises.

Parfois, l'omission de la liaison a pour effet de faire se rencontrer deux voyelles, de produire par conséquent un hiatus:

Pensez-vous être juste et bon impunément?

En ne liant pas *vous être*, on fait un hiatus. On doit cependant omettre ces liaisons quand elles choqueraient trop l'oreille; il faut se demander lequel serait le plus désagréable, l'hiatus ou la liaison?

280.—Règles particulières à chaque consonne finale.

B. Sonore, *b* se lie avec le son propre.—Muet, il ne se lie pas.

C. Sonore, *c* se lie avec le son K, sauf dans *zinc* où il se lie avec le son G.—Muet, il ne se lie pas, sauf dans certains mots composés et certaines locutions où il est d'usage de faire la liaison, savoir: *franc-alleu*

(franc *k*'alleu), *porc-épic*, *franc-archer*, *croc-en-jambe*, *de clerc à maître*, *du blanc au noir*, *franc étourdi*, *franc étrier*.

Sonore (c'est-à-dire, dans les noms propres, et dans le mot *sud*), *d* se lie avec le son propre.

Dans les substantifs, *d* est muet et ne se lie pas: *nid* | *antique*; sauf dans *sud* où il est sonore, et dans *pied* où il se lie avec le son T.

Cependant *d* ne se lie pas dans *pied à pied*, bien qu'il se lie dans *de pied en cap* et *pied à terre* (pied | à pied, pied *t*'en cap, etc.).

Dans les mots autres que les substantifs et les noms propres, *d* est muet et se lie avec le son T: *profond ennui* (profond *t*'ennui).

Dans les mots terminés par *rd*, la liaison se fait généralement avec *r*: *nord et sud* (nor' et sud).

Cependant, dans *nord-est* et *nord-ouest*, la liaison se fait au moyen du *d* avec le son propre. Dans le genre noble, la liaison avec *d* est parfois aussi préférée. Au pluriel, la liaison se fa[illegible] avec [illegible]

F. Sonore, *f* se lie avec le son propre: *chétif insecte* (chétif' insecte).—Muette, elle ne se lie pas.

Dans *neuf*, adjectif numéral, *f* se lie avec le son V: *neuf ans* (neuf *v*'ans).

G. Sonore, *g* se lie avec le son propre: *joug insupportable* (joug' insupportable).—Muet, il se lie avec le son K: *sang impur* (sang *k*'impur); sauf dans les mots *seing*, *hareng*, *poing*, *coing* et *étang*, où il ne se lie pas.

Dans *bourg* et *faubourg*, la liaison se fait avec *r* au singulier, avec *s* au pluriel.

L. Sonore, *l* se lie avec le son propre ou avec le son mouillé, suivant le cas.—Muette, elle ne se lie pas, sauf dans *gentil* où elle se lie avec le son mouillé.

M. Sonore, *m* se lie avec le son propre.—Muette, c'est-à-dire quand elle fait partie d'une voyelle nasale, elle ne se lie pas.

N. Sonore, *n* se lie avec le son propre.—Muette, elle ne se lie pas généralement; particulièrement, elle ne se lie jamais dans les substantifs, sauf toutefois dans *rien*.

Quoique muette, *n* se lie dans les adjectifs et dans l'article indéfini *un*, immédiatement suivis du nom auquel ils se rapportent, dans les adverbes et les pronoms suivis d'un adjectif, d'un verbe, d'une préposition, d'un adverbe ou d'une locution adverbiale: *Jean s'en alla, bien habile*, etc. (s'en *n*'alla, etc.).—Mais *n* ne se lie pas dans les pronoms placés après le verbe: *donne m'en | un peu ;* de même, *n* ne se lie pas dans *un* et dans l'adjectif *ancien*, suivis d'un mot autre qu'un substantif: *en voici un | assez bon, ancien | et précieux.* Cependant *n* se lie dans *l'un et l'autre* et *l'un ou l'autre* (l'un *n*'et l'autre, etc.).

Quand *n*, faisant partie d'une voyelle nasale, se lie, elle garde le son propre. Mais dans les adjectifs qualificatifs, la nasalité disparaît: *bon homme* (bo *n*'homme). La liaison se fait sans que la nasalité disparaisse, dans les adverbes: *bien heureux* (bien *n*'heureux); dans *rien*, substantif: *rien à dire* (rien *n*'à dire); dans les adjectifs possessifs *mon, ton, son : mon habit* (mon *n*'habit); dans l'article indéfini *un : un avis* (un *n*'avis); dans l'adjectif indéfini *aucun : aucun individu* (aucun *n*'individu); dans les pronoms: *on en a vu* (on *n*'en *n*'a vu).

P. Sonore, *p* se lie avec le son propre.—Muet, il se lie dans *trop* et *beaucoup* avec le son propre, mais ne se lie pas dans *camp*, *champ*, *coup*, *drap*, *galop*, *loup*, et *sirop*.

Q. Il se lie toujours avec le son K.

R. Sonore, *r* se lie avec le son propre.—Muette, *r* se lie avec le son propre, dans les verbes à l'infinitif et dans les adjectifs suivis du nom auquel ils se rapportent. mais sans jamais altérer le timbre de la voyelle qui la précède; ainsi, *chercher un ami*, ne se prononce pas : cherchèr' un ami, mais : cherché *r*'un ami. Dans les autres cas, *r* ne se lie pas, notamment dans les substantifs.

On dira donc : *le premier r'homme*, mais : *le premier* | *et le dernier*.

Dans les finales en *rd*, *rds*, *rps*, *rt*, *rts*, *rg*, *rgs*, *rs*, quand *r* seule est sonore, la liaison se fait généralement avec *r* au singulier, et avec *s* au pluriel ; mais dans *corps*, la liaison se fait toujours avec *r*, au singulier comme au pluriel.

S. Sonore, *s* se lie avec le son propre.—Muette, *s* se lie avec le son Z : *les amis* (les *z*'amis).

Pour les mots en *rs*, *rds*, *rps*, etc., voyez R.

Quand *s* finale appartient à une syllabe muette, on ne fait pas la liaison dans la diction familière : *tu affirmes à tort* (affirm' à tort) ; à moins que ce soit nécessaire pour marquer le pluriel : *quelques hommes* (quelques *z*'hommes).—*S* finale, à la deuxième personne du singulier de l'indicatif des verbes de la première conjugaison, ne se lie pas par conséquent dans la conversation, mais se lie dans la diction soignée.

T. *T* se lie avec le son propre, sauf dans la conjonction *et*, où il ne se lie jamais.

Dans les finales en *rt*, la liaison se fait avec *r*, sauf dans les locutions *de part en part* et *de part et d'autre*, dans l'adjectif *court*, dans l'adverbe *fort*, et à la troisième personne du présent de l'indicatif du verbe *servir* (*il sert*), où la liaison se fait avec *t*.

X. Sonore, *x* se lie avec le son qu'il a quand le mot est isolé.—Muet, *x* se lie avec le son z.

Z. Sonore, *z* se lie avec le son z ou s, suivant le cas. —Muet, il se lie avec le son z. Cependant, dans *nez*, *z* ne se lie pas généralement ; il ne se lie jamais dans la locution *nez à nez*.

CH. *Ch* final se lie avec le son k.

SECTION II

LA CONSTRUCTION

281.—La **construction** est l'art de *prendre des temps* dans le discours, et de fixer, par des silences judicieusement distribués, les bornes du sens.

Pour être clair, le discours doit être interrompu à chaque instant, découpé, divisé, de façon que les phrases et les diverses parties des phrases soient détachées et distinctes. Prononcées tout d'un trait, les périodes les plus belles paraissent obscures et monotones. Mais si le discours est bien *construit*, l'auditeur a le temps de saisir la portée de chaque expression, le rôle de chaque proposition lui est clairement signalé, et dans l'enchaînement des phrases, il n'a aucune peine à suivre la marche des idées, qui successivement lui sont présentées avec ordre et par groupes logiques.

282.—Le rôle principal du **silence**, en diction, est de rendre le discours clair et intelligible. En négligeant de faire des pauses aux endroits qu'il faut, on risque de dénaturer le sens des phrases.—Ex. :

Ils sortirent armés de leurs maisons.

Si, au lieu de prendre un temps après *armés*, on fait une pause seulement après *sortirent*, le contresens est ridicule.

Le silence sert encore à la *respiration*. Quand le lecteur rencontre un silence, il doit en profiter pour

respirer; peut-être sa voix devra-t-elle fournir une longue course, avant qu'il puisse faire une nouvelle provision d'air.

Dans le silence, la *parole* seule est suspendue, le *geste* agit encore généralement. A chaque repos elliptique, il doit se dégager une idée à travers le geste. Et même alors que le silence n'est pas elliptique, il est encore utile à la mimique, en ce qu'il permet au geste de se concevoir et de s'exécuter en partie avant la parole.

283.—La construction est la *ponctuation* du langage parlé, et les pauses, plus ou moins prolongées, correspondent aux points, aux points-virgules, aux virgules, etc. Aussi, tous les temps ne sont pas d'égale durée. On peut distinguer des pauses, des demi-pauses, des silences, des demi-silences, et des quarts de silence. Le silence dure d'autant plus longtemps que l'idée énoncée précédemment est plus complète par elle-même, et que sa liaison avec la suivante est moins intime. C'est affaire d'interprétation, de mesure et de discernement.

284.—Souvent le sens veut un silence à un endroit où un arrêt complet paraîtrait trop brusque et aurait pour effet de hacher le discours. On remplace alors le silence par une **nuance de diction**. On fait cette nuance de diction en soutenant un peu la dernière syllabe prononcée, et en abaissant ou en élevant tout à coup la voix sur le mot ou les mots qui suivent.—Ex. :

*Voilà l'homme * en effet : il va du blanc au noir.* (BOILEAU.)
*Paris * est pour un riche un pays de cocagne.* (ID.)

(Aux endroits où les temps ne sont pas indiqués par la ponctuation, nous marquons d'un astérisque (*) les nuances de diction, et d'un trait (|) les silences. Dans les exemples, nous n'indiquons pas tous les silences, mais seulement ceux qui sont nécessaires pour illustrer chaque règle.)

285.—Les règles que nous donnons pour la distribution des silences ne sont pas absolues; un lecteur habile jugera bon parfois de les ignorer. En général, cependant, on devra se borner à les observer strictement, et ne s'en écarter qu'avec prudence.

Ces règles s'appliquent à la *prose* et à la *poésie*. Mais, en disant des vers, il faut tenir compte de l'harmonie qui leur est propre, et tout en groupant les mots d'après le sens, s'appliquer à marquer autant que possible le rythme, à faire sentir la mesure, et à dégager la rime. Si les vers sont bien faits, le diseur pourra les construire correctement, sans briser le rythme; s'ils sont mauvais, il devra sacrifier le rythme à la clarté.

286.—Deux principes généraux s'appliquent à la **distribution des silences :**

1° Lorsqu'*une idée* est exprimée, elle doit se graver dans l'esprit de l'auditeur et s'y lier à celle qui l'ont précédée. Un silence est pour cela nécessaire.—Ex. :

Le château | est hanté. Le château du baron | est hanté.

2° Quand la parole ne rend pas toute l'idée, quand il y a *ellipse*, un silence doit donner à l'auditeur le temps de compléter le sens, avant qu'un autre objet soit présenté à son esprit.—Ex. :

L'espace est son séjour, l'éternité | son âge. (LAMARTINE.)

De ces deux principes, on peut déduire quelques règles particulières pour la distribution des silences.

La place des silences est donc déterminée par les **ellipses** et les **repos de la pensée.**

287.—Règles particulières pour la distribution des silences.

1. Il faut d'abord indiquer par des pauses plus ou moins prolongées tous les signes de ponctuation.

Ces signes marquent précisément ce que nous cherchons : les ellipses et les repos de la pensée. Ce sont autant d'indica-

tions précieuses, qui révèlent la manière de l'écrivain et qui guident le déclamateur dans l'interprétation d'un morceau.—Ex.:

Règne: de crime en crime, enfin te voilà roi. (CORNEILLE.)

Ce vers, dit sans repos aux signes de ponctuation, n'a pas de sens.

Je croyais, moi, jugez de ma simplicité,
Que l'on devait rougir de la duplicité. (DESTOUCHES.)

Si l'on supprime la ponctuation dans ces deux vers, tout est confus.

2. Remarquons que la virgule qui précède les vocatifs courts, les mots mis en apostrophe, ainsi que les incises courtes, comme: *dit-il*, etc., même à la fin d'un vers, ne se traduit généralement que par une nuance de diction.—Ex.:

*Je crains Dieu, * cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.* (RACINE.)

*Je crains Dieu, * dites-vous, sa vérité me touche.* (RACINE.)
*Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,**
Cinna, tu t'en souviens et veux m'assassiner. (CORNEILLE.)

3. De plus, le diseur ne doit pas se fier aveuglément à son auteur. Trop souvent, la ponctuation est mauvaise, et en la respectant, on risquerait de faire fausse route. Parfois aussi, la ponctuation, sans être défectueuse, est insuffisante. Ainsi, les ellipses sont rarement indiquées par la ponctuation; on doit cependant les marquer par un silence ou une nuance de diction.—Ex.:

*Ces transitions soudaines et inattendues causent toujours une grande surprise; si elles se portent à quelque chose de plaisant, elles excitent à rire; si * à quelque chose de profond, elles étonnent; si * à quelque chose de grand, elles élèvent.*

(VAUVENARGUES, *parlant des saillies de l'esprit.*)

Il n'y a point de virgule, et d'après nos règles de ponctuation il ne doit pas y en avoir, entre *si* et *à quelque chose de profond*, entre *si* et *à quelque chose de grand*, et cependant il y a ellipse; faisons donc, après chacun de ces deux *si*, une nuance de diction.

4. Une conjonction prend parfois la place d'une virgule, surtout entre deux propositions ; on fait alors un silence, comme si la virgule s'y trouvait.—Ex. :

Je posai mon fusil sur une pierre grise |
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise. (LAMARTINE.)
Le monde entier m'oublie | *et me délaisse.* (MME TASTU.)

5. On fait un silence après le sujet de la phrase, excepté si c'est un pronom personnel, relatif, ou démonstratif.—Ex. :

L'heure de mes repas | *est très problématique.* (F. COPPÉE.)
Se croire un personnage | *est fort commun en France.*
(LA FONTAINE.)

6. Si le sujet est court et est immédiatement suivi du verbe, il vaut mieux ne pas les séparer ; on ne doit le faire que si la phrase y gagne en pittoresque et en expression.—Ex.:

Le coq chantait, le merle sifflait, le tambour battait, le carillon carillonnait, et le moine | *ronflait.* (L. VEUILLOT.)

7. On ne fait pas de silence entre le verbe et le sujet qui le suit par inversion.—Ex. :

Quand viendra le moment propice...

8. On prend toujours un temps avant les mots mis en inversion. On fait aussi un silence après ces mots, s'ils ne précèdent pas immédiatement ceux qu'ils devraient suivre ; si au contraire les mots mis en

11

inversion précèdent immédiatement ceux auxquels ils se rapportent, on les lie ensemble.—Ex. :

L'art | des transports de l'âme est un faible interprète.
(A. Chénier.)

Et tous, devant l'autel | avec ordre introduits,
De leurs champs | dans leurs mains portant les nouveaux (fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices. (Racine.)

Souvent, en pareil cas, une nuance de diction doit remplacer le silence, pour éviter un arrêt trop brusque.—Ex.:

Cependant, je rends grâce au zèle officieux
*Qui * sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.* (Racine.)

9. L'adjectif qualificatif et le participe faisant office d'adjectif se lient généralement au nom qu'ils qualifient.—Ex. :

............*L'homme sombre | arriva*
Au bas d'une montagne.. ....(V. Hugo.)
L'œil fasciné | le cherche à travers les rameaux. (Lamartine.)

10. Cependant, on les sépare quand l'interprétation indique une certaine hésitation, une recherche du mot, et permet d'intercaler mentalement l'expression : *Comment dirai-je ?*—Ex. :

J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime | incroyable. (Molière.)

11. On les sépare aussi, quand leur liaison changerait la valeur des termes.—Ex. :

*Combien de pauvres * abandonnés !* (Bourdaloue.)

Sans cette nuance de diction, *pauvres*, qui est substantif, serait pris pour adjectif.

12. On les sépare encore, quand l'adjectif a un complément, le participe un régime ; et dans ce cas, le

complément et le régime se lient à l'adjectif et au participe.—Ex. ;

Combien de malheureux | réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté ! (BOURDALOUE.)

On sait que ce pied plat | digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde. (MOLIÈRE.

13. Le verbe se lie à son complément, direct ou indirect, qui le suit immédiatement.—Ex. :

La nuit multipliait ce long gémissement. (LECONTE DE LISLE.)

14. On les sépare cependant, quand le complément cause une surprise, comme lorsqu'on peut dire : *Vous ne le croiriez jamais !*—Ex :

Il arrache la visière de son casque pour le frapper d'un coup mortel, et reconnaît | son père.

15. On sépare encore, le plus souvent par une nuance de diction, le verbe et son complément direct ou indirect, composé de plusieurs mots.—Ex. :

*On ne parvient point à estimer * ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser * ce qu'on voudrait pouvoir mépriser.* (FÉNELON.)

*Il donnait * à tous les pauvres qu'il rencontrait.*

16. Quand le complément direct ou indirect ne suit pas immédiatement le verbe, mais s'en trouve séparé par quelque mot autre qu'un adverbe de négation, on lie au verbe les mots qui le suivent, et l'on fait un silence avant le complément.—Ex. :

Paris est pour un riche | un pays de cocagne. (BOILEAU.)

17. On prend un temps avant le complément indirect qui précède immédiatement le verbe, et on le lie à ce dernier.—Ex. :

L'enfant | dans la prière endort son jeune esprit. (V. HUGO.)

18. On détache, par deux silences, du reste de la phrase, le complément indirect qui précède le verbe, mais qui s'en trouve séparé par quelque mot autre qu'un adverbe de négation.—Ex. :

Aux branches d'un tilleul | une jeune fauvette
Avait de ses petits suspendu le berceau. (AUBERT.)

Les règles 17 et 18 sont des applications de la règle 8.

19. On sépare le complément direct et le complément indirect, quand l'un d'eux est composé de plusieurs mots.—Ex. :

N'ôtez pas le dernier ami * *à ceux qui vont mourir.*(SAINTINE.)

20. Le complément circonstanciel placé immédiatement avant ou après le verbe, se sépare de ce dernier par une nuance de diction s'il est court, par un silence s'il est long, et se détache dans tous les cas, par un silence, du reste de la phrase.—Ex. :

*J'avais * un jour | un valet de Gascogne.* (MAROT.)
*Le chêne | un jour * dit au roseau...*(LA FONTAINE.)
*J'ai voulu * ce matin | te rapporter des roses.*
(MDE DESBORDES-VALMORE.)

21. Quand le complément circonstanciel n'est pas immédiatement suivi ni précédé du verbe, il se détache du reste de la phrase par deux silences.—Ex. :

J'écoutais souvent | au fond des bois troublés | le chant du rossignol.

22. L'adverbe qui suit ou qui précède immédiatement le mot dont il modifie la signification, se lie invariablement à ce mot ; mais si ce mot est un verbe, on détache l'adverbe du reste de la phrase par un silence.—Ex. :

On parle souvent | de l'attachement du montagnard pour sa maison.' (PRÉVOST-PARADOL.)
Je me souviens toujours | que je vous dois l'empire. (RACINE.)

C'est une application de la règle 16 ou de la règle 8.

Il en est de même pour la locution adverbiale.

23. L'adverbe et la locution adverbiale, éloignés du mot dont ils modifient la signification, se détachent de la phrase par deux silences.—Ex. :

L'innocence | en vain | pour la chercher courut chez le plaisir.

C'est encore une application de la règle 8.

24. On fait généralement une pause ou une nuance de diction, au commencement d'une phrase, après une conjonction de coordination (sauf après : *et*, *ou*, *ni*, et *si*), après les locutions conjonctives *au contraire* et *au moins*, après un adverbe, et après une locution adverbiale.—Ex. :

Enfin | Malherbe vint... (BOILEAU.)
Or | il advint que...

25. On prend un temps avant la conjonction *et*, servant à joindre deux adjectifs, deux substantifs, deux verbes, ou deux adverbes, suivis d'un complément qui ne se rapporte qu'au second.—Ex. :

Les oiseaux ont eu peur | et se sont arrêtés de chanter.
(A. DAUDET.)

Il faut écouter la raison | et les enseignements de la foi chrétienne.

26. Si le complément se rapporte aux deux termes, on lie ces derniers ensemble, et l'on fait un silence avant le complément.—Ex. :

Le gourmand mange et boit | sans modération.

27. On fait un silence avant une énumération (sauf avant celle qui n'est composée que de termes

courts), un silence entre chaque terme, et un silence après le dernier terme, si ce qui suit se rapporte à toute l'énumération.—Ex. :

Soyez | officieux, doux, complaisant, d'humeur égale | et vous aurez des amis.

Quand ce qui suit se rapporte au dernier terme seulement de l'énumération, le dernier silence doit être omis.—Ex. :

Ces hommes m'ont paru | grossiers, ignorants, et ennemis du travail.

Quand l'énumération est précédée d'une préposition, le premier silence se fait avant cette préposition.—Ex. :

Les homme semblent être nés | pour l'infortune, la douleur | et la pauvreté.

28. Il vaut mieux faire une nuance de diction entre un substantif et son complément qui le suit, si ce complément est long.—Ex. :

*Cyrus était le chef * d'un grand et puissant empire.*

29. Il doit y avoir une coupure avant les deux termes d'une comparaison ou d'une opposition, et une autre entre ces deux termes.—Ex. :

*Je préfère * la vertu pauvre | au vice opulent.*
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
** D'Aristote | ou de Scot* . . . . (FLORIAN.)

30. On sépare deux substantifs mis en apposition.—Ex. :

Saint Pierre | apôtre.

31. On fait encore une pause légère ou une nuance de diction, avant un mot qu'on veut faire ressortir.—Ex.:

L'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un roseau | pensant. (PASCAL.)

*Aux ballades surtout vous êtes * admirable.* (MOLIÈRE.)

32. La proposition incidente, déterminative ou explicative, se détache de la principale par deux silences ou par une nuance de diction et un silence.—Ex. :

*Les arbres * qui pressent les rives de l'Indre | dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant.*

Cependant, on lie à la proposition principale l'incidente qui joue le rôle d'une épithète.—Ex. :

J'aime un enfant qui obéit.

33. On détache aussi par deux silences tout mot toute locution de la valeur d'une incidente.—Ex. :

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il | de loin | au général des chats. (La Fontaine.)

34. La proposition complétive joue le rôle d'un complément direct ; la proposition infinitive joue le rôle tantôt d'un complément direct, tantôt d'un complément indirect. En conséquence, elles sont liées à la proposition principale, ou elles en sont séparées par un silence, suivant les règles 13, 14, 15, 16, 17 et 18.—Ex. :

Je crois que vous pleurez.
Je sens le sol trembler.
Il est aller voir un malade.
Il affirme | que malgré tout le soin qu'ils y apporteront, le travail sera mal fait.
J'ai senti tout à coup | le sol trembler sous mes pieds.

35. La proposition circonstancielle joue le rôle d'un complément circonstanciel. Elle veut donc être traitée, au point de vue de la construction, d'après les règles 20 et 21.—Ex. :

*Il avance * à mesure que vous reculez.*
Pourvu qu'on sache la cultiver | la terre ne s'épuise jamais

36. La proposition participe se détache toujours du reste de la phrase par deux silences, ce qui du reste est généralement indiqué par la ponctuation.—Ex.

Les parts étant faites, le lion parla ainsi. (LA FONTAINE.)

SECTION III

LE MOUVEMENT

288.—Le **mouvement** est l'allure de la parole, lente, modérée, ou rapide. Il résulte du temps qu'on emploie à prononcer les mots, et de la durée des silences.

289.—En général, le mouvement doit être **normal**, ni trop lent, ni précipité.

La volubilité fatigue et l'orateur qui s'essouffle, et l'auditeur qui cherche à le suivre. Parler *trop vite*, c'est compromettre la clarté du discours. Le débit *trop lent* ennuie et impatiente. On se lasse bientôt d'un orateur dont la parole se traîne, languissante et monotone.

290.—Cependant, le **mouvement** doit varier suivant le *sujet du discours* et le *personnage* qu'on représente. Dans un morceau, l'allure initiale, loin d'être uniformément gardée, sera tantôt ralentie, tantôt accélérée, suivant les idées et les sentiments exprimés.

Le mouvement des sons est l'expression du *mouvement des idées* ; aussi le rythme de la parole change-t-il à tout instant, sous l'influence d'idées différentes. Cette variété d'allures est l'une des grâces de la diction.

C'est par l'*interprétation* qu'on connaît le degré de rapidité voulu par le sujet du discours, par l'idée ou

le sentiment exprimés, et par l'âge, le caractère, la condition du personnage.

Ainsi, la récitation d'un morceau léger, fable, poésie badine, ou monologue, demande une vivacité qui serait déplacée dans la lecture d'une scène tragique, d'un récit historique, d'une ode, d'un discours.—Une action très vive sera racontée avec un mouvement accéléré ; le récit d'une marche longue et pénible sera plutôt fait avec lenteur. Le sentiment n'est jamais précipité ; la passion, plus ardente, veut au contraire une certaine impétuosité dans le débit.—Un vieillard ne parle pas avec la vivacité d'un jeune homme. Un homme actif, éveillé, ne traîne pas ses syllabes comme fait un paresseux ayant sommeil. Un souverain n'a pas le parler turbulent d'un page.

Quand un passage vous semble trop long, gardez-vous bien de le dire vite : il paraîtrait démesuré ; l'auditeur, averti par votre allure précipitée du désir que vous avez d'en avoir fini au plus tôt, ne s'y intéressera pas et attendra la fin pour vous rendre son attention. . .qu'il ne vous rendra peut-être pas. Au contraire, en disant lentement ce passage trop long, en le détaillant bien, vous exciterez l'intérêt.

291.—La rapidité du débit est encore en raison inverse de la difficulté qu'on éprouve à se faire entendre, et dépend par conséquent des *dimensions* et des *propriétés acoustiques* du local.

On doit parler d'autant plus lentement que l'espace où la voix doit vibrer est plus considérable.

L'éloquence en plein air, outre la voix puissante et sonore, l'action animée, et l'articulation énergique qu'elle demande, exige encore une allure assez lente pour que l'air transmette les sons au loin sans les confondre. Celui qui parle dans un espace restreint, dans une salle, doit aussi ralentir son débit, si cette salle est grande, et si les auditeurs les plus éloignés sont hors de la portée ordinaire de sa voix.

Au point de vue de la valeur acoustique, on peut distinguer trois types de salles : 1° celles dont la sonorité excessive expose à des échos, et partant à

l'enchevêtrement et à la confusion des sons ; 2° celles qui sont plutôt sourdes, éteignant les sons, étouffant la voix ; 3° celles qui résonnent bien, c'est-à-dire, où les ondes sonores directes et réfléchies produisent un son unique et renforcé.

Dans les premières, il faut parler plus lentement, moins fort, et plus distinctement.

Dans les secondes, l'orateur doit ralentir aussi son débit, et parler plus fort.

Dans les troisièmes, enfin, avec un mouvement modéré, un orateur se fait comprendre sans peine.

L'essentiel est d'être compris. Si votre voix est faible, vous devez dans tous les cas suppléer à la force du son par la lenteur de la parole et la netteté de la prononciation. Si l'idée exprimée, ou le sentiment, exige une allure plus rapide, exagérez d'autant l'énergie de l'articulation. Mais ne prenez jamais une allure trop rapide ; ne vous rendez pas à la limite extrême de perception possible, qui est de quatre syllabes par seconde.

Chaque local demande donc une étude particulière. Ses propriétés acoustiques dépendent de ses dimensions,—hauteur, longueur, largeur,—de sa forme, de sa capacité, du choix et de la disposition des matériaux employés dans sa construction, des tentures qui s'y trouvent, de la forme anguleuse ou arrondie des voûtes, des parois et des colonnes. Ce sont là autant d'indications sur lesquelles doivent se régler le mouvement du débit et la force de la voix. Un orateur ne doit jamais prendre la parole dans une salle, sans en avoir d'avance apprécié la valeur acoustique. Si l'on ne veut rien risquer, il vaut mieux essayer la salle, avant d'y paraître devant le public ; et même alors, doit-on se rappeler qu'une salle ne résonne pas de la même manière, vide, ou pleine de monde.

SECTION IV

LES DÉFAUTS DE LA PAROLE

Art. I. — *Le bégaiement*

292.—**Le bégaiement** consiste dans la difficulté qu'éprouve le bègue à prononcer quelques sons particuliers ou tous les sons indistinctement, ce qui se manifeste par une répétition convulsive de ces sons, ou par une espèce d'hésitation qui retarde leur émission, suivie généralement d'une précipitation désordonnée.

C'est une résistance des organes aux ordres de la volonté. Le bègue veut exprimer une idée, il veut pour cela prononcer un mot, il ne le peut pas, et ce n'est qu'après des efforts répétés qu'il y parvient.

293.—On distingue le **bégaiement organique** et le **bégaiement d'habitude.** Le premier est une véritable infirmité, une affection nerveuse. Le second peut dépendre de la timidité, d'une trop grande précipitation, d'une imagination trop vive ; mais le plus souvent, il tient à l'indiscipline des organes.

Les lèvres et la langue sont parfois paresseuses et ne peuvent suivre l'intelligence plus alerte. Mais la principale cause du bégaiement d'habitude paraît être le désordre de la respiration ; le diaphragme indocile est pris de contractions spasmodiques, pendant l'expulsion de l'air, et ses soubresauts se communiquent à tout l'appareil vocal.

294.—Pour se corriger du bégaiement, il faudrait rendre à la volonté son empire sur les organes, et pour cela discipliner ceux-ci.

Il est douteux que cela soit possible, quand le bégaiement est organique. Pour le bégaiement d'habitude, la guérison est toujours possible ; le traitement à suivre consiste dans deux espèces d'exercices : exercices de respiration, et exercices d'articulation.

Les premiers seront décrits quand nous traiterons de la *respiration* ; les seconds se trouvent au No 97.

ART. II. — *Le balbutiement*

295.—Le **balbutiement** consiste dans une prononciation hésitante, interrompue, mais sans secousses ; c'est un prolongement lent et pénible, plutôt qu'une répétition, de chaque son.

On peut rappeler ici le défaut de certains orateurs qui, à tout instant, intercalent dans leur discours un son inarticulé, ressemblant à un EU ouvert.

296.—Le balbutiement est **naturel** ou **accidentel** : *naturel*, s'il provient de la faiblesse de l'intelligence qui conçoit trop lentement ; *accidentel*, s'il a pour cause soit la timidité, soit une conception confuse de ce que l'on veut dire, soit une habitude invétérée.

Le balbutiement accidentel se corrige aisément. Celui qui désire s'en défaire n'a qu'à le vouloir fermement et à se surveiller.

ART. III. — *Le bredouillement*

297.—Le **bredouillement** consiste dans un mouvement tellement précipité, que les mots, prononcés imparfaitement, enchevêtrés et mêlés, sont confus et souvent inintelligibles.

298.—Le bredouillement a pour cause une certaine paresse des organes mis au service d'un esprit très prompt et d'une vive imagination.

On s'en corrige en s'exerçant à articuler lentement, péniblement, voire lourdement, à allonger chaque son, à séparer chaque syllabe, et à rythmer sa lecture sur une mesure régulière.



NOTE

—

Par l'observation des règles énoncées dans ce volume, on obtient une diction correcte. Ce n'est pas là tout l'art de la parole ; dans un autre volume, nous étudierons les deux autres fonctions de la voix, qui sont de plaire et d'exprimer, et la triple puissance du geste. Nous apprendrons alors à rendre, par des inflexions et des gestes appropriés, les grands mouvements de l'âme et ces mille nuances de la pensée et du sentiment, que les mots seuls sont incapables de peindre. Mais, pour arriver à être expressif, il faut d'abord apprendre à être correct. "Mettez de l'ordre et de la netteté dans votre discours, cela vous conduira à y mettre de l'esprit." Dupont-Vernon, l'excellent professeur que Henry Foucquier appelle le "grammairien de la scène", détournant au profit de son art cette phrase de La Bruyère, a dit : "Mettez de l'ordre et de la netteté dans votre diction, cela vous conduira à y mettre de l'expression." Apprenons donc à lire correctement. "C'est se préparer à recevoir l'inspiration," disait Talma.

MORCEAUX CHOISIS

POUR SERVIR D'EXERCICES

DE LECTURE ET DE RÉCITATION

PHRASES DÉTACHÉES

(exercices de liaison)

1. Le paroissien en plomb entraîne son pasteur.
2. Un chasseur de son arc avait mis bas un daim.
3. Un brin de jonc en fit l'affaire.
4. L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
5. Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
6. Le marchand à sa peau devait faire fortune.
7. Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
8. Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre.
9. Quittez le long espoir et les vastes pensées.
10. Certain couple d'amis en un bourg établi...
11. Un fol allait criant par les carrefours.
12. Sous un sourcil épais il avait l'œil caché.
13. La proie était honnête, un daim avait un faon.
14. Le héron au long bec, emmanché d'un long cou...
15. Se croire un personnage est fort commun en France.
16. Certain enfant, qui sentait son collège...
17. Jean s'en alla comme il était venu.

18. La nature envers vous me semble bien injuste.
19. Un os lui demeura bien avant au gosier.
20. Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous feront blanc ou noir.
21. Le porc à s'engraisser coûtera peu de son.
22. Un milan, de son nid antique possesseur...
23. Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.
24. Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur.
25. Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
26. Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais fort bon appétit.
27. Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.
28. La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats.
29. Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
30. ....Notre mort,
Au moins de nos enfants (car c'est tout un aux mères)...
31. On ne le paya pas en argent cette fois.
32. Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville.
33. Chacun donne un coup à la bête.
34. L'ânier et le grison firent à l'éponge raison.
35. Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.
36. Passe encor de bâtir, mais planter à cette âge!
37. Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre.
38. Ce dernier espérait.
39. ......Quand une meute s'approchant
Oblige ce dernier à chercher un asile.
40. Volontiers on fait cas d'une terre étrangère.
41. Un loup n'avait que les os et la peau.

42. Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin.
43. Le juge prétendait qu'à tort et à travers,
 On ne saurait manquer, condamnant un pervers.
44. Ecoutez un bon mot, oyez une merveille !
45. La belette avait mis le nez à la fenêtre.
46. Une hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris.
47. Foin du loup et de sa race.
48. Dans un champ à l'écart voit du blé répandu.
49. Il ne faut pas toujours être si délicat.
50. Quatre corps étendus.
51. Il est sourd à nos voix.
52. Le lion tint conseil et dit : Mes chers amis...
53. Certain ours montagnard, ours à demi léché...
54. C'était bien de chanson qu'alors il s'agissait !
55. Adieu mon toit et ma maison !
56. La reine ?—Vraiment oui !
57. Ainsi s'avancent, pas à pas,
 Nez à nez, nos aventurières.
58. Entre les pattes d'un lion,
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdi.

(La Fontaine.)

PHRASES DÉTACHÉES

(exercices de liaison)

1. Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale. (Ths. Corneille.)
2. Voilà l'homme en effet, il va du blanc au noir. (Boileau.)
3. Quand d'un porc aurons-nous la chair ? (Béranger.)
4. Déjà tout le vallon aime à le répéter. (A. Chénier.)
5. Dieu ne fait rien en vain. (Voltaire.)
6. Ils montent un à un nos âpres escaliers. (Lamartine.)
7. Si j'avais deviné ce coup extravagant... (E. Augier.)

8. Le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort. (PASCAL.)
9. Pourrez-vous pardonner à l'ingrat voyageur? (E. AUGIER.)
10. Compagnon de son premier âge, il veut être son dernier ami. (C. NODIER.)
11. Je tiens son alliance à singulier honneur. (MOLIÈRE.)
12. Partons d'un vol égal vers un monde meilleur. (V. HUGO.)
13. Il a recours aux dieux, qui ne l'entendent pas. (A. CHÉNIER.)
14. La Fontaine fut le seul des grands hommes de son temps qui n'eut point de part aux bienfaits de Louis XIV. (VOLTAIRE.)
15. Quel est ce brigand, qui là-bas, nez au vent,
Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant? (V. HUGO.)
16. Du matin au soir, dans les bois,
Tout change avec la brise. (C. RAYNAUD.)
17. Ne reste jamais sourd au cri de la patrie. (DE FOUDRAS.)
18. Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime. (VOLTAIRE.)
19. La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine. (LAMARTINE.)
20. Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois. (FLORIAN.)
21. De mon retour alors on célébra la fête. (L. DE WAILLY.)
22. Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde. (LA FONTAINE.)
23. Le lacs était usé. (LA FONTAINE.)
24. Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment. (LA FONTAINE.)
25. C'est un titre qu'en vain il prétend me voler. (RACINE.)
26. Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans. (LA FONTAINE.)
27. Sinon, il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net. (IDEM.)
28. De ce nid à l'instant sortirent tous les vices. (BOILEAU.)
29. L'homme prudent se tait quand il a trop à dire. (CHÉNIER.)
30. Les deux mots les plus courts à prononcer, oui et non, sont ceux qui demandent le plus d'examen. (PYTHAGORE.)

31. Le mensonge n'est bon à rien. (NAPOLÉON Ier.)
32. Médire de son prochain est une action infâme. (G.-DUVIVIER.)
33. Le plaisir des bons cœurs est la reconnaissance. (LA HARPE.)
34. Ne tenons pas trop à nos droits, mais beaucoup à nos devoirs. (LAMENNAIS.)

PHRASES DÉTACHÉES

(exercices de construction)

1. Il réunit autour de lui des hommes distingués par leur science et leur vertu.
2. Je le vis s'enfuir, portant toujours sur ses épaules fatigués le lourd fardeau dont il s'était chargé.
3. La renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort. (FLÉCHIER.)
4. Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats. (LA FONTAINE.)
5. Tout reconnaît ses lois ou brigue son appui. (BOILEAU.)
6. La nature envers vous me semble bien injuste. (LA FONTAINE.)
7. L'insecte du combat se retire avec gloire. (IDEM.)
8. Aussi bien, ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce d'Achille a payé le service. (RACINE.)
9. Mes gens à la science aspirent pour vous plaire. (MOLIÈRE.)
10. Saint Louis à votre âge était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. (FÉNELON.)
11. Vous dites que vous aimez et beaucoup de vos frères manquent de pain. (LAMENNAIS.)
12. L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps,
Un troisième survient et le prend par la tête. (FLORIAN.)
13. Le soleil du désert ne luit plus sur ta lance. (LAMARTINE.)

14. J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre. (DE VIGNY.)

15. Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir. (LA FONTAINE.)

16. L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. (PASCAL.)

17. Le lion dans sa tête avait une entreprise. (LA FONTAINE.)

18. Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes. (LECONTE DE LISLE.)

19. Et ce bras du royaume est le plus ferme appui. (CORNEILLE.)

20. Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé. (LAMARTINE.)

21. Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et sans orgueil
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil. (DE VIGNY.)

22. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. (R. DE SÉGUR.)

23. Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées. (V. HUGO.)

24. Les peuples les plus barbares comprennent le langage des cieux ; ils voient qu'ils sont établis pour manifester la grandeur de celui qui les a créés. (AIMÉ MARTIN.)

25. Il faut qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les joies et les souffrances communes. (SIMON.)

26. Ce fut alors qu'on vit les hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus. (DE VIGNY.)

27. L'honneur estropié, languissant et perclus,
N'est plus rien qu'une idole en qui l'on ne croit plus. (RÉGNIER.)

28. Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. (LA FONTAINE.)

29. Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière. (MME TASTU.)

30. De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers. (BÉRANGER.)

31. « Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser. (RACINE.)

32. La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons. (PASCAL.)

33. Pourque Dieu nous réponde, adressons-nous à lui. (MUSSET.)

34. Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome. (RACINE.)

35. On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles. (LAMARTINE.)

36. Dieu garde que jamais tout vienne à te manquer! (PONSARD.)

37. Voyez par quels chemins la sève lentement
Monte et circule autour du moindre filament. (MAX BUCHON.)

38. Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste. (RACINE.)

39. Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque, où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface. (LAMARTINE.)

40. L'homme est sur un flot qui gronde,
L'ouragan tord son manteau;
Il rame en la nuit profonde,
Et l'espoir s'en va dans l'onde
Par les fentes du bateau. (V. HUGO.)

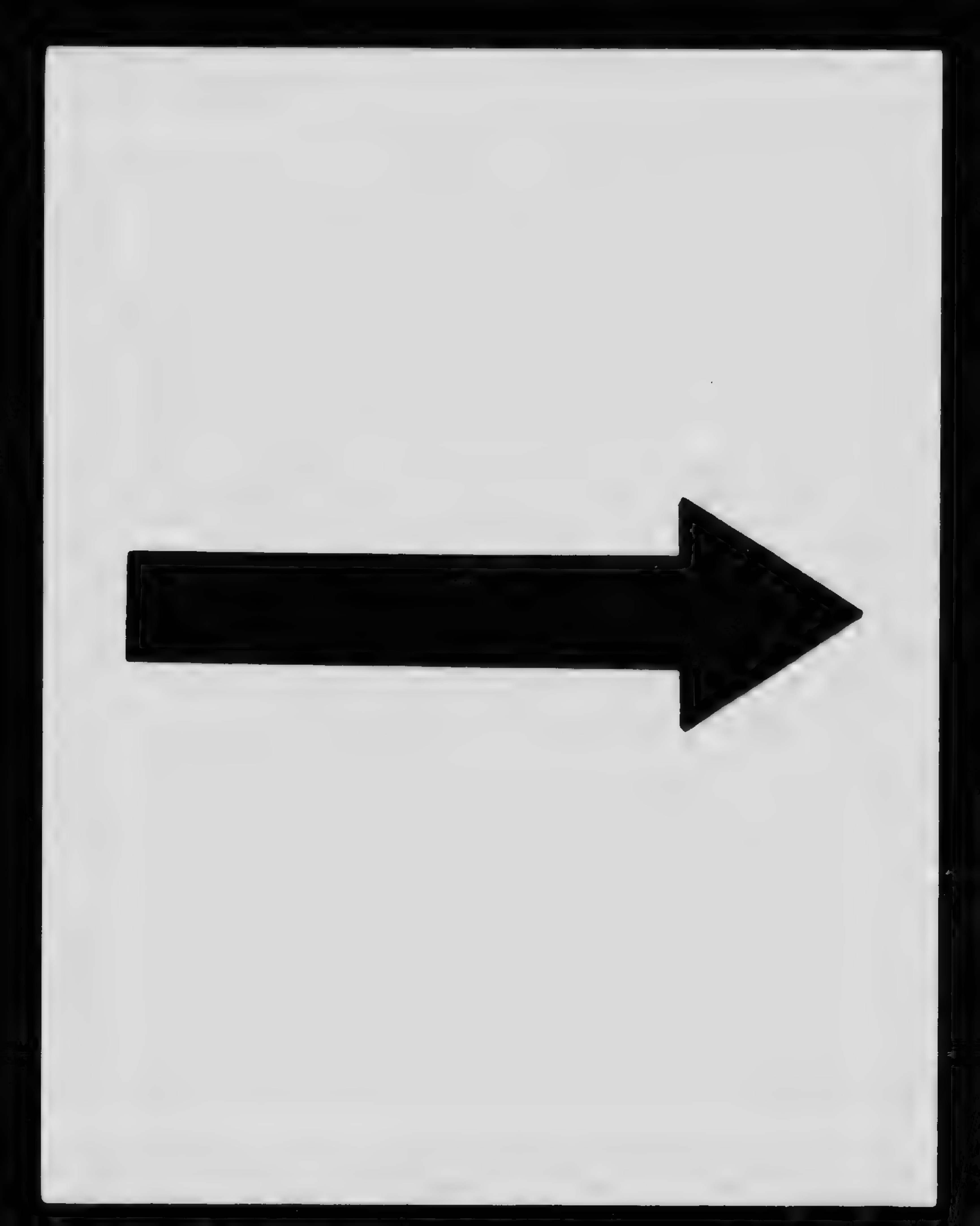
41. Quand le front porte encor sa chevelure blonde,
O délices de voir et d'aller par le monde!
D'aller, tout à la fois pensif et confiant,
Laissant l'âme s'ouvrir à tout ce qui féconde,
Homme par la pensée, et par le cœur enfant! (BRIZEUX.)

42. Quel fruit de ce labeur pensez-vous recueillir? (LA FONTAINE.)

43. On a toujours raison, le destin toujours tort. (IDEM.)

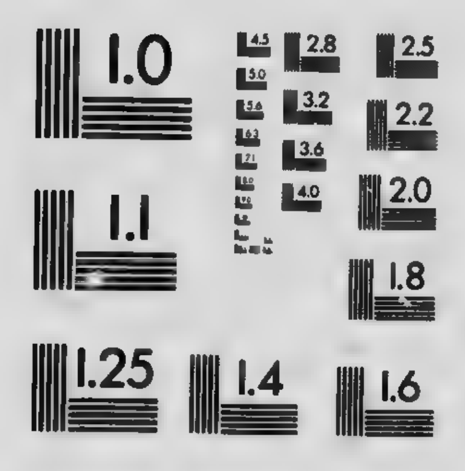
44. Il y a deux sortes de curiosité: l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui peut nous être utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent. (LA ROCHEFOUCAULD.)

45. Personne presque ne s'avise lui-même du mérite d'un autre. (LA BRUYÈRE.)



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





46. Quand on parcourt sans la prévention de son pays toutes les formes de gouvernement, on ne sait à laquelle se tenir. (IDEM.)
47. Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelque divinité, ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures. (FÉNELON.)
48. Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface. (BOILEAU.)
49. Etudions cette loi; et plus nous l'approfondirons, plus elle nous paraîtra sage: soit qu'elle contredise nos plaisirs; soit qu'elle nous accorde certains divertissements honnêtes et modérés; soit qu'elle condamne nos entreprises; soit qu'elle nous permette certains soins convenables et souvent même nécessaires; soit qu'elle réprime notre ambition; soit qu'elle nous laisse la liberté de penser à nos besoins, et de pourvoir par des voies légitimes à notre établissement; soit qu'elle réprouve notre luxe; soit qu'elle approuve une bienséance modeste et chrétienne: partout nous decouvrirons le même caractère de sagesse. (BOURDALOUE.)

LE PORTE-DRAPEAU

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est notre chemin.
C'est un fier poste que ton grade:
Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France dans ta main.

Nous irons où tu veux qu'on aille.
Vois cette foule qui tressaille.
Ils sont passés, les jours de pleurs,
Et, viennent les jours de bataille,
Nous irons où tu veux qu'on aille
Faire acclamer nos trois couleurs.

P. DEROULÈDE.

LE LAPIN DE LA FONTAINE

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt; j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit: Propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil: "Tire donc! me dit-il; qu'attends-tu?" Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement...Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. "Je n'en ferai rien, lui dis-je; tu es sorcier, ou je meure.—Moi! point du tout, me répondit-il; je suis un vieux lapin de La Fontaine." Oh! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds: je lui demandai mille pardons et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. "Eh! d'où vient cet ennui de vivre?—De tout ce que je vois.—Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym et le même serpolet?—Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je? d'autres qui ne parlent qu'allemand, d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je? à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que les singes de ce temps-ci." Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il

s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours ; ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols ; ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme.

LE PRINCE DE LIGNE.

APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard, qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un espagnol de l'armée en déroute,
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : " A boire, à boire par pitié ! "
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : " Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé."
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant : " Caramba ! "
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
" Donne-lui tout de même à boire," dit mon père.

V. HUGO.

LA BIBLE

Il existe un livre, trésor d'un peuple, devenu la fable et le jouet du monde; un livre qui fut dans les temps anciens l'étoile de l'Orient; un livre où tous les grands poètes des régions occidentales ont puisé l'inspiration et appris le secret des mystérieuses harmonies qui ravissent les âmes. Ce livre, c'est la Bible, le livre par excellence.

Dans ce livre sont racontées ou prédites toutes les catastrophes; il renferme les modèles impérissables de toutes les tragédies; il est le récit de toutes les douleurs humaines; il donne le ton de toutes les lamentations et de toutes les plaintes. Qui pleurera comme Job, lorsque renversé et tenu à terre par la main puissante qui l'accable, il remplit de ses larmes les vallons de l'Idumée? Quelle mère, au tombeau de son premier-né, poussera des cris plus déchirants que l'inconsolable Rachel? Qui se lamentera comme se lamentait Jérémie autour de Jérusalem abandonnée de Dieu et des nations? Sur les débris de quelle société perdue s'élèvera cette sombre voix d'Ezéchiel, dont Babylone fut épouvantée?

Dans la Bible sont écrites les batailles du Seigneur, dont les batailles des hommes ne sont que de vains simulacres; et de même que ce livre renferme les modèles de toutes les tragédies, de toutes les élégies et de toutes les lamentations, il renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de guerre. Aucune voix n'égalera jamais celle de Moïse ou celle de Débora célébrant le triomphe du Dieu d'Israël? Si des hymnes de victoire nous passons aux hymnes de louange, nos temples eux-mêmes n'en ont point de plus beaux que ceux qui montaient vers Jéhovah, enveloppés des parfums de la rose et de la fumée de l'encens.

Si nous cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David, l'ami de Dieu, qui entendait les concerts des harpes angéliques. Si nous cherchons des modèles de la poésie bucolique, nous n'en trouverons point d'aussi frais et d'aussi purs qu'à l'époque des

patriarches, où la femme, la source et la fleur étaient trois amies, parce que toutes ensemble et chacune d'elles étaient le symbole de la parfaite simplicité et de la candeur primitive. Là sont exprimés dans leur charme divin tous les sentiments purs et chastes, et l'éclatante pudeur des épouses, et la mystérieuse bonne odeur des familles bénies.

Livre prodigieux où le genre humain, il y a trente-trois siècles, a commencé de lire, a lu tous les jours, toutes les nuits et à toutes les heures, et dont il n'a pas encore achevé la lecture. Livre qui voit tout et qui sait tout ; qui sait quelles pensées s'élèvent dans le cœur de l'homme et quelles pensées sont présentes à l'esprit de Dieu. Et ce livre, quand les cieux se replieront sur eux-mêmes comme un éventail gigantesque, quand la terre éprouvera des défaillances, quand le soleil rappellera sa lumière et quand les étoiles s'éteindront, ce livre restera seul, avec Dieu dont il est la parole éternelle, éternellement retentissante au plus haut des cieux.

DONOSO CORTÈS.

AU PAIN SEC

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
“ Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.”
Mais on s'est récrié : “ Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se défend .

Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête;
Vous démolissez tout." Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit: "Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec.—Vous le méritez, certe,
On vous y mettra." Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures:
"Eh bien! moi, je t'irai porter des confitures."

V. Hugo.

LE MISANTHROPE, A. I, SC. 1.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes,
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.

Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu ;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne.
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue ;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

MOLIÈRE.

RAPIDITÉ DE LA VIE

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible, nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait

s'arrêter : Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains, du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble le sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort.

Bossuet.

LES PAUVRES

Combien de pauvres sont oubliés ! combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable qu'il est souvent volontaire et par conséquent criminel.

Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas et qu'on ne veut pas les connaître.

Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité.

A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes.

Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler,

parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'il le sont en effet !

Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter !

Combien de pauvres abandonnés ! Combien de désolés dans les prisons ! Combien de honteux dans les familles particulières ! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres et dont on ne peut ignorer, ni oublier le douloureux état, combien sont négligés !

S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce qu'on pourrait appeler le scandale de la Providence.

BOURDALOUE.

L'ÂNE

L'âne est de mes bons amis ; j'aime sa société, son commerce me récrée, et il y a dans son affaire je ne sais quoi qui excite ma sympathie et mon sourire. Je n'aurai point à me reprocher en mourant de ne m'être pas, en tout temps, arrêté dans les foires, sur les places publiques, partout où s'est rencontré un âne à regarder.

Je parle ici de l'âne des champs, de cet âne flâneur et laborieux, esclave sans être asservi, sobre et sensuel, dont l'oreille reçoit le bruit dans tous les sens, sans que l'esprit bouge, dont l'œil mire tous les objets sans que l'âme se soucie.

Il lui manque, c'est vrai, de la noblesse ; mais aussi point d'orgueil, point de vanité, nulle envie d'être regarde... Ceci m'a fâché quelques fois ; je m'étonnais désagréablement d'être le seul des deux qui trouvât du charme à regarder l'autre. En y réfléchissant mieux, j'ai reconnu que l'avantage est tout du

côté de mon confrère. Regarder autrui, c'est être soi-même sensible aux regards ; c'est le premier et le dernier degré de la vanité, et l'âne n'en a point, je l'ai dit. Au milieu d'une place remplie de monde, de lui nul ne se soucie, et nul ne lui importe ; approchez, vous le verrez regarder une borne, vaquer à sa feuille de chou, écouter des bruits curieux, humer le vent qui passe, et jamais s'enquérir si cela vous plaît ou vous déplaît, s'il en est mieux ou plus mal jugé par vous, si, faisant autrement, il lui en reviendrait plus de louange de votre part. Vrai philosophe, libre en dépit de l'homme son maître, en dépit de la destinée sa marâtre ; patient au mal et ne boudant jamais sa fortune. Et pourtant les écoliers l'insultent, les passants se moquent de lui, son maître le bat ; il est le jouet des places publiques et le rebut des métairies. Ceci n'est pas ce qui m'étonne, car c'est le lot du sage que d'être la risée du sot.

TOPFFER.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours, au compte de ces gens.
Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
On en pourrait tirer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.

L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire au passage de l'haleine.
" C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. "
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
" Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
—Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. "

La Fontaine

UN ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.

Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le Maître et son ami voyaient sans être vus.
Soudain, un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
"Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village,
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge,
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail que l'on doit me payer une obole."
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.
Et Pierre dit : "Il faut se montrer secourable,
Maître ! mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route ;
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté."
Mais Jésus répondit à Pierre : "En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte ;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit ;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.
Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva—sans deviner jamais par quel ami—
Sa quenouille filée et son fils endormi.

F. Coppée.

LE PLAIDOYER BURLESQUE

Je me suis arrêté un jour à Sarlat pour y entendre plaider une cause fameuse par les Cicérons de la ville. Leurs plaidoyers ne manquèrent pas de commencer par le commencement du monde, et de venir ensuite tout droit par le déluge jusqu'au fait. Il était question de donner du pain, par provision, à des enfants qui n'en avaient pas. L'orateur, qui s'était chargé de parler aux juges de leur appétit, mêla judicieusement dans son plaidoyer beaucoup de pointes fort gentilles avec les plus sérieuses lois du code, et les *Métamorphoses* d'Ovide avec des passages terribles de l'Écriture sainte. Ce mélange, si conforme aux règles de l'art, fut applaudi par les auditeurs de bon goût. Chacun croyait que les enfants feraient bonne chère, et qu'une si rare éloquence allait fonder à jamais leur cuisine. Mais, ô caprice de la fortune ! quoique l'avocat eût obtenu tant de louanges, les enfants ne purent obtenir du pain. On appointa la cause, c'est-à-dire, en bonne chicane, qu'il fut ordonné à ces malheureux de plaider à jeun, et les juges se levèrent gravement du tribunal pour aller dîner. Je m'y en allai aussi...

FÉNELON.

LE BON DOMESTIQUE

C'est un parfait honnête homme que M. Joanetti.

" *Morbleu !* lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse ! Quel tête ! quel animal ! " Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. " *Il est si exact !* " disais-je ; je n'y concevais rien. " Aller chercher un linge pour nettoyer mes souliers, " lui dis-je en colère. Pendant qu'il y allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma

main sur lui en signe de réconciliation. "Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent!" Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. "Joanetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent?" Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. "Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes.—Et la brosse? C'est sans doute pour cela?" Il sourit encore.

Il aurait pu dire à son maître: "Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse." Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

"Tiens, Joanetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse.—Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir?—Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse cette poussière sur mon soulier."

Il sortit; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

XAVIER DE MAISTRE.

LES DEUX BACHELIERS

Deux bacheliers logés chez un docteur
　　Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
　　Prouvant, divisant, ergotant
　　Sur la nature et ses substances,

L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre;
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençaient;
Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments; qui venait les entendre
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
"Je démontre, dit l'un.—Je distingue, dit l'autre.
—Or, voici mon dilemme.—Ergo, voici le nôtre..."
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assenés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamare effroyable:
"Le diable est donc ici! dit-il tout hors de soi;
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique!
—Nous ne nous battons point, disent-ils; jugez mieux:
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique."

FLORIAN.

LA CHANSON DU VANNIER

Brins d'osier, brins d'osier,
« Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans le taillis.
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux,
Où la truite, qui monte et file entre deux eaux,
S'enfonce, et tout à coup se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier.
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

ANDRÉ THEURIET

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

" Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble:
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs:
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes:
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur!
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler:
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements,
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau."

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère! ton fils est mort!

REBOUL.

LE DORMEUR

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Or la nature, qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notions aucunes de mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en guise de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien ; mais au bout d'un certains temps, quand venaient onze

heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait, et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le Père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : " Il est temps, levez-vous. " Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire.

C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de s'éveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte ; il ne s'était cru que dormeur ; il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fût, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se sentait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre ; il fallait reprendre le dessus.

Aussitôt, une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre Père se rendit au chœur, boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur, soit que ses jambes se fussent endurcies, ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention ; et tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une corde, qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours. Endormir ! Oh ! non, le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte ; et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en celui qui pardonne : " Ah ! s'écria-t-il en mourant, je m'éveille enfin ! " Ce fut son dernier mot.

L. Veuillot.

LE PREMIER DEUIL

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée,
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'Eden disparu,
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre du temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,
Il se faisait le soir un silence profond,
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Emus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient, d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes.
C'étaient Eve aux cheveux blanchis, et son mari,
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux.
Leur œil triste rendait la nature farouche.
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur leurs genoux, et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie extérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,
Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés
Sous l'Etre illimité sans figure et sans nombre,
L'un décroître le jour, et l'autre grandir l'ombre.
Et, tandis que montaient les constellations
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne

Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient, et, rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence ;
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

VICTOR HUGO.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL

Un écureuil, sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse :
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de Son Altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : " Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
—Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
—Soit, j'y consens : monte.—J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret, pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science ;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.

Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords : vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, moi j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère."

FLORIAN.

LE LION ET LE MOUCHERON

"Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre."
C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
"Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi :
Je le mène à ma fantaisie."

A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ,
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent, en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs.
Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire.
Qui périt pour la moindre affaire.

La Fontaine.

LE JONGLEUR

C'est un métier mauvais que d'être saltimbanque ;
Rares y sont les soirs dorés et triomphants !
On a peur des jours noirs et des jours étouffants ;
En automne, au printemps, dès qu'il pleut, le pain manque,
Et c'est dur, pour la femme et les petits enfants.

Comme il faut bien manger, tout de même on travaille,
Sous la neige et l'averse, au soleil, dans le vent.
Puis on se sent malade : on l'est. On meurt, souvent ;
Ou, si l'on sort de là, guéri vaille que vaille,
On est un peu moins fort et plus pauvre qu'avant.

Donc il advint jadis,—l'histoire est d'un autre âge,—
Il advint qu'un jongleur subit le sort fatal ;
Main leste, corps dispos et bon cœur à l'ouvrage,
Il avait tout : à bout de voix et de courage,
La fièvre le jeta sur un lit d'hôpital.

Quand je dis *hôpital*, j'ai tort ; en notre France,
Les hôpitaux d'alors s'appelaient des couvents ;
On y parlait, tout bas, d'amour et d'espérance,
Et, de ce chef au moins, les siècles d'ignorance
Valaient peut-être mieux que d'autres, plus savants.

Soigné, pansé, choyé, le jongleur guérit vite.
Son âme avait aussi trouvé le grand soutien :
Entré là peu croyant, il en sortait chrétien.
Toute longue souffrance à la prière invite :
Un beau jour, on se risque, et l'on s'en trouve bien.

Notre homme avait prié la bonne Sainte Vierge,
Comme un simple d'esprit qu'il était, humblement.
Même il avait promis, au fort de son tourment,
S'il réchappait jamais, de lui brûler un cierge.
Il se mit en devoir de tenir son serment.

Mais d'abord, il voulut que, seul dans la chapelle,
On le laissât en paix durant une heure au moins.
Inquiétante était la demande, et nouvelle :
Aussi, sans se creuser bien longtemps la cervelle,
Fit-on ce qu'il fallait pour qu'il eût des témoins :

Témoins secrets, afin de satisfaire un hôte,
Mais clairvoyants surtout ; veiller parut urgent,
Le calice étant d'or et les flambeaux d'argent.
Quelques moines cachés dans la tribune haute
Durent tout observer d'un regard diligent.

La nef était déserte. Un prisme de lumière
Y tombait du transept à l'autel tout en fleur,
Où, l'auréole au front, une Vierge de pierre
Vers le parvis du chœur abaissait la paupière,
Blanche dans le reflet des vitraux de couleur.

L'homme entra, se crut seul, et referma la porte.
Il avait bien encore cet ample vêtement
Qui drape à l'hôpital les maux de toute sorte ;
Mais, comme trop étroite à sa taille plus forte,
Cette espèce de froc bridait visiblement.

L'homme arrivait avec tout un bagage étrange.
C'était, outre le cierge, un faisceau composé
D'une table pliante et de son pied croisé,
Puis d'un tapis roulé dont s'élimait la frange,
Puis on ne savait quoi, dans un mouchoir usé.

Une fois dans le chœur, on le vit, sans rien dire,
Prendre son vieux tapis et le bien étaler,
Dresser la table, ouvrir le mouchoir, installer
Quelques menus objets ; puis, allumant la cire,
Il se mit à genoux et se prit à prier :

" Madame, je sais bien qu'on vous appelle Reine ;
Je sais que l'on vous nomme Etoile du Matin ;
Mais je sais bien aussi qu'Astre ni Souveraine
Ne m'eussent, comme vous, assisté dans ma peine,
Et je voudrais pouvoir vous le dire en latin.

" Excusez-moi, de plus, n'ayant ni sou ni maille,
Mon cierge, trop petit, me donne de l'ennui ;
Je ne me sens pas quitte ; et je pars aujourd'hui.
Il faut absolument que pour vous je travaille.
Vous avez un enfant ; mettons que c'est pour lui.

" Je ferai de mon mieux. Par malheur, le chômage,
Cruel pour tout le monde, est plus fâcheux pour nous.
Je puis manquer mes tours, et ce serait dommage.
Vous n'en voudrez pas moins accepter mon hommage,
Et je vous en requiers, Madame, à deux genoux."

L'homme se releva. D'un seul geste rapide,
Il rejeta le froc ouvert dans son ampleur,
Et, comme un papillon hors de sa chrysalide,
Il apparut, pimpant, léger, souple et solide,
Sous ses vieux oripeaux fanés de bateleur !

" Je commence," fit-il. Et vive, insaisissable,
La muscade courut en de subtils détours ;
Là, sous ce goblet, elle était sur la table ;
On allait l'y trouver, c'était indubitable :
Et qui l'eût parié se fût trompé toujours !

Mêlant dans un coffret une foule de choses,
Le jongleur dit ensuite un mot sacramentel ;
Et ce mot pouvait tout, jusqu'aux métamorphoses,
Car le coffret, ouvert, n'était plein que de roses
Dont il alla joncher les marches de l'autel.

Pour terminer, il prit quelques boules de cuivre ;
Et l'on vit, par ses mains à peine en mouvement,
Des sphères, sur un orbe idéal et charmant
Où l'œil émerveillé se perdait à les suivre,
Passer et repasser, inépuisablement ;

Et les globes légers piqués d'une étincelle,
En ce jaillissement alternatif et prompt,
Lui faisaient une gloire, assez pareille à celle
Qui, là-haut, égrenée en couronne immortelle,
De neuf étoiles d'or nimbait un autre front !

" Autre chose ! dit-il. Peut-être êtes-vous lasse,
Et si j'en faisais trop, je serais dans mon tort.
Donc, j'écarte la table et tout le passe-passe :
Pour ce qui va venir il faut beaucoup d'espace,
Et nous allons marcher de plus fort en plus fort ! "

De plus fort en plus fort ! — sans aucune arrogance
Il en parlait, vraiment ; car *ce qui vint*, ce fut
Un travail de haut style et d'exquise élégance,
Et d'une fantaisie et d'une extravagance
A faire se trahir les moines à l'affût :

Il marcha sur les mains, il se tint sur la tête,
En équilibre et dans un aplomb merveilleux,
Fit la roue, et, traçant une courbe parfaite,
Vint retomber debout sous les regards en fête,
Après un saut de carpe et trois sauts périlleux !

Un temps.—Puis, en silence, et d'un air de mystère,
L'homme, avec des lenteurs de reptile ondoyant,
Se coucha, cette fois, tout de son long par terre ;
Et le spectacle alors changea de caractère,
De joyeux qu'il était, il devint effrayant !

Tout ce qu'on peut tirer d'une tête et d'un torse,
D'un cou, de bras, de pieds, de jambes et de mains;
Tout ce qu'ils peuvent rendre, en fait de tours de force,
Par le déboîtement, la brisure et l'entorse,
Prit en ce pauvre corps des aspects surhumains;

Aussi, quand il eut clos une dernière passe
Par son plus beau salut, tout pâle de chaleur,
Chancelant et cherchant le mur, la tête basse,
Avec des souffles courts dans sa poitrine lasse,
Voici que de nouveau parla le bateleur:

"Madame, disait-il, cet exercice est rude,
Plus rude qu'il ne semble et que vous ne croyez!
Pour un travail pareil il faut beaucoup d'étude;
On se rouille très vite, et, faute d'habitude,
On y peine un petit, comme vous le voyez."

Alors, et nous entrons en plein dans la merveille,
Il se passa chose de vraiment inouï;
Ce n'est pas seulement un pauvre homme ébloui,
Ce sont gens ayant tous bon œil et bonne oreille
Qui l'affirment: la Vierge en souriant fit: "Oui."

Tous la virent, quittant le haut du tabernacle,
Descendre jusqu'au sol en un glissement doux,
Puis, le parvis atteint, y marcher comme nous;
Et lui, l'humble, pour qui se faisait ce miracle,
La regardait venir, en ployant les genoux;

Et comme il restait là, secoué jusqu'aux moelles,
Blanche dans le reflet des vitraux de couleur,
La belle Dame au front auréolé d'étoiles
Essuya, de l'ourlet auguste de ses voiles,
La sueur qui perlait aux tempes du jongleur.

De Borelli

LE BARBIER DE SÉVILLE, A. II, SC. 8.

BARTHOLO, BASILE.

BASILE

La colomnie, monsieur! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien, et nous avons ici des gens d'une adresse?... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille et *piano*, *piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche, il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait!

BEAUMARCHAIS

UN ENTERREMENT (1)

I.

Ce soir-là, chez Harvey, la foule était choisie;
Les arts s'y rencontraient avec la poésie;
Les rubans et les fleurs encombraient le salon;
Au fond Lulli rêvait près de son violon,

(1) Un jour que La Fontaine dînait chez Madame Harvey, il s'attarda et n'arriva qu'à la nuit. Il s'était amusé à suivre l'enterrement d'une fourmi. (TAINE.—*La Fontaine et ses fables.*)

Racine dans un coin causait avec Molière,
Sapho luttait d'esprit avec la Deshoulière,
Chapelle à grand fracas taquinait Despréaux.
Quinze faquins poudrés, parasites-fléaux,
Devisant à l'envi de graves bagatelles,
Secouaient leurs *canons* et leurs flots de dentelles,
Les uns traitant de fats les vers de Poquelin,
D'autres prenant Maestricht, ou citant Chapelain.
Un marquis du *Clovis* glissait une tirade,
Un couplet de Linière, un trait de Benserade;
Et de tous les côtés sonnaient, gai cliquetis,
Les bons mots soutenant le choc des concettis.
C'était à qui dirait la plus aimable injure,
Et le sourire était l'enjeu de la gageure.

Enfin l'on envahit la salle du banquet;
Un fauteuil restait vide, un convive manquait.
On regarde, on se compte, on procède à l'enquête:
Qui donc bravait ainsi les lois de l'étiquette?
" Quel fat, criait Chapelle, a donc pu s'oublier
A ce point?... Hé parbleu! c'est Jean le *Fablier!*
—Excusez, dit Sapho d'une façon distraite;
Mais il vit comme ceux dont il est l'interprète;
Messieurs les Animaux font sa société,
Et chez eux il se forme à leur civilité."
Tout le monde applaudit à ce trait de génie,
Et sur le pauvre absent décoche une ironie.
" Hé, vous riez, Messieurs, leur dit Madame Harvey,
Moi, je crains qu'un malheur ne lui soit arrivé;
Le voyage était long...—Il rêve sur la route
A son lièvre qui tremble, à son lapin qui broute,
Dit Chapelle, ou, comme eux, il dort sous un sapin.
Allons, à la santé de Monsieur Jean Lapin!"

II

Les gais propos pleuvaient. Or, juste à la même heure,
A quelque trois cents pas de la noble demeure,
Les passants ébahis se montraient de la main

Un homme étrange, assis sur le bord du chemin,
Immobile, absorbé, les yeux fixés en terre,
Et disaient : " Quel est donc ce rêveur solitaire ?...
C'est peut-être un fripon !...Non, c'est plutôt un fou...
Qu'attend-il ?...Que voit-il autour de ce caillou ?...
Il se penche ; il regarde avec un œil d'avare !
C'est le plus sot faquin de France et de Navarre ! "
Mais à la fin le jour s'enfuit ; l'ombre arriva ;
Et, cherchant au hasard, le rêveur se leva :
Le château se dressait dans la brume incertaine ;
Il le vit, y courut. " Monsieur de La Fontaine,
Dit le laquais.—Bravo ! Le voilà donc venu,
Jean *qui mange son bien avec son revenu !*
Qu'avez-vous rencontré ? Contez-nous l'aventure !
Vos loups vont droit au but quand ils cherchent pâture ;
Mais vous ?... Voyons, parlez. Quel miracle nouveau !
Il est muet et sourd comme son soliveau !
C'est Esope affamé ; c'est Baruch hypocondre."

Le bonhomme écoutait et mangeait sans répondre.
Puis relevant la tête et riant à demi :
" J'ai suivi le convoi...—De qui ?—D'une fourmi.

Là-bas, dans le sentier qui longe la prairie,
D'un vieux saule tombé dort la souche pourrie ;
Des fourmis dans la souche [illegible] creusé leur maison,
Dessous un églantier qui borne l'horizon.
Un talus les abrite, et de vertes broussailles
Forment un parc sauvage à leur humble Versailles.
J'allais, quand tout d'un coup devant mes pas errants,
Je les vis qui sortaient du saule, sur deux rangs.
D'ordinaire elles vont, viennent, passent, reviennent,
Roulant un lourd fardeau que leurs longs bras soutiennent ;
Glanant pour se défendre, ou bien pour se nourrir,
Cherchant, quêtant, fuyant, ou courant pour courir,
Trottant à leur caprice où le hasard les mène,
Comme fait dans Paris la fourmilière humaine.

Aujourd'hui plus de course, et plus de longs détours ;
Toutes en se suivant mesuraient leurs pas lourds,
En ordre, comme nous aux jours des funérailles.
Toutes, loin de la ville et loin de leurs murailles,
Tristes comme il convient au deuil d'une fourmi,
Accompagnaient le corps d'un frère, d'un ami ;
Et moi, de leur convoi j'admirais l'ordonnance.

La tombe était au pied d'une verte éminence,
Où deux chardons, couvrant au loin le noir caveau,
Prêtaient leur pyramide au Pharaon nouveau.
Traîné par les géants de l'humble colonie,
Sur le funèbre char d'une feuille jaunie,
Le cadavre sortait du palais souterrain
Et roulait, cahoté par les plis du terrain,
Entre les rangs émus de l'assistance amie.
Le défilé dura près d'une heure et demie ;
Le chemin était rude et les arrêts fréquents ;
Là, c'était un Caucase, et plus loin des Balkans.
Or, juste à quatre pas du lieu de sépulture,
Le deuil faillit tourner en tragique aventure.
En face des porteurs, glissant sur le gazon,
Passait une limace énorme et sa maison.
L'obstacle était étrange et presque infranchissable ;
Mais vingt pionniers roulant une charge de sable,
Sur la route du monstre étagent un rempart ;
La limace recule, et le convoi repart.
Ulysse eût-il fait mieux dans les plaines de Troie ?

On arrive à la fosse ; elle reçoit sa proie ;
Le char, le mort ensemble y tombent à l'envers,
Comme fit l'autre jour feu Monsieur de Boufflers. (1)
On se hâte, on recouvre avec des feuilles mortes
Le cadavre et la bière ; et l'on ferme les portes.
Un groupe de parents erre encore à l'entour ;
D'autres, les vieux, ont pris les sentiers du retour,

(1) Voir la lettre de Mme de Sévigny, 26 fév. 1672.

Tandis qu'aux champs voisins s'ébat la foule immense ;
Le deuil étant fini, le travail recommence ;
On cherche, on glane, on trotte, on court par les chemins,
Sans soucis, ni regrets, comme chez les humains.
Chacun avait repris sa tâche familière ;
L'ombre venait ; j'ai dû quitter la fourmilière
Pour le château. Voilà mon histoire en trois mots.

—Que je trouve d'esprit, Messieurs, aux animaux !
Dit Chapelle ; ils font honte à notre sotte engeance.
—C'est qu'on peut être bête avec intelligence,
Dit Sapho ; n'est-ce pas que les hommes sont fous ?
Et que le *Fablier* est le plus fou des hommes ?
—Non point ! C'est notre maître, à tous tant que nous sommes,
Dit Molière ; et nos noms, à tous, en vérité,
Feront cortège au sien chez la postérité."

P. V. DELAPORTE.

UN SOU DE PLAISIR

Connaissez-vous rien de plus mélancolique que le lendemain d'une fête foraine ? Plus de curieux, plus d'acheteurs empressés, plus de réclames des marchands, plus de parades sur les tréteaux, plus de sauteurs en plein vent, plus de brioches toutes fumantes ou de gaufres parfumées. Les marchands, l'air un peu triste, déménagent tous les jolis objets étalés d'une facon si séduisante, et les rares passants circulent d'un pas pressé.

Je faisais comme eux, lorsqu'une musique bien connue arriva à mon oreille. C'était un orgue de barbarie, orgue criard, épuisé, poussif, accompagné d'un tambour et d'une paire de cymbales qui avaient la prétention de lui marquer la mesure. Tout cela n'empêchait point les petits enfants qui passaient de tirer la main de leur mère ou de leur bonne du côté de cette engageante musique, et on les entendait murmurer avec un accent d'admiration et de convoitise : "Les chevaux de bois !"

Les chevaux de bois ! Eh bien, oui, c'étaient eux, les fringants coursiers de tout enfant qui a un sou dans sa poche ! Institution démocratique s'il en fut. La blouse de toile et la casquette râpée y galopent à côté de la robe de soie et de la toque à plumes. Les apprentis qui sortent de l'atelier ne résistent guère à la tentation de faire quelques tours de manège en plein vent, et les jeunes ouvrières se tiennent sur leur raide monture aussi fièrement que la plus élégante amazone sur son cheval pur sang.

La cavalcade allait finir, car le mouvement se ralentissait, et on lisait sur le visage des écuyers le regret qui commençait à effacer le plaisir. Déjà ! disait l'air rêveur qui se répandait sur ces figures roses.

Sur un banc, tout près, une petite fille était assise. Elle pouvait avoir cinq ou six ans, quoiqu'elle fût bien petite pour son âge, mais son pauvre corps chétif, maigre, couvert de haillons et nourri de misère, n'avait sans doute pas pu grandir assez vite. Elle regardait de tous ses yeux, comme on regarderait un palais de fée, ce plaisir qu'elle n'avait jamais eu, car la poche de sa pauvre robe n'avait sûrement jamais contenu un sou. Et pourtant, monter sur un de ces beaux chevaux ! le blanc à housse rouge !...non, le noir à housse jaune plutôt, tourner avec lui, vite, vite, longtemps, au son de la musique ; voir tout tourner autour de soi ! Cela lui semblait un rêve insensé, mais si beau !

Excusez-la, cette pauvre enfant ! Qui de nous n'a rêvé des ailes, au moins une fois dans sa vie ?

Elle était là ; les enfants descendaient ; la musique s'était tue ; d'autres enfants s'empressaient de monter à leur tour, et quelques mères un peu lasses vinrent s'asseoir, non sans regarder de côté et ranger les plis de leur robe le plus loin de la petite. " Ote-toi donc de là, lui dit une bonne ; tu vois bien que tu prends de la place." Elle se leva sans rien dire et s'en alla un peu plus loin, tout doucement.

Les larmes m'en vinrent aux yeux.

"Veux-tu monter sur les chevaux de bois?" lui dis-je en lui tendant un sou. Elle me regarda d'un air effaré, réfléchit un instant, finit par oser comprendre, prit le sou, et s'élança sur un cheval en me jetant un regard plein d'une telle reconnaissance que j'en fus tout ému. Le Franconi de l'établissement voulut la faire descendre; mais elle montra fièrement son sou, indiqua d'où il lui venait et s'affermit sur sa monture.

La cavalcade commença. L'enfant rayonnait de joie.—Quoi! pour si peu de chose!—Oui; et qu'est-ce qui n'est pas peu de chose en ce monde? Sont-ce les hochets de la vanité et de l'ambition? Sont-ce les bijoux, les dentelles, les hommages? Valser en robe de satin dans un salon ou tourner en haillons sur les chevaux de bois, n'est-ce pas en somme le même genre de plaisir?

La cavalcade finie, la petite fille descendit, me regarda encore, et s'en alla de l'air triomphant de quelqu'un qui a atteint son idéal.

"Quelle folie! me dit un ami qui se trouvait derrière moi et qui avait tout vu. Est-ce que vous n'auriez pas mieux fait de lui donner pour un sou de pain?

—Non, lui répondis-je, je n'aurais pas mieux fait. Il est peu de cœurs assez durs pour refuser un morceau de pain à un enfant qui a faim; mais bien peu consentiront à lui donner le superflu, chose si nécessaire. Cette joie, cette pauvre joie d'un sou sera comme un rayon de soleil dans sa misérable vie. Bien longtemps, toujours peut-être, elle se rappellera le jour où elle est montée sur les chevaux de bois, et ce souvenir ramènera un sourire sur sa figure flétrie. Le pain n'est pas tout: donnons-le à ceux qui ont faim; mais donnons aussi le pain de l'esprit et le pain du cœur, la lumière et la joie. Et quand nous nous sentons épanouis par les rires de nos petits enfants, songeons à ceux qui les regardent, qui les envient, et qui soupirent, et qui seraient heureux, eux aussi, si on leur donnait seulement pour un sou de plaisir."

(Anonyme.)

TERRIBLE HISTOIRE

Dix-huit contrebandiers, chargés d'un sac de poudre de Berne, passaient par un couloir de rochers. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai, une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais surtout c'était un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe et compromettre ses destinées. Il cria halte, et, à ce cri, les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leurs sacs, pour boire un coup d'eau-de-vie et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de sa traînée de poudre. Il y atteignit au bout de deux heures de marche, et il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse : c'étaient les dix-sept sacs, qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus.

Sur quoi, je remarque deux choses.

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition, et par le couloir, qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard? On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont ; après quoi l'on vous démontre que c'est celle que le Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent ; mais remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse,

le signe, le *criterium* d'une histoire modèle : car dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent, c'est mesquin ; que tous périssent, c'est nuit close. Mais que du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle, c'est l'exquis du genre et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

TOPFFER.

LES CIMETIÈRES DE CAMPAGNE

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective, marient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aime à voir le gros if qui ne végète plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ornement des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élève sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entend dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutent l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversent l'enclos bénit aboutissent à l'église ou à la maison du curé : ils sont tracés par le pauvre et le pèlerin, qui vont prier le Dieu des miracles ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Evangile : l'indifférent ou le riche ne passe point sur ces tombeaux.

On y lit pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il n'y a pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu ; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes ; nous lûmes ces mots de l'Evangile : "*Sinite parvulos venire ad me:* Laissez les petits enfants venir à moi."

CHATEAUBRIAND.

LE LION DE NÉMÉE

Pour assaillir le monstre, effroi de nos pasteurs,
Il me fut ordonné de gravir les hauteurs,
Et j'obéis sans crainte à mon maître Eurysthée.
J'allai sur la montagne, où la bête indomptée
Léchait avec lenteur son mufle teint de sang.
Je l'accablai de traits ; mais le cuir de son flanc
Restait impénétrable. Or, relevant la tête,
Le lion m'aperçut ; et la puissante bête
Courba comme un grand arc l'épine de son dos,
Puis bondit jusqu'à moi. J'eus le cœur d'un héros.
D'un massif olivier couvert de son écorce,
Je frappai le lion sur le crâne avec force.
Il se dressa, pourtant. De mes muscles d'acier,
Moi, j'étreignis alors le monstre carnassier,
Dont le sang ruisselait par torrents écarlates.
Je lui serrai la gorge en écrasant ses pattes,
Et l'énorme lion ne râla qu'un moment.
Ah ! certes, je criai de joie, éperdûment,
Lorsqu'à mes pieds roula cette bête étouffée !
"Je veux faire de toi, lui dis-je, un beau trophée."
Puis j'arrachai sa peau ; j'en couvris tout mon corps,
Pour tenir désormais ma place entre les forts ;
Et sur mes blonds cheveux, en signe de victoire,
J'étalai fièrement la gueule aux crocs d'ivoire.

MAURICE BOUCHOR.

ŒDIPE ET LE SPHINX

L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond de son palais, cherchait la solitude, et semblait craindre l'approche de sa famille. Là, il était troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable ; car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume : " Qu'est devenu mon courage ? qu'est devenue cette brillante intelligence qui avait répandu ma rénommée parmi les nations de la Grèce ? Ah ! combien, aujourd'hui que je suis devenu faible comme un enfant, je tremblerais devant le sphinx, devant ce monstre venu de la mystérieuse Egypte, qui se plaisait à faire deviner des énigmes, et à égorger ceux qui ne pouvaient remporter cette singulière victoire ! Je ne fus point épouvanté de cette nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne connaissait aucune crainte, et mon génie n'était étonné de rien ; d'ailleurs je ne voyais que le prix qui m'était réservé, un sceptre, et la main d'une reine. Ce jour mémorable est encore présent à mon esprit. Le sphinx était assis sur une des croupes arides du mont Phicée : de là, il répandait la terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au lever de l'aurore ; un rideau de nuages transparents couvrait sa stature immense. Il avait le visage d'une femme, tous ses traits parfaitement réguliers étaient immobiles : j'aperçois encore cet œil scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus intimes secrets de la pensée, et, dans les contours de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. Oui, je puis l'avouer à présent, quand je vis ses mains terminées en griffes énormes s'avancer hors du nuage, toutes prêtes à saisir une proie assurée, je commencai à me repentir de ma témérité. Cependant l'énigme m'est proposée, mais d'une manière toute nouvelle et toute merveilleuse : aucun son articulé ne retentissait à mon oreille, aucun mouvement ne paraissait agiter les lèvres du monstre ; seulement j'entendais comme une voix intérieure qui résonnait sourdement au fond de ma poitrine. Au même instant, les regards du sphinx s'allumèrent, une joie féroce anima son

visage, ses griffes s'abaissèrent sur ma tête: alors je tirai mon glaive, et, me couvrant de mon bouclier, je m'élançai sur mon terrible adversaire, car il m'était livré; j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'existait plus: tout avait disparu comme une vision. Néanmoins mon glaive dégouttait d'un sang immonde, et j'avais entendu un bruit faible, mais sinistre, tout semblable au râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras du sommeil."

BALLANCHE.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait:
"Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!"
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radotait.
"Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
—Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE.

L'AIEULE

A la mère de ma mère.

Elle est vieille, voûtée, et ses cheveux sont blancs...
La vie a sur son front gravé plus d'une ride ;
Elle est toujours active et toujours intrépide,
Mais son pas est moins sûr, ses gestes sont tremblants.

La voix se casse un peu ; mais elle est douce encore
Et révèle à la fois sa bonté, sa raison.
Nul, comme elle, ne sait gouverner la maison.
Elle a plus de deux fois mon âge...et je l'adore.

Quand dans le grand fauteuil, au coin du feu, chez nous,
A tricoter son bas je la vois occupée,
Ou bien consolidant quelque bras de poupée,
Souvent je suis tenté de me mettre à genoux.

C'est qu'en effet Elle est la sainte, Elle est l'aïeule ;
C'est elle le bon sens, la vertu, le devoir...
Ah ! comme les enfants, sûrs de son bon vouloir,
Courent l'accaparer dès qu'ils la savent seule.

« J'ai taché mon sarrau, fait Janot soucieux,
Tu sais, il ne faut pas que personne le sache.
—J'ai déchirai mon col ! » Grand'mère ôte la tache,
Et reprise l'accroc malgré ses mauvais yeux.

« Grand'mère, maintenant, chante-nous quelque chose. »
La bonne vieille grand entonne en tremblotant
Quelque tendre refrain de dix-sept cent...et tant,
Que les marmots ravis écoutent, bouche close.

« A présent, laissez-moi travailler un moment...
—Oh ! non...non...grand'maman, conte-nous une histoire ! »
Elle cède, et, puisant dans son vieux répertoire,
Leur dit, sans les lasser, la *Belle-au-Bois-dormant*...

Ou le *Petit-Poucet* ou le *Chaperon-Rouge ;*
Elle connaît si bien le bonhomme Perrault !
Ils déclarent toujours que « ça finit trop tôt ! »
Et personne, pendant ce long récit, ne bouge.

Ainsi qu'eux autrefois (que ce temps est lointain !)
Je me vois à ses pieds et buvant sa parole ;
C'est elle qui d'abord fut mon maître d'école,
Elle qui me veillait du soir jusqu'au matin.

Tout âgé que je suis, —j'ai dépassé trente ans !—
Les jours d'exil finis, quand, l'ivresse dans l'âme,
Je reviens au logis, près de la sainte femme,
Je me crois quelquefois encore au bon vieux temps ;

Et comme en ce temps-là, (j'en fais l'aveu sans honte)
Je m'asseois doucement sur ses pauvres genoux.
‘ C'est moi...Me revoilà, ma grand'mère. Dis-nous
Un beau conte, veux-tu ? — Que je te dise un conte ?...

A ton âge !...il est fou !...non, tu n'y penses pas !
—Mais ˙, faut-il t'aider ? » Je lui glisse à l'oreille :
‘ Ma grand'mère, que vous avez donc de grands bras !...
—C'est pour mieux t'embrasser ! » répond la chère vieille.

CHARLES SÉGARD.

COLIN-MAILLARD

Un enfant frêle et blond, dont la mine éveillée
Laisse voir des pâleurs, quoiqu'un peu barbouillée,
Conduit le pauvre aveugle et marche à petits pas.
A l'angle du chemin ils vont s'asseoir, là-bas,

Muets, l'un contre l'autre, et jamais ne demandent.
Ils ne poursuivent pas notre aumône, ils l'attendent.
Il faut les plaindre, enfants ; ils sont si malheureux !
Et c'est touchant de voir comme ils s'aiment entre eux,
Et de voir ce garçon de huit ans dont l'enfance
Aurait encore besoin de guide et de défense,
Si petit ! attentif aux pierres du chemin,
Surveiller un vieil homme et lui donner la main.

Le sourire à la lèvre ou les pleurs sur la joue,
Fils de pauvre ou de riche, il faut qu'un enfant joue ;
C'est pourquoi, l'autre jour, l'enfant pâle à l'œil bleu
Avait naïvement imaginé ce jeu
De courir tout autour de l'aveugle débile
Qui, sur la terre assis, posant là sa sébile,
A droite, à gauche, vite, étendant les deux bras,
Cherchait à le saisir selon le bruit des pas.

L'enfant, que chaque erreur du pauvre aveugle amuse,
S'éloigne plusieurs fois d'un petit air de ruse,
Sur la pointe du pied, sans souffler, doucement,
Et le vieillard écoute, immobile, un moment...
Puis, troublé tout à coup d'un si profond silence,
Il appelle ; l'enfant rit alors et s'élance,
Accourt et vient tomber dans les bras du vieillard ;
Et l'aveugle riait d'être colin-maillard.

Moi, j'admirais l'enfant, dont la candeur suprême
Peut jouer, sans l'accroître, avec la douleur même,
Et qui fait naître au cœur d'un malheureux pareil
La gaîté, le bon rire et l'oubli du soleil !

JEAN AICARD.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, était tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas an marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : " Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ?—Ma foi ! monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
—Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
—Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône."
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : " Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin
Pour vous en servir au besoin."

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
" Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme
Et reprenez vos cent écus."

LA FONTAINE.

LA PÉNITENCE

On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières qui les égalent et qui en soient une juste compensation. Or, regardez autour de vous. Je ne dis pas que vous jugiez vos frères. Mais examinez les mœurs de tous ceux qui vous environnent. Je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesure dans le crime. Je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant. Ils sont pécheurs : ils en conviendraient. Vous n'êtes pas innocent : vous en convenez vous-même. Or, sont-ils pénitents ? Et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse ; peut-être même les amertumes que la bonté de

Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur ; le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu. Vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers : mais vous n'êtes pas pénitent Vous avez cessé vos désordres : mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti, mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme. Des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni, par conséquent, remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus. Et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression ni un mouvement de zèle : rien n'est plus réel ni plus exactement vrai.

MASSILLON.

POLICHINELLE

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle ! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà ! vous le reconnaissez à son rire éclatant, prolongé. Il ne paraît pas encore, mais il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant : il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule et retombe démantibulé contre un châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien ; c'est

tout, c'est Polichinelle ! Les sourds l'entendent et rient ; les aveugles rient et le voient ; et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui ! c'est lui ! c'est Polichinelle !

Alors...Oh ! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci !... Alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se disputent la première place.—Ils s'en disputeront bien d'autres, quand ils seront grands ! — Le flot de l'avant-scène roule à sa surface de petits bonnets, de petits chapeaux, de petits schakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, vous savez pourquoi ? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant !

"L'âge adulte est l'âge des dieux," dit Hésiode. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle qui ne vieillit pas. Les dynasties passent, les royaumes tombent ; les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont ; les journaux, qui ont détruit tout cela, s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je ! les nations s'effacent de la terre ; et Polichinelle ne ferme point boutique ! Polichinelle fustige toujours le même enfant ; Polichinelle bat toujours la même femme ; Polichinelle assommera demain soir le commissaire qu'il assommait ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens, ignorants ou prévenus, font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont de bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable ; et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins prouvée que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère, quand elle le plongea dans le Styx. mais qu'importe à Polichinelle

dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain, et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place publique, si ces louables études occupent encore quelques bons esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, assassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau et emporté par le diable, reparaît infailliblement un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais. *Polichinelle est mort, vive Polichinelle!*

CH. NODIER.

LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
" A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Eh! parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo."
Cette réflexion embarrassant notre homme:
" On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit."
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
"Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause."
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

LA FONTAINE.

FILS DE CROISÉS ET FILS DE VOLTAIRE

Messieurs, il faut bien vous le persuader, le catholicisme ne craint ni les violences de l'émeute, ni les violences de la loi. Dans la lutte qui commence et qui ne finira pas, croyez-le bien, par le vote de tel ou de tel projet de loi, il s'agit non pas d'une question de parti, mais d'une question de conscience. On n'en finit pas avec les consciences comme avec les partis. On vous dit d'être implacables et inflexibles. Mais savez-vous ce qu'il y a de plus inflexible au monde? Eh! ce n'est ni la rigueur des lois injustes, ni le courage des politiques, ni la vertu des légistes, c'est la conscience des chrétiens convaincus.

Permettez-moi de vous le dire, Messieurs, il s'est levé parmi vous une génération d'hommes que vous ne connaissez pas. Qu'on les appelle néo-catholiques, sacristains, ultramontains, comme on voudra, le nom n'y fait rien, la chose existe. Cette génération prendrait volontiers pour devise ce que disait, au dernier siècle, le manifeste des généraux Polonais qui résistèrent à Catherine II: "Nous qui aimons la liberté plus que tout au monde, et la religion catholique plus encore que la liberté."

Nous ne sommes ni conspirateurs, ni complaisants; on ne nous trouve ni dans les émeutes, ni dans les antichambres;

nous sommes étrangers à toutes vos coalitions, à toutes vos récriminations, à toutes vos luttes de cabinet, de partis; nous n'avons été ni à Gand ni à Belgrave-Square; nous n'avons été en pèlerinage qu'au tombeau des apôtres, des pontifes et des martyrs. Nous y avons appris, avec le respect chrétien et légitime des pouvoirs établis, comment on leur résiste quand ils manquent à leurs devoirs, et comment on leur survit. Nés et élevés au sein de la liberté, des institutions représentatives et constitutionnelles, nous y avons trempé notre âme pour toujours. On nous dit: Mais la liberté n'est pas pour vous, elle est contre vous; ce n'est pas vous qui l'avez faite. Il est vrai que la liberté n'est pas notre œuvre, mais elle est notre propriété, et qui oserait nous l'enlever? A ceux qui nous tiennent ce langage, nous répondrons: Mais vous, avez-vous fait le soleil? Cependant vous en jouissez. Avez-vous fait la France? Cependant vous êtes fiers d'y vivre...

Dans cette France accoutumée à n'enfanter que des gens de cœur et d'esprit, nous seuls, nous catholiques, nous consentirions à n'être que des imbéciles et des lâches! Nous nous reconnaîtrions à tel point abâtardis, dégénérés de nos pères, qu'il nous faille abdiquer notre raison entre les mains du rationalisme, livrer notre conscience à l'Université, notre dignité et notre liberté aux mains de ces légistes, dont la haine pour la liberté de l'Eglise n'est égalée que par l'ignorance profonde de ses dogmes! Quoi! parce que nous sommes de ceux qu'on confesse, croit-on que nous nous relevions des pieds de nos prêtres, tout disposés à tendre les mains aux menotes d'une légalité anticonstitutionnelle? Quoi! parce que le sentiment de la foi domine dans nos cœurs, croit-on que l'honneur et le courage y aient péri?

Ah! qu'on se détrompe. On vous dit: Soyez implacables. Eh bien! soyez-le; faites tout ce que vous voudrez et tout ce que vous pourrez: l'Eglise vous répond par la bouche de Tertullien et du doux Fénelon: " Nous ne sommes pas à craindre pour vous, mais nous ne vous craignons pas. "

Et moi, j'ajoute au nom des catholiques laïques comme moi, catholiques du XIXe siècle: Au milieu d'un peuple libre,

nous ne voulons pas être des ilotes; nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne reculerons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat; nous sommes les fils des Croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire.

MONTALEMBERT.

LA CAMPAGNE

Moi! je ne peux pas souffrir la campagne... Je ne peux pas la souffrir!... Il y a des arbres...des fleurs qui sentent mauvais...des oiseaux qui font un train! Ce n'est pas une partie de plaisir que je fais là! ça m'ennuie assez!... Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir! Conçoit-on! On a eu l'idée de flanquer le couvert sous la tonnelle!... Je ne veux plus qu'on mette le couvert sous la tonnelle...Il me semblait à tout moment qu'une chenille tombait dans mon verre, et qu'une araignée se balançait sur mon assiette...là, au bout d'un fil, comme ça. Euh!

Je monte me coucher... avec une bougie. Pin! pan! pan! voilà les papillons qui me tapent dans le nez, qui me tapent dans l'œil!...

Je me déshabille, je me mets au lit, je commence à m'assoupir... Bouououh! Il faut se lever. C'est une grosse mouche, elle a peut-être le charbon! Je la sens sur mon oreille... Je ne bouge plus! Being! je la manque, et je m'applique une taloche!... Furieux, je cours après, en chemise, mon bonnet de coton à la main, et je saute sur les chaises, sur la toilette, sur la table de nuit!... elle vole à la fenêtre... Boum! je casse un carreau!... Mais au moins la mouche s'en va.

Attendez! ce n'est pas fini. Je me recouche. Les petits cousins se disent: Ah! bon! Voilà le moment!... Et je te pique par ci... et je te pique par là... Je bondis à terre; je me frotte d'ammoniaque. Une odeur!... et je cuis partout! Mais au moins je ne sens plus les piqûres. Je me recouche!... et je commence à sommeiller.

Voilà un gueux de chien qui aboie tout au loin, un autre qui lui répond plus près, et celui de la maison qui réplique sous ma fenêtre, et une conversation des trois à devenir fou! Quand ils se sont tout dit, je me rendors encore et cette fois tout à fait. Ah! oui, va te promener! Je suis réveillé en sursaut... Cocorico!... C'est le chantre du matin, qui m'avertit que le soleil se lève. Et qu'est-ce que ça me fait, à moi, que le soleil se lève?... Je fais comme lui, hors de moi, enragé, et donnant au diable la campagne et toutes les bêtes qui l'habitent!

V. SARDOU.

LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu:
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire:
Il prenait bien son temps! une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
" Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. "
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

La Fontaine.

LE DRAPEAU

Voyez-vous, disait souvent le vieux capitaine en frappant sur la table, vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat ; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont pas ceux de la France ; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole qu'on a parlée depuis l'enfance ; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigues, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est le lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote, là-bas, au centre du bataillon ; il faut n'avoir eu, dans la fumée du combat, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée, pour comprendre, pour sentir, tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau, mes pauvres amis, mais sachez-le bien, c'est, contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous ; le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, la mère qui vous berce, le père qui gronde, le premier ami, la première larme, les espoirs, les rêves, les chimères, les souvenirs ; c'est toutes ces joies à la fois, toutes enfermées dans un mot, un nom, le plus beau de tous, la patrie ! Oui, je vous le dis, le drapeau, c'est tout cela ; c'est l'honneur

du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées, qui portent les noms des victoires; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis; c'est le devoir dans ce qu'il a de plus sérieux et de plus fier, représenté dans tout ce qu'il a de plus grand: une idée flottant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouer la poitrine ou broyer le crâne. Il semble que tous les cœurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles.

Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffleter un à un ces milliers d'hommes, que leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi! C'est une idée fixe qui dès lors le torture et le déchire: " Le drapeau est là-bas. Ils l'ont pris; ils le gardent!" Nuit et jour, il y songe, il en rêve, il en meurt parfois. Qu'est-ce qu'un drapeau? me direz-vous; un symbole... Et qu'importe qu'il figure ici ou là-bas, dans une revue ou une apothéose? Symbole, soit; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance sainte, mâle et vraie, il lui en faudra encore de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au profond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir!

JULES CLARETIE.

LE HANNETON

C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y prendre plus de plaisir. Comme on vieillit!

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, j'y faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne

s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, plus de l'atteler à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces récréations ; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande ; entre ces jeux enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un, sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois, pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos : c'est, vous le savez, pour un hanneton un très grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace, dans l'espoir, toujours déçu, de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. "C'est vrai que les hannetons sont bêtes !" me disais-je.

Le plus souvent, je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte : de telle sorte qu'on pourrait dire avec Berquin qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens, pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais. S'envolerait-il, [illegible]ndrait-il le long de la plume ? A quoi tiennent pour-[illegible]s ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de [illegible]te ; je ne l'entrevoyais même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avant-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite une feuillet blanc... c'est l'instant de la plus grande attente !

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse, tout en cheminant ; il en résulte une série de points,

un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne, puis, changeant d'idée encore, il revient ; c'est une S!... A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre, puis, armé d'un brin de paille pour diriger ses travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom! Il fallut deux heures: mais quel chef-d'œuvre!

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est. . c'est bien certainement le hanneton!

RODOLPHE TOPFFER.

LE VOLEUR ET LE SAVANT

L'abbé de Molières était un homme simple et pauvre; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte: " Qui va là?—Ouvrez..." Il tire un cordon et la porte s'ouvre.

L'abbé de Molières ne regardant point: " Qui êtes-vous?—Donnez-moi de l'argent.—De l'argent?—Oui, de l'argent.—Ah! j'entends, vous êtes un voleur.—Voleur ou non, il me faut de l'argent.—Vraiment oui, il vous en faut? hé bien! cherchez là-dedans..." Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille: " Hé bien! il n'y a point d'argent. —Vraiment non, mais il y a ma clef.—Hé bien! cette clef... —Cette clef, prenez-la.—Je la tiens.—Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez... "

Le voleur met la clef à un autre tiroir. " Laissez donc, ne dérangez pas! ce sont mes papiers: finirez-vous? ce sont mes papiers; à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent.—Le voilà. —Hé bien! prenez. Fermez donc le tiroir..." Le voleur

s'enfuit. "Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!...Quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait! Maudit voleur!" L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se mettre à son travail, sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

CHAMPFORT.

LE MONT DES OLIVIERS

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort dans son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux,
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe:
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre,
Puis regarde le ciel en appelant: "Mon Père!"
Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas;
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente,
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi:
"Ne pouviez-vous veiller et prier avec moi?"
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du Maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'homme alors remonte lentement.
Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
Si l'ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert

Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois:
"Mon Père!" Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

Alfred de Vigny.

LE CID

Un soir, dans la Sierra, passait Campéador;
Sur sa cuirasse d'or le soleil mirait l'or
Des derniers flamboiements d'une soirée ardente
Et semblait du héros la splendeur flamboyante!
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons;
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons;
Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque.
Mais ses yeux en faisaient plus encor sous son masque...
Superbe, et de loisir, il allait sans pareil,
Et n'ayant rien à battre, il battait le soleil!

Et les pâtres perchés aux rampes des montagnes,
Se le montraient flambant, au loin dans les campagnes,
Comme une tour de feu, ce grand cavalier d'or,
Et disaient: "C'est saint Jacques ou bien Campéador,"
Confondant tous les deux dans une même gloire,
L'un pour mieux l'admirer, l'autre pour mieux y croire.
Or, comme il passait là, magnifique et puissant,
Et calme, et grave, et lent, le radieux passant
Entendit dans le creux d'un ravin solitaire,
Une voix qui semblait, triste, sortir de terre!
Et c'était, étendu sur le sol, un lépreux,
Une immondice humaine, un monstre, un être affreux,

Dont l'aspect fit lever tout droit dans la poussière,
Les deux pieds du cheval se dressant en arrière,
Comme s'il eût compris que les fers de ses pieds,
S'ils touchaient à cet être, en resteraient souillés
Et qu'il ne pourrait plus en essuyer la fange;
Cependant le héros, dans sa splendeur d'archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut
Le hideux malandrin, sale et vil, le rebut
Du monde,—il lui tendit noblement son aumône,
Du haut de son cheval cabré, comme d'un trône,
A ce lépreux impur, contagieux maudit,
Qui la lui demandait au nom de Jésus-Christ!
C'est alors qu'on put voir une chose touchante:
Allongeant vers le Cid sa main pulvérulente,
Le lépreux accroupi se mit sur ses genoux,
Surpris—le repoussé—de voir un homme doux
Ne pas montrer l'horreur qu'inspirait sa présence
Et ne pas l'écarter du bois dur de sa lance;
Et touché dans le cœur de voir cette pitié,
Il osa, lui, le vil, l'affreux, l'humilié,
Dans un de ces élans plus forts que la nature,
Au gantelet d'acier coller sa bouche impure.

Le malheureux savait qu'il pouvait appuyer,
Sans lui donner son mal, sur le brillant acier,
Le mouiller de sa lèvre, y traîner son haleine.
Lui qui n'avait jamais baisé de main humaine
Et qui donnait la mort d'un seul attouchement,
Vautra son front dartreux sur l'acier de ce gant,
Et le Cid le laissa très tranquillement faire,
Sans dédain, sans dégoût, sans haine, sans colère;
Immobile, il restait le grand Campéador!
Que pouvait-il penser sous le grillage d'or
De son casque en rubis, quand il vit cette audace?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse?...
Mais il fixa longtemps le lépreux,—puis, soudain,
Il arracha son gant et lui donna la main.

J. Barbey d'Aurevilly.

L'EXISTENCE DE DIEU

Qu'il est grand, qu'il est beau, le spectacle que présente la nature ! Et qui de nous peut rester indifférent à cet ensemble de merveilles dont elle ne cesse de frapper nos regards? Même parmi les athées, en est-il un seul qui n'en soit quelquefois profondément ému, et qui, dans ces moments où les passions sont plus calmes, où la raison semble briller d'une lumière plus pure, ne soit effrayé de ses propres systèmes, et, par un sentiment plus fort que tous les sophismes, ne soit, comme malgré lui, rappelé à l'Etre souverain, qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de bannir de la pensée que de cet univers? Nous bornant à parler ici de ces choses qui, pour être senties, ne demandent ni science, ni pénibles efforts, et qui malheureusement nous frappent d'autant moins qu'elles nous sont plus familières, quel enchaînement de phénomènes merveilleux, si propres à nous élever jusqu'à la Divinité, n'offre pas le monde planétaire auquel nous appartenons? ces globes lumineux qui, depuis tant de siècles, roulent majestueusement dans l'espace, sans jamais s'écarter de leur orbite, ni se choquer dans leurs révolutions ; ce soleil suspendu à la voûte céleste, comme une lampe de feu, qui vivifie toute la nature, et se trouve placé à la distance convenable pour éclairer, échauffer la terre, sans l'embraser de ses ardeurs ; cet astre qui préside à la nuit avec ses douces clartés, ses phases, son cours inconstant et pourtant régulier, dont le génie de l'homme a su tirer tant d'avantages ; cette terre si féconde, sur laquelle on voit se perpétuer par des lois constantes une multitude d'êtres vivants, avec cette proportion de morts et de naissances, qui fait qu'elle n'est jamais déserte ni surchargée d'habitants ; ces mers immenses avec leurs agitations périodiques et si mystérieuses ; ces éléments qui se mélangent, se modifient, se combinent de manière à suffire aux besoins, à la vie de cette multitude prodigieuse d'êtres qui sont si variés dans leur structure et leur grandeur ; enfin ce cours si bien réglé des saisons qui reproduit sans cesse la terre sous des formes nouvelles ; qui,

après le repos de l'hiver, la présente successivement embellie de toutes les fleurs du printemps, enrichie des moissons de l'été, couronnée des fruits de l'automne, et fait ainsi rouler l'année dans un cercle de scènes variées sans confusion, et semblables sans monotonie, tout cela ne forme-t-il pas un concert, un ensemble de parties, dont vous ne pouvez détacher une seule sans rompre l'harmonie universelle? et, de là, comment ne pas remonter au principe, auteur et conservateur de cette admirable unité, à l'esprit immortel qui, embrassant tout dans sa vaste prévoyance, fait tout marcher à ses fins avec autant de force que de sagesse?

FRAYSSINOUS.

PHOSPHORESCENCES

Un vieux matelot m'a conté
Cette histoire, une nuit d'été
Que nous voguions sous les étoiles.
Assis sur le gaillard d'avant,
Tous deux nous écoutions le vent
Chanter sa chanson dans les voiles.

Tout à coup la mer s'embrasa.
Chaque vague se divisa
En d'incalculables parcelles
Brillantes comme un firmament;
Ce fut un éblouissement
De myriades d'étincelles.

" Matelot! mon bon matelot!
Dis-moi donc pourquoi le flot
Soudain vient se changer en flamme?
Dis-moi donc pourquoi la mer
A fait place au grand feu d'enfer!
Dieu prenne pitié de notre âme!"

Et je tremblais, tout éperdu.
Le matelot m'a répondu :
« Va, petit mousse, Dieu nous garde ;
Ne tremble pas, mon pauvre gars,
Car ce feu-là ne brûle pas.
Ne crains rien, enfant, et regarde.

« A ce que m'a dit un savant,
Avec qui je causais souvent,
Du temps que je faisais la pêche,
Tout ça, ce sont des animaux.
Même, il avait d'étranges mots
Pour les nommer ; mais, ça n'empêche,

« Ma mère, je crois, m'a conté,
Bien mieux que lui, la vérité,
Et sans chercher trente-six sortes ;
Croire sa mère, c'est vertu.
Ces feux-là, moussaillon, vois-tu,
Sont des morceaux d'étoiles mortes.

« As-tu vu, parfois, dans la nuit,
Passer une lueur qui fuit,
Rayant le ciel, comme une bombe ?
Et même, à ce que l'on prétend,
Il est des moments qu'on l'entend.
Eh bien ! c'est un astre qui tombe.

« Mais le bon Dieu n'a pas voulu
Qu'après sa mort, il fut exclu
De son paradis de lumière ;
Il le fait revivre pour nous,
L'astre dont le rayon si doux
Berça longtemps notre paupière.

« Puisqu'il aime les matelots,
Le Seigneur a donné les flots
Comme cimetière aux étoiles ;
Aussi, parfois, quand il fait beau,

Elles brillent dans leur tombeau,
Sous les clartés du ciel sans voiles.

" Et sur ce, mousse, assez causé!
J'en ai déjà trop *dégoisé;*
Va te remiser dans tes toiles,
Car notre quart est achevé."
Et, cette nuit-là, j'ai rêvé
Que nous voguions sur des étoiles.

A. VERCHIN.

AHASVÉRUS

Sans relâche, depuis mille et huit cents années,
Sous tous les cieux, le long des routes étonnées
De ce passant ancien qui revenait toujours,
Ahasvérus marchait, la tête et les pieds lourds.
L'antique lassitude écrasait ce pauvre homme;
Et, tandis que, sans halte et sans espoir de somme,
Il se traînait comme un blessé qui voudrait fuir,
Cinq sous tintaient dans son escarcelle de cuir.
Un jour, il gravissait une côte, en Norwège.
La barbe dans la bise et les pieds dans la neige,
Il cria vers les cieux, marcheur désespéré:
" Qu'il sera doux, le roc où je m'endormirai,
Dût la neige y glacer la sueur de ma face!
Dieu qui me châtias, n'est-il donc rien qui fasse
Que je puisse m'asseoir, ô Dieu bon, et mourir?"
En ce moment, non loin du Juif las de souffrir,
Un mendiant passait, blanc vieillard qui chancelle.
Ahasvérus tendit au vieux son escarcelle
Et lui mit son manteau sur l'épaule en marchant.

Cela fait il s'assit, et mourut sur-le-champ.

CATULLE MENDÈS.

VARIATIONS SUR UN THÈME CONNU

A travers champs, certain gendarme,
Vers le soir, *entre chien et loup*,
Grave et prudent, en bon gendarme,
Marchait, marchait . . . à pas de loup,
Lorsque ses bottes de gendarme
Entrèrent dans un piège à loup.
Clac ! Voilà l'honnête gendarme
Pris par les pattes comme un loup !
Et jugez du *trac* du gendarme,
Se trouvant vis-à-vis d'un loup
Pincé juste avant lui, gendarme !
« Je suis à la gueule du loup ;
Je suis flambé, » dit le gendarme,
Hérissant sa *tête de loup*,
« C'est en vain que je me gendarme ! »

Or, il faut croire que le loup,
Interdit, craignait le gendarme ;
Car, sauf les regards de ce loup
Plus luisants que ceux du gendarme,
Luisants comme à travers un loup
De velours noir, loup et gendarme
Restaient tous deux, gendarme et loup,
Au port d'arme, ainsi que gendarme ;
Et, même, il semblait que le loup
Eût plus d'effroi que le gendarme.
« Dame ! en hurlant avec le loup,
On s'entend, » pensait le gendarme ;
Tandis que c'était, pour le loup,
Bête nouvelle qu'un gendarme . . .
« C'est peut-être plus fort qu'un loup ? »
Il n'était donc pour le gendarme
Nul danger de la dent du loup.

La nuit parut longue au gendarme,
Car il faisait un froid de loup.
Dans son coin resta le gendarme,
Dans son coin demeura le loup,
Le loup ayant peur du gendarme,
Le gendarme ayant peur du loup.

Au jour, en tirant le gendarme,
On laisse décamper le loup !

Au quartier rentre le gendarme.
Dans ses foyers revient le loup.
Comme il est flambant, le gendarme !
Comme il se pavane, le loup !
Un brave à trois poils, le gendarme !
Un lapin, le loup ! " Foi de loup,
Enfants, j'ai soupé d'un gendarme ;
C'était bon pour ma faim de loup."
—" Décorez-moi, dit le gendarme :
Cette nuit, j'ai tué deux loups ! "

JULES TRUFFIER.

LE FLEUVE

A mi-côte de la colline boisée, le sentier, qui descend parmi les hêtres et les bouleaux, devient soudain plus élastique, et le profond tapis des feuilles mortes du dernier automne s'assouplit sous les pas du promeneur. Certainement, la lisière de la forêt n'est pas bien loin. Déjà, ce n'est plus le terrain poudreux où fleurit la rose et sèche la bruyère ; ce n'est plus la forêt sévère et silencieuse. Quelle subite fraîcheur ! On entre dans le taillis, d'un vert tendre. Sous les feuillages entremêlés, les herbes folles sont plus hautes, le velours des mousses plus dru et plus épais, et çà et là, s'arrondit la pâleur malsaine des champignons... Dans le fourré, que de chants d'oiseaux, que de frissons d'ailes ! Il doit y avoir de l'eau par ici, bien sûr.

Chut! un nuage a voilé le soleil. Fauvettes et pinsons se taisent un moment. N'entendez-vous pas ce bruit frais, ce murmure clair? Pénétrez sous bois. Gare aux branches! Et faites attention à ne pas glisser sur le sol spongieux. Regardez. Près de ce tas de pierres verdâtres, des cressons frémissent. Et, plus loin, ne voyez-vous pas ce mince ruban d'argent liquide, qui serpente et court comme une couleuvre effrayée!

Vous y êtes, c'est la source.

Dans quelques jours, cette eau pure et glacée, dont on remplit le creux de sa main et qu'on hume avec la délicieuse sensation qu'on boit de l'innocence, atteindra l'Atlantique et sera mêlée aux ondes lourdes et saumâtres d'un vaste estuaire. Elle glissera contre les bouées qui marquent, de leurs grosses olives peintes en vermillon, les écueils de la rade; elle clapotera à petits coups sur les flancs encrassés de coquillages des énormes *cargo-boats* mouillés à l'embouchure du grand fleuve.

Combien ce filet d'eau, qui va faire tant de chemin et se corrompre, hélas! au cours du voyage, est exquis au départ! Il offre le symbole même de la candeur. Qui de nous, courant à travers les bois, après avoir étanché sa soif dans une source, n'est pas resté, quelques instants, lié comme par un charme auprès d'elle, et là,—bercé par son babil, admirant son éclat limpide,—n'a pas involontairement rêvé d'[illegible]ance et de virginité.

Cependant, tout en descendant la côte, dans sa fuite de reptile sous les herbes, le ruisselet a recueilli d'autres ruisselets, s'est grossi de sources invisibles. Le voici maintenant dans le creux d'un vallon dont il épouse la courbe harmonieuse. Qu'il est faible encore, le petit cours d'eau! Une planche suffit pour le franchir, et, dans les étés de sécheresse, on ne voit guère, par places dans son fossé, que de la boue et des pierres. Néanmoins, c'est vers lui que vont en secret les eaux souterraines. Il traverse à présent de grasses prairies. Le saule croît sur ses bords, et les vieilles souches, en double ligne, dressent là leurs pâles feuillages. Parfois, une vache des pâturages voisins descend, lourde et maladroite, dans l'eau courante,

s'y abreuve, et, après avoir relevé son mufle ruisselant, regarde à l'horizon d'un air étonné.

C'est seulement quelques lieues plus loin, au carrefour de trois vallées qui lui apportent leur liquide tribut, que l'humble cours d'eau se transforme en petite rivière. La géographie lui a déjà imposé son nom de fleuve, l'illustre nom qu'il gardera pour porter les imposants bateaux de mer et résister à l'impétueux effort des mascarets. Mais il n'est encore qu'un fleuve adolescent, que les vieux ponts de pierre enjambent d'une seule arche et qui conserve sa grâce champêtre. Il coule avec lenteur sous les ormes et les trembles entrelaçant leurs rameaux, et sur son eau calme et assombrie par les frondaisons profondes, le martin-pêcheur, en s'envolant, fait glisser son reflet bleu. Au printemps, c'est un concert sans fin, dans les buissons des deux rives ; et les libellules d'azur, posées par groupes sur les roseaux, semblent les notes de la musique que chantent tous les virtuoses ailés.

Le jeune fleuve, à peine canotable encore, est très solitaire. Tout au plus, de loin en loin, dans un bachot amarré à quelque tronc d'arbre, on aperçoit une veste de coutil, un bout de barbe grise sous un chapeau de paille, une longue canne à pêche et, au bout de la ligne, un petit flotteur qui s'en va tout doucement parmi les larges feuilles des nénuphars.

Mais il devient rapidement adulte, le jeune fleuve, et sa masse d'eau, toujours plus abondante, commence à faire son œuvre utile. Quand il passe près d'un village, il entend le rire bavard des laveuses aux bras nus et le bruit des battoirs rythmiques ; et il entraîne les bulles diaprées du savon. Ses premiers travaux conservent un caractère innocent et pastoral. C'est avec une sorte de complaisance heureuse qu'il entre dans le bief du moulin, qu'il se jette sur les palettes de la pesante roue pour la faire tourner, qu'il retombe en cascade avec un bouillonnement joyeux, qu'il s'amuse à balancer sur ses flots, un instant agités après leur chute, la coquette escadrille des canards.

Soudain, au détour d'un coteau, il reçoit son premier affluent. Deux fois plus large et plus profond, il mérite main-

tenant d'être appelé fleuve. Il va, calme et laborieux ; car désormais il porte bateau. Sur sa berge, le long des peupliers frémissants, les chevaux de halage tirent à plein collier, en amont, les chalands vides ; et, sur les péniches aux vives couleurs, qui descendent en aval, les mariniers chantent. Il va, traçant de gracieux méandres, parfois serré entre les coteaux à vigne, parfois s'attardant et prenant ses aises à travers les herbages. Le long de ses rives fécondes, se multiplient les villages, et les clochers, tranquilles comme de vieux bonshommes, le regardent passer.

Il va. Il absorbe une rivière, puis une autre encore. Plus loin, là où se dessine sur le ciel la silhouette d'un éclusier, un canal l'enrichit de son torrent captif. Il va, le noble fleuve. Il traverse des cités illustres. Encombré de pontons et d'embarcations de toutes sortes, il coule avec plus d'impétuosité entre des pierres historiques, se rue en grondant sous les arches sonores des ponts monumentaux ; et, par-dessus les quais pleins de foule et de tumulte, les flèches à jour des vieilles églises jettent sur ses flots leur reflet tremblant.

Puis il s'élance de nouveau dans la libre campagne, et présente son miroir à toutes les féeries du ciel. Sous l'ardente lumière de l'été, il pétille d'étincelles. L'aurore le jonche de roses, le soleil couchant le crible de topazes et d'escarboucles ; et, par les nuits bleues, il semble suivre un rêve enchanté dans la mélancolie du clair de lune.

Le fleuve est, à présent, dans toute sa force et dans toute sa majesté. Mais qu'est devenue l'eau claire et pure de sa source ?

Depuis le premier lavoir dont il a entraîné la mousse salie, chacun de ses contacts avec l'homme lui fut une souillure Combien d'égouts se sont dégorgés dans ses flots de leurs fanges ! Les usines des faubourgs, qui dressent au bord de l'eau leurs hautes cheminées de briques, ont lentement et constamment dirigé vers lui des ruisseaux de poison. A d'anciennes pièces d'or, à de vieux bijoux, à des armes rouillées, qu'il a remués, en passant, dans sa vase, il a reconnu les traces de meurtres vieux de plusieurs siècles. La nuit, du haut des ponts soli-

taires, des malheureux ont plongé pour toujours dans ses profondeurs noires; et, sur le bas port, des assassins lui ont jeté le corps ensanglanté de leurs victimes. Quelquefois, comme pris d'une nausée, il vomit sur les herbes de son rivage des débris hideux et putréfiés. Mais il est infecté pour toujours et, pareil à la conscience d'un scélérat, il emporte dans ses eaux, avec quelques trésors ignorés et perdus, des impuretés, des hontes, des désespoirs et des crimes!

Enfin le fleuve est au terme de sa course. Voici l'estuaire, et il est si vaste que là-bas, tout là-bas, à l'ancre, près de la rive vague et lointaine, les navires qui ont fait le tour du monde, ceux qui ont sillonné des mers d'indigo sous des cieux de flamme, et ceux dont la dure étrave a brisé des glaçons au milieu d'affreuses ténèbres, les sveltes trois-mâts, les puissants steamers, paraissent de fragiles coquilles gréées de toiles d'araignées. La dernière balise est dépassée maintenant, et, sur la côte grise, les tourelles blanches des phares, toutes petites, sont à peine visibles. L'énorme masse liquide, que le mouvement des marées repousse et attire tour à tour, tantôt se hérisse de petites vagues irritées par la lutte et tantôt se précipite en avant avec le glissement d'un rapide. Au large, d'où le vent apporte une confuse clameur, les lames de fond, secouant leur chevelure d'écume, accourent en barrant l'horizon brumeux; et de grandes mouettes au vol d'ange planent sur le fleuve avec d'aigres cris et semblent les sinistres messagers de l'abîme qui va l'engloutir..............

Je sais une âme comparable à ce fleuve. De même qu'il va se perdre dans la mer, elle disparaîtra dans la mort. Ainsi que lui, en approchant du gouffre, elle se sent grosse de tout son passé, et elle est profonde et amère,—profonde comme la mémoire, amère comme l'expérience. Elle se rappelle sa vie, qui fut, en somme, paisible et plutôt bienfaisante. Pourtant, que de souillures n'a-t-elle pas reçues dans son chemin, cette pauvre âme, et emportées à jamais avec elle! Pour l'eau qui court et pour l'homme qui passe, il n'y a qu'un moment de pureté absolue, la source de l'enfance. Comme le fleuve

roule et cache, dans les fanges de son lit, des immondices et des cadavres, l'âme — même chez les moins coupables — est pleine de honteux secrets.

Rester pur en ce monde, c'est l'impossible et désespérant effort; le redevenir dans une vie nouvelle, quel idéal, quelle sublime espérance! Ce fleuve, que la mer qui descend aspire avec de profonds râles, se purifiera dans le sel de l'immense océan. Pauvre âme, flétrie par l'existence et profondément troublée au seuil du grand mystère, tu oses rêver, toi aussi, d'innocence immortelle! C'est pourquoi tu songes, aujourd'hui, à tous ces vieux clochers d'églises et de cathédrales que le fleuve a réfléchis dans ses ondes et que tu as si souvent rencontrés sur ta route sans obéir à leur geste solennel. C'est pourquoi tu réponds enfin au signal de ces antiques flèches de pierre, qui te montrent le ciel avec confiance et t'ordonnent la prière et la foi.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA CHANSON DU FER

Le Fer est posé sur l'enclume,
Et, prêt au labeur journalier,
Déjà le forgeron allume
Le feu rouge de l'atelier;
Puis, joyeux, l'ouvrier commence
La chanson qu'il dit en cadence,
Au bruit du marteau régulier:

" O Fer! tu possèdes une âme,
Car j'entends souvent ton sanglot!
Quand tu sortiras de la flamme,
Ici-bas, quel sera ton lot?..."
—Forgeron! que ma voix réponde!
Tu forges le malheur du monde...
La guerre éclatera bientôt.

“ O Fer! une moisson parue
D’un pays solde la rançon:
Te mettra-t-on à la charrue
Comme soc ou comme étançon?...”
—Forgeron! l’erreur est vulgaire:
Tu forges la faux de la guerre
Qui détruira toute moisson.

“ O Fer! seras-tu la croix sainte
Où Dieu saigne éternellement,
Que les mères, folles de crainte,
N’implorent jamais vainement?...”
—Forgeron! Pourquoi ces chimères!
Tu forges les larmes des mères
Qui suppliront le ciel clément.

“ O Fer! sois clocher de village!
Le temps est clair, l’air embaumé...
Tu chanteras dans un nuage
Le doux retour du mois de mai!”
—Forgeron! l’orient frissonne!
Tu forges le battant qui sonne
Le long tocsin de l’opprimé.

“ O Fer! tu serviras sans doute
Au savant qui trace un chemin,
Pour faire une nouvelle route
Ouverte à tout le genre humain!...”
—Forgeron! Dieu seul est le maître.
Tu forges un boulet peut-être,
Qui tûra ce savant demain.

“ O Fer! dans sa bonté profonde,
Dieu te garde un destin plus beau:
Au nouveau-né qui vient au monde,
Tu pourras servir de berceau!...”
—Forgeron! la bataille est proche;
Hélas! tu forges la pioche
Qui creusera plus d’un tombeau.

ALBERT DELPIT.

LES PLAIDEURS, A. I, SC. 1.

PETIT-JEAN

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fira :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous :
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros messieurs me parlait chapeau bas !
Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras !
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi, j'étais un franc portier de comédie ;
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse ; et ma porte était close.
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose.
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avait le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier ;
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois : " Monsieur Perrin-Dandin,
" Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
" Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
" Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure."
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmotte toujours certaines patenôtres

Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire :
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire,
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près :
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre.
Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends et ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne !
Pour dormir dans la rue, on n'offense personne.
Dormons.

J. RACINE.

LA CHUTE

Ils avaient adossé leur baraque au vieux mur,
Sur la place, à l'endroit d'où, quand le ciel est pur,
On découvre, de loin, les flèches de l'église.
Le vent d'hiver faisait trembler la toile grise
De l'enceinte, et parmi les rares promeneurs,
Tout autour, les enfants, curieux et rodeurs,
Se levaient sur les pieds pour rehausser leur taille,
Et par les trous cherchaient à voir, vaille que vaille.
On avait annoncé la clôture à grand bruit
De trombone, de caisse et tout ce qui séduit
La foule, et plusieurs fois promis, faveur unique,
Un spectacle nouveau, surprenant, magnifique :
Des tours sur une corde élevée à vingt pieds
De haut. Les spectateurs, avec quelques troupiers,

Entraient, fumant, chacun déposant sa monnaie.
Hélas! tous ces gens-là n'avaient l'âme ni gaie
Ni triste: on en voyait bâiller nonchalamment;
D'autres suivaient des yeux avec étonnement
Une femme habillée en reine de théâtre,
Grande et maigre, au teint mat, d'une pâleur d'albâtre,
Cachant ses cheveux noirs sous un bandeau doré;
Tandis que l'homme, avec son visage cuivré
Par le soleil, robuste enfant des races fières,
Le col nu, les cheveux retombant en lanières,
Paraissait à l'étroit dans son justaucorps blanc.
Il ravivait l'éclat fumeux et vacillant
D'une torche, en fixant, non sans inquiétude,
Ce trapèze élevé plus haut que d'habitude,
Qui rayait d'un trait noir le ciel gris et glacé.
Tout à coup, du tambour le roulement pressé,
Bref et clair, retentit; puis les toiles s'ouvrirent,
Et les badauds, ravis, tout au fond découvrirent
Un jeune enfant, âgé de douze ans à peu près;
Il se tenait dans l'ombre, indifférent, auprès
De l'escalier vieilli de la grande voiture,
Courbant, en ce moment, sa blonde chevelure
Sur la tête d'un chien qu'il caressait encor.
La tunique, où brillaient mille paillettes d'or,
Serrait la taille souple et frêle et sans entrave
De ce petit, bien jeune... et pourtant déjà grave;
Un de ces doux enfants qu'on voit par nos chemins,
L'hiver, braver le froid en soufflant dans leurs mains;
Ils vont... insouciants, sans joie et sans patrie,
Avec l'étonnement d'une enfance flétrie;
Car ils apprirent, même avant que de prier,
Que l'on doit avant tout, dans leur rude métier,
Respecter les messieurs...et les sergents de ville.
—Le petit s'avança, rougissant et débile,
S'approcha de sa mère et lui parla tout bas,
Puis attendit.—Malgré son visible embarras,

La femme fit trois pas au milieu de l'arène,
Et prononça ces mots qu'on put saisir à peine:
"Vous serez de bien bons messieurs, si vous avez
La bonté d'accorder un moment ;...vous savez,
La fatigue...et puis, c'est si jeune!" L'assistance
Accueillit tout d'abord cela par le silence.
Mais une voix bientôt s'écria: "Grand merci!
C'est amusant, du froid qu'il fait, d'attendre ici..."
Quand un gros homme, alors, sans bouger de sa place,
A droite, au premier rang, étalant une face
Plate et grasse, de tous résuma les désirs;
—Depuis lors, il a fait fortune dans les cuirs;—
Il promena ses yeux louches sur l'assemblée,
Regarda sans pitié la famille troublée,
Et puis il dit: "Parbleu! l'on n'est pas exigeant;
Le mieux est de sortir; mais qu'on rende l'argent,
Voilà tout!" A ce mot, l'enfant leva la tête,
Fièrement rejeta le produit de la quête
Loin de lui, dégagea ses cheveux de son front,
Et lançant son baiser, bondissant sous l'affront,
Il partit comme un trait sur la corde tendue.
On put le voir, d'en bas, tout seul dans l'étendue,
Et la corde céder sous son poids vacillant;...
Soudain, son petit pas inégal et tremblant
Chancelle;...puis il perd l'équilibre,...il tournoie
Dans le vide et, semblable à quelqu'un qui se noie,
Les deux bras en avant, il tombe...Oh! c'est affreux!
La tempe avait frappé deux fois le sol pierreux
Où le caillou perçait la terre froide et dure;
Un sang pur s'échappait à flots de la blessure,
Empourprant ses cheveux bouclés. A ce moment,
La mère, au ciel poussa comme un rugissement
De rage!...—En un clin d'œil, l'enceinte fut déserte.
. . . .
Elle était là, debout, tenant le corps inerte
Et souple de son fils, étendu sur ses bras...

Il est de ces douleurs qu'on ne console pas!
Si vous avez perdu ces chers petits qu'on pleure
Toujours, vous comprendrez l'angoisse de cette heure,
Les tortures sans nom de ce cœur déchiré.
L'enfant, pâle, semblait, contre son sein serré,
Dormir comme autrefois; et des paupières creuses
De la femme, je vis, grosses, silencieuses,
Des larmes qui glissaient sur l'or des oripeaux.
Pour l'homme, il se tenait assis près des tréteaux,
La tête dans ses mains larges et frémissantes,
Morne, regardant, près des torches pâlissantes,
Briller les quelques sous des badauds dispersés...
Les ombres de la nuit, bientôt, des cieux glacés
Sur ce groupe éploré lentement descendirent,
Les bruits de la cité tout là-bas se perdirent,
Et l'on n'entendit plus de sanglots...que les miens.
—Mon Dieu, prenez pitié des petits bohémiens!

AMÉDÉE BÉESAU.

LE GUÉ

Ils tombent épuisés, la bataille était rude.
Près d'un fleuve, au hasard, sur le dos, sur le flanc,
Ils gisent, engourdis par tant de lassitude
Qu'ils sont bien dans la boue et dans leur propre sang.

Leurs grandes faux sont là, luisantes d'un feu rouge,
En plein midi. Le chef est un vieux paysan,
Il veille. Or il croit voir un pli du sol qui bouge...
Les Russes Il tressaille et crie: " Allez-vous-en ..."

Il les pousse du pied. " Ho! mes fils, qu'on se lève! "
Et chacun, se dressant d'un effort fatigué,
Le corps plein de sommeil, et l'esprit plein de rêve,
Tâte l'onde et s'y traîne à la faveur d'un gué.

De peur que derrière eux leur trace découverte
N'indique le passage au bourreau qui les suit,
Et qu'ainsi leur salut ne devienne leur perte,
Ils souffrent sans gémir, et se hâtent sans bruit.

Hélas! plus d'un s'affaisse et roule à la dérive;
Mais tous, même les morts, ont fui jusqu'au dernier.
Le chef, demeuré seul, songe à quitter la rive:
C'est trop tard. Une main le retient prisonnier:

" Vieux! sais-tu si le fleuve est guéable où nous sommes?
Misérable, réponds; vivre ou mourir, choisis.
—Il a bien douze pieds.—Voyons," dirent les hommes,
En le poussant à l'eau sous l'œil noir des fusils.

L'eau ne lui va qu'aux reins, tant la terre est voisine:
Mais il se baisse un peu sous l'onde à chaque pas;
Il plonge lentement jusques à la poitrine,
Car les pâles blessés vont lentement là-bas...

La bouche close, il sent monter à son oreille
Un lugubre murmure, un murmure de flux;
Le front blanc d'une écume à ses cheveux pareille,
Il est sur ses genoux. Rien ne surnage plus.

Du reste de son souffle il vit une seconde,
Et les fusils couchés se sont relevés droits:
Alors, ô foi sublime! un bras qui sort de l'onde
Ebauche dans l'air vide un grand signe de croix.

J'admirais le soldat qui dans la mort s'élance,
Fier, debout, plein du bruit des clairons éclatants!
De quelle race es-tu? toi qui, seul, en silence,
Te baisses pour mourir et sais mourir longtemps!

SULLY PRUDHOMME.

PIERROT STATUE

Un jour, en digérant, les coudes sur la table,
Pierrot, l'ami Pierrot, après un coup de vin,
D'un vin de Jurançon qu'il trouva détestable
(Il en aurait moins bu qu'il l'eût trouvé divin),
Donc un beau jour, Pierrot, cet esprit famélique,
Ayant de ses deux mains frotté ses deux gros yeux,
Après un bâillement presque mélancolique,
Se tint à lui tout seul ce langage ennuyeux :

" Qui suis-je, moi ? Pierrot, — un enfant d'Italie,
Mais un enfant gâté, très connu, très aimé ;
Mon nom, comme un grelot qui sonne la folie,
Réveille le plaisir par le rire embaumé.
Que je montre ou mon nez, ou mon dos, ou ma face ;
Que je lève le pied, que je croise les bras ;
Que je sois immobile, agité ; que je fasse
De modestes saluts ou de grands embarras ;

" Que j'aille à droite, à gauche, en Allemagne, en Chine ;
Que je veille la nuit, que je dorme le jour ;
Que je donne aux passants de grands coups sur l'échine,
Que, de même, parfois j'en reçoive à mon tour ;
Que, sans aucun respect, sous la table je roule,
Toujours on est heureux, et ma franche gaîté,
Comme un phare éclatant illumine la foule,
Cet imposant berceau de ma célébrité.

" Or, je suis un héros, — le héros du sourire ;
Un héros sans valeur, rien n'est mieux constaté.
La valeur, qu'est-ce ? un mot, et bien souvent c'est pire :
Un mensonge, — un habit plus ou moins mal porté.
D'ailleurs, c'est à mon sens avoir un grand courage,
Que d'oser franchement dire qu'on n'en a pas.
Que de gens aujourd'hui qu'en public on outrage,
Sont plus lâches que moi sans reculer d'un pas !

" Donc je suis un héros! Tout héros qu'on renomme
Doit savoir à peu près ce qu'on pense de lui;
L'homme, si grand qu'il soit, n'en est pas moins un homme,
Et l'orgueil ici-bas est son plus ferme appui.
La gloire sans éclat, c'est l'ombre, le silence,
La chanson sans écho, le miroir sans reflet;
A quoi bon et pourquoi? Rien n'est plus doux, je pense,
Que d'entendre le bruit qu'autour de soi l'on fait."

Après ce long discours, pour mieux reprendre haleine,
Pierrot, l'ami Pierrot, prestement avisa
Au fond d'un buffet noir une bouteille pleine.
Alors, pleine il la prit et vide il la posa.
Après quoi, mieux lesté, recouvrant la parole,
Il dit: "C'est décidé, je poursuis mon projet."
Et mettant son chapeau, comme un oiseau s'envole,
Il quitta sa maison, le vieux mauvais sujet.

" Pour connaître, dit-il, en somme il faut apprendre;
Pour apprendre, écouter; de plus, retenir. Bien!
Le tout est de savoir comment je dois m'y prendre...
Aidez-moi, mon cerveau, je n'y comprends plus rien."
De nouveau, le cher homme interrompt sa harangue,
Mais sans boire: un ruisseau seul à ses pieds coulait...
Et, sur sa bouche en cœur faisant glisser sa langue,
Il redit: " Aidez-moi, mon cerveau, s'il vous plaît."

Soudain, aplatissant sa coiffure pointue
Sur son front: " J'ai trouvé! s'écria-t-il, joyeux.
De mon individu faisons une statue,
Et soyons attentif de l'oreille et des yeux.
Les badauds, me croyant ou de marbre ou de plâtre,
Diront sans hésiter si je leur plais ou non,
Et sur mon piédestal, encor mieux qu'au théâtre,
J'entendrai les récits que l'on fait sur mon nom."

Sur ce, l'ami Pierrot, tout rempli de farine,
Tout pimpant, tout gonflé d'orgueil et de vin vieux,

Se fit un piédestal d'une borne en ruine,
Et sur ce dur tréteau s'élança radieux ;
Puis, pour se mieux complaire en sa métamorphose,
Se drapant dans les plis de son ajustement,
D'un vieux consul romain il prit la noble pose
Et, d'aplomb sur ses pieds, se campa fièrement.

Dès qu'il fut bien posté sur ce trône rustique,
Ferme et droit comme un pieu dans la terre enfoncé,
Immobile surtout comme un pilier gothique,
Ou bien comme un pantin dont le fil est cassé,
Notre héros, ce niais, ce bélître, cet âne,
Attendit plein d'espoir et pressé d'en finir.
Le bonhomme eût voulu connaître la sœur Anne,
Pour lui dire : " Ma sœur, ne vois-tu rien venir ? "

Enfin quelqu'un passa ; c'était le beau Léandre.
Ce burlesque Narcisse, après s'être admiré,
Jeta sur la statue un regard doux et tendre
Que pour sa chère image il avait préparé.
Quant à l'ami Pierrot, il aspirait d'avance
L'encens de la louange et déjà s'enivrait
De ce parfum d'orgueil dont l'homme abuse en France,
Et, pour s'en mieux repaître, il se tenait tout prêt.

" Oh ! s'écria Léandre, ajustant sa frisure,
Quel est donc le maraud, le cuistre, le pendard,
Qui fit effrontément une pareille ordure ?
Cet artiste, à coup sûr, ne savait point son art.
Son bonhomme est fort laid ; le plus pauvre invalide
Est cent fois mieux bâti dans sa difformité.
Le torse est ridicule, et la tête est stupide.
Pour une telle horreur, que de marbre gâté !

" Adieu, maigre statue, il faudra te refaire. "
Et Léandre partit après ce dernier mot.
Quant à Pierrot, ma foi, messieurs, en cette affaire,
Je vous laisse à penser ce que pensa Pierrot.

Dame Confusion voulut, par convenance,
Lui rougir le visage. O prodige accablant!
Sur cet indigne front couronné d'insolence
Le rouge ne prit pas, et Pierrot resta blanc.

Mais il fut tout honteux d'une telle chicane,
Honteux comme un Pierrot peut l'être: indifférent
Aux blessures du cœur, son plus chétif organe,
L'estomac seul était ce qu'il avait de grand.
Figurez-vous, messieurs, pour en avoir l'image,
Un vrai garde-manger, un buffet, même un four,
Un... Mais, chut! j'aperçois un nouveau personnage
Qui, pour venir vers nous, fait un large détour.

C'est un chien, à poil ras... Il s'arrête, il regarde,
Et soudain, sans façon, le maudit animal,
Au pied de la borne où Pierrot monte la garde,
Comme un vrai chien qu'il est, se comporte assez mal.
De plus, considérant, sans politesse aucune,
De ce blême orgueilleux les traits enfarinés,
Il croit tout simplement reconnaître la lune
Et se met aussitôt à lui japper au nez.

Et puis, c'est un oiseau qui vient sur son épaule
Becqueter pour son nid quelque léger duvet.
" N'as-tu pas honte, hélas! lui dit l'oiseau, vieux drôle,
De cet air martial que ton orgueil revêt?"
Et puis l'oiseau s'envole. Un autre le remplace:
C'est un joyeux pierrot, son frère par le nom:
" Eh quoi! mon homonyme, encore à cette place!
Qu'y fais-tu? de l'esprit? Je suppose que non."

La conversation fut vite interrompue
Par deux individus qui causaient librement.
C'étaient le vieux Cassandre à la tête crépue,
Et son gendre Arlequin, ce négrillon charmant.
Pierrot en les voyant fit un peu la grimace,
Puis soudain il reprit son immobilité.

" Tubleu ! dit Arlequin, je connais cette face !
—Je la connais aussi, fit Cassandre irrité.

C'est l'horrible Pierrot.—Sangodemi ! beau-père,
Reprit mons Arlequin, parlons bas, s'il vous plaît.
Nous allons tous les deux rire avec le compère,
Et tous deux le traiter comme un rustre qu'il est."
Puis, tout haut, Arlequin ajoute d'un air tendre :
" Beau-père, voyez donc ce chef-d'œuvre parlant,
Ce portrait de Pierrot.—C'est vrai, répond Cassandre,
L'artiste qui l'a fait avait un fier talent.

Certe, il est évident que ce chef-d'œuvre rare
Est taillé dans l'albâtre.—Oh ! non, dit Arlequin,
C'est du marbre tout pur, du marbre de Carrare ;
Voyez sa dureté." Notre rusé coquin
Accompagne ces mots d'un grand coup de sa batte,
Que notre ami reçoit tout en se consolant ;
Mais Cassandre aussitôt d'un coup de poing constate
Que Pierrot est d'albâtre et non de marbre blanc.

" Non, reprend Arlequin, non, moins lisse est l'albâtre ;"
Et, paf ! à la statue il donne deux soufflets.
Puis Cassandre, affirmant qu'elle doit être en plâtre,
D'un large coup de pied lui meurtrit les mollets.
Enfin, pour en finir, dans leur ardeur guerrière,
Ferme, sur ce grand corps d'outrage éclaboussé,
Ils discutent tous deux de si bonne manière,
Que de son piédestal Pierrot est renversé !

Tel est le dernier mot de ce récit burlesque,
D'où la moralité surgit sans accident.
Vous la dire, messieurs, serait trop pédantesque ;
Ne vous en point parler est peut-être imprudent.
Néanmoins, sans remords je me tais pour ma gloire ;
Mais si, par grand hasard, vous connaissiez un sot,
En deux mots seulement contez-lui mon histoire,
Et souvenez-vous bien de notre ami Pierrot.

Léopold Laluyé.

ENFANCE LABORIEUSE

L'homme qui devait un jour porter tous ces titres et mêler son nom aux plus célèbres événements de l'histoire moderne, était né à Nancy, le 11 janvier 1774, d'une famille plébéienne et pauvre, qui vivait honnêtement dans cette ville du rude métier de la boulangerie. Dieu leur avait donné douze enfants; Antoine Drouot était le troisième des douze. Issu du peuple par des parents chrétiens, il vit de bonne heure dans la maison paternelle un spectacle qui ne lui permit de connaître ni l'envie d'un autre sort, ni le regret d'une plus haute naissance; il y vit l'ordre, la paix, le contentement, une bonté qui savait partager avec de plus pauvres, une foi qui en rapportant tout à Dieu élevait tout jusqu'à lui, la simplicité, la générosité, la noblesse de l'âme, et il apprit de la joie qu'il goûta lui-même au sein d'une position estimée si vulgaire, que tout devient bon pour l'homme quand il demande sa vie au travail et sa grandeur à la religion. Jamais le souvenir de ces premiers temps de son âge ne s'effaça de la pensée du général Drouot; dans la glorieuse fumée des batailles, aux côtés mêmes de l'homme qui tenait toute l'Europe attentive, il revenait par une vue du cœur et un sentiment d'action de grâces à l'humble maison qui avait abrité, avec les vertus de son père et de sa mère, la félicité de sa propre enfance Peu avant de mourir, comparant ensemble toutes les phases de sa carrière, il écrivait: "J'ai connu le véritable bonheur dans l'obscurité, l'innocence et la pauvreté de mes premières années." Puisque tel était le charme qui rappelait le héros vers les commencements de lui-même, approchons-en de plus près, et cherchons dans quelques vestiges subsistants ce qu'il y avait donc de si aimable en cette enfance demeurée si chère.

Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un très précoce instinct. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des frères des Écoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son

application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir dans ses oreilles et son esprit les inconvénients d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait point de lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César.

Telle est cette enfance dont la mémoire poursuivait le général Drouot jusque dans les splendeurs des Tuileries. Vous vous en étonnerez peut-être; vous vous demanderez quel charme il y avait à cela. Il vous l'a dit lui-même: c'était le charme de l'obscurité, de l'innocence et de la pauvreté.

R. P. Lacordaire.

LA FORÊT

Séjour mystérieux, solitude profonde,
Forêt qu'avec effroi l'œil du poète sonde,
Dans tes ravins obscurs jamais le jour ne luit,
Et le pied du chasseur marche seul dans la nuit.

Sinistre labyrinthe, image de ce monde,
Toujours une rumeur dans ton silence gronde,
Et la voix des torrents et du vent qui bruit
Etouffe les chansons des oiseaux par son bruit.

Le chêne et le bouleau, qui sont ici les maîtres,
Dérobent le soleil aux ramilles des hêtres
Et prennent aux gazons l'air pur et la clarté.

Est-ce donc là la loi sur la terre où nous sommes?
Forêt, cité des loups,—cités, forêts des hommes,
Qu'avez-vous, dites-moi, fait de la Charité?

ANDRÉ VAN HASSELT.

LA FILLE DE JAÏRE

Elle était morte, hélas! la brune jeune fille,
Malgré son cœur si pur, malgré son front si beau,
Comme une étoile meurt dès que le matin brille;
Et de vieux fossoyeurs préparaient son tombeau.

Et sa mère pleurait et priait à sa couche,
Auprès de ce beau corps à cette heure si froid;
L'âme en derniers soupirs s'échappait de sa bouche,
Comme d'un luth brisé la note qui décroît.

Un homme vint, portant au front une auréole,
Que le riche incrédule avait déjà proscrit,
Dont le pauvre écoutait la touchante parole,
Et que ceux qui l'aimaient appelaient Jésus-Christ...

Et le père priait et pleurait à sa porte;
Et Jésus qui passait, le bénit de la main;
Et le père lui dit: "Seigneur, ma fille est morte,
Morte! et si vous vouliez, elle vivrait demain.

"Vous pouvez faire encor que sa bouche sourie,
Rouvrir ses yeux au jour et son âme au bonheur;
Entrez, et je ferai, divin Fils de Marie,
Du marbre de sa tombe un autel au Seigneur."

C'était bien une morte à sa couche liée,
Une fleur abattue au-dessous du ciel bleu!
C'était bien la statue où l'âme est oubliée,
A qui l'art donne tout, hors le souffle de Dieu.

Eh bien! le divin Maître anima la statue;
Il fit rentrer son âme en son corps épuisé;
Il rendit le parfum à la fleur abattue;
Il rattacha la corde à ce beau luth brisé.

Et chacun le chanta dans son âme ravie,
Implorant un rayon de ce divin flambeau;
Alors il dit: "Croyez! la foi, c'est l'autre vie,
Qu'étouffe bien souvent le doute, autre tombeau."

Puis il alla semer cette loi qu'on révère,
Au-dessus de tout bruit faire entendre sa voix,
Et remontant au ciel, en passant au Calvaire,
Abriter ses bourreaux à l'ombre de sa croix.

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou, autrement, le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme, qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait *la Bichonne*, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions? C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette: " Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que M. le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser courir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter."

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains:

" Mon Dieu, qu'il est attardé!"

Et puis elle sortait encore, en criant:

" Eh! Brisquet!"

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire: " N'irai-je pas?"

" Paix! lui dit Brisquette. Ecoute, Biscotine, va jusque devant la butte pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent; et crie fort: Brisquet! Brisquet!... Paix! la Bichonne!"

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte:

" Mordienne! dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

—Pardienne! dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi."

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

" As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.

—Nos enfants? dit Brisquet. Nos enfants? mon Dieu! sont-ils sortis?

—Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang; mais tu as pris par un autre chemin."

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

" Si tu menais la Bichonne?" lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier: " Biscotin! Biscotine!" on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant, en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin:

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe: *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

C. Nodier.

LA VIE AUX CHAMPS

Le soir, à la campagne, on sort, on se promène,
Le pauvre dans son champ, le riche en son domaine ;
Moi, je vais devant moi : le poète en tout lieu
Se sent chez lui, sentant qu'il est partout chez Dieu.
Je vais volontiers seul. Je médite ou j'écoute.
Pourtant, si quelqu'un veut m'accompagner en route,
J'accepte. Chacun a quelque chose en l'esprit,
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit.
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis. Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai congé,
Je sors. J'entre en passant chez des amis que j'ai.
On prend le frais, au fond du jardin, en famille.
Le serein mouille un peu les bancs sous la charmille ;
N'importe ! je m'assieds, et je ne sais pourquoi
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons,
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime ;
Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste ;
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume ;
Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit,
Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.

Aussi, dès qu'on m'a vu : le voilà ! tous accourent.
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent.

Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !
Les petits — quand on est petit, on est très brave —
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave ;
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout ; j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles.

J'admire les crayons, l'album, les nids de merles,
Et quelquefois on dit, quand j'ai bien admiré :
" Il est du même avis que monsieur le curé. "
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés sur mes genoux,
Un silence, et cela veut dire : Parle-nous.

Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment
Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment
Tout ce que je leur dis. Je leur montre du doigt
Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre qu'on y voit.
Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute. Je dis comme
Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.
Je dis : Donnez l'aumône au pauvre humble et penché.
Recevez doucement la leçon ou le blâme.
Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme.
Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,
Et que, dans nos bonheurs, et que, dans nos délires,
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires ;
Qu'être bon, c'est bien vivre ; et que l'adversité
Peut tout chasser d'une âme, excepté la bonté.

V. Hugo.

LE DISTRAIT

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme ; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié ; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les rues, il se sent tout d'un coup frappé rudement à l'estomac et au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux, il se trouve devant un timon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui à la renverse. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre ; on lui perd tout, on lui égare tout ; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient, Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé ; il descend du palais, et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans ; le cocher touche et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet ; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir ; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole ; le maître

s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et il ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin ; il l'espère, et il prend patience ; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé.

La Bruyère.

LE COR

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul, dans l'ombre, à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle ;

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher ;
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans la sombre vallée,
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée?

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui;
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore:
"Roland, tu vas mourir: rends-toi, criait le More;

"Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents."
Il rugit comme un tigre, et dit: "Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées."

—"Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà."
Et du plus haut du mont un grand rocher roula;
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

"Merci! cria Roland, tu m'as fait un chemin,"
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi, comme un géant, s'élance;
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance!

III

Tranquilles, cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

Roland gardait les monts: tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes:

" Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu.
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu ;
Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor."
Ici l'on entendit le son lointain du cor ;
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière :

" Entendez-vous ? dit-il.—Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Lui répondit Turpin, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron qui parle avec sa Fée."

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

" Malheur ! c'est mon neveu ! Malheur ! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers ! repassons la montagne !
Tremble encore sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! "

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore ;
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More :

" Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire ;
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois."

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

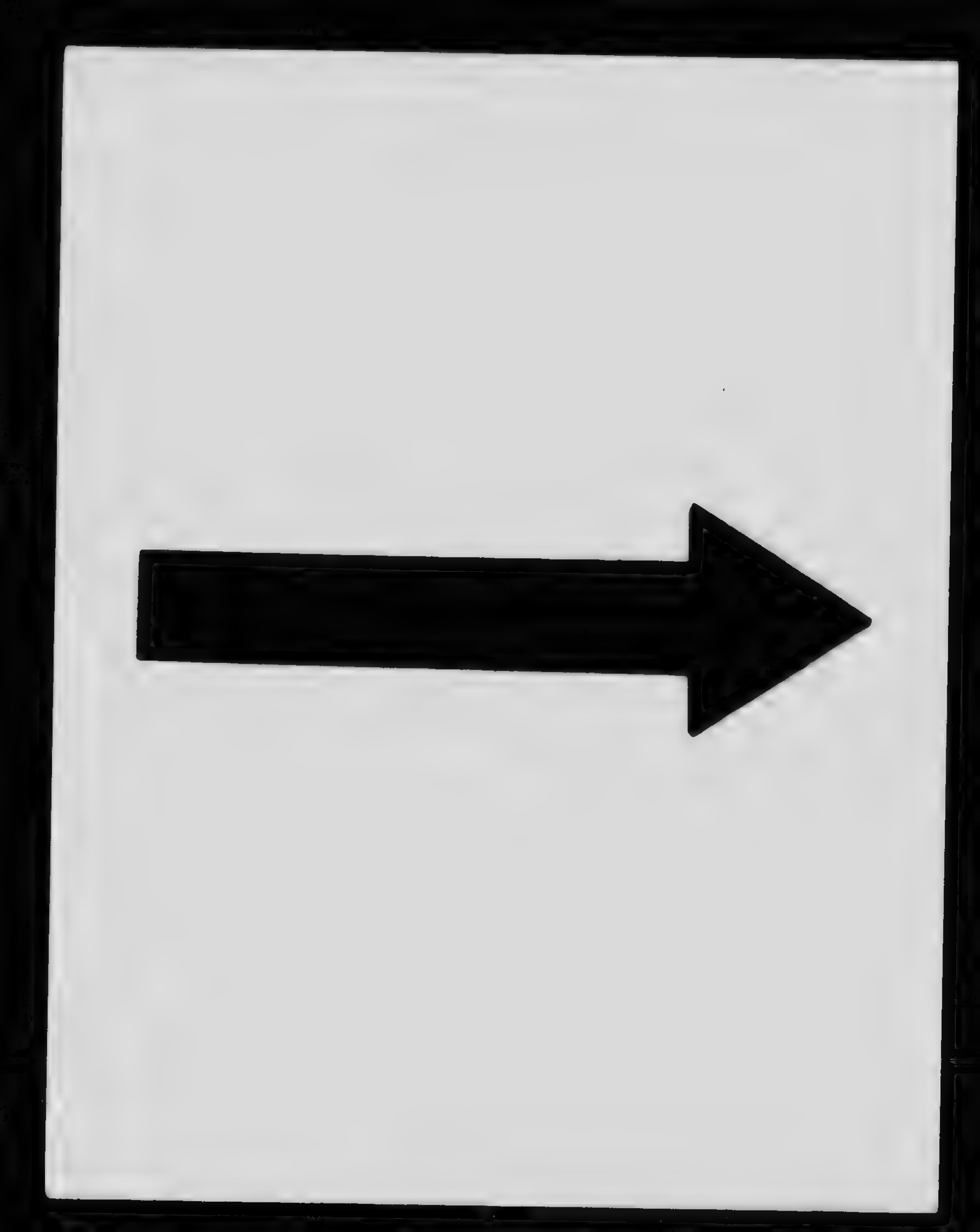
A. DE VIGNY.

CINNA, A. V, SC. 1.

AUGUSTE, CINNA.

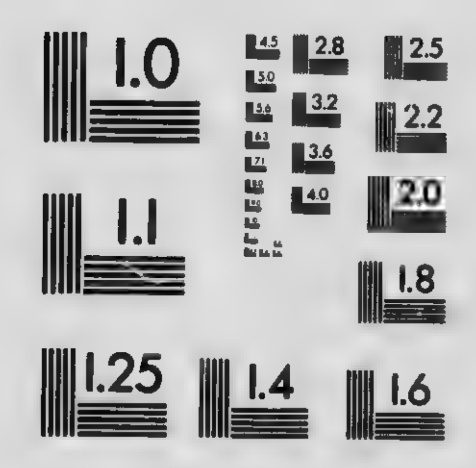
AUGUSTE

Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsque après leur mort, tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang, qui t'avait fait du contraire parti ;
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna ; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA

Moi, Seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse,
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse ;
Sieds-toi ; je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Ecoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,

Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne saurait subsister.
Tu te tais maintenant et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;

Et pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps.

CORNEILLE.

MOISSON D'ÉPÉES

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants : " Armez-vous et venez. "
Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit : " Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves. "

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria : " Venez donc, les vieux et les enfants ! "

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
" Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons plus même un couteau. " La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et, quand elle eut prié : " Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
—Je l'ai dit.—Eh bien donc, allons au cimetière. "

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche, et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain, devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors, Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés,
Répéta simplement : " Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France."

F. Coppée.

NAPOLÉON I

O Corse à cheveux plats, que la France était belle
Au grand soleil de Messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans freins d'acier ni rênes d'or,
Une jument sauvage, à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et les harnais de l'étranger.

Tout son poil était vierge, et belle, vagabonde,
    L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
    Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
    Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
    Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
    La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
    Et des combats pour passe-temps.
Alors, plus de repos, plus de nuit, plus de somme ;
    Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'homme,
    Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
    Broya les générations ;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,
    Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
    D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
    De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
    Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
    Mais, bourreau, tu n'écoutas pas.
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse
    Pour étouffer ses cris ardents ;
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse ;
    De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva. Mais, un jour de bataille,
    Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
    Et du coup te cassa les reins.

A. Barbier.

LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes. Je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes ; que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie. Or, je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la disposition où je souhaite que vous entriez. Je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande. Vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons, du moins, que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien : vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui

sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte: car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, Justes. Où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite! Froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu! O Dieu, où sont vos élus? Et que reste-t-il pour votre partage!

MASSILLON.

LA BATAILLE DE WATERLOO

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire;
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
La lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit: "Grouchy!"—C'était Blücher.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée, en hurlant, grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours majors aux panaches énormes,
Où l'on n'entrevoyait que blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme, inquiet,
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.

Derrière un mamelon, la garde était massée.
La garde! espoir suprême et suprême pensée!
"Allons! faites donner la garde," cria-t-il.
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir kolback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit: "Vive l'Empereur!"
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de souffre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ses régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et se tordant les bras, cria: "Sauve qui peut!"
Sauve qui peut affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,

Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! —En un clin [d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée.
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants.

VICTOR HUGO.

DON JUAN, A. IV, SC. 6.

DON LOUIS, DON JUAN.

DON LOUIS

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre; et, si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais

visage ; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, et le crédit de mes amis ? Ah ! quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né ; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature ; que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur, qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque, qui vivrait comme vous.

MOLIÈRE.

LA CONSCIENCE

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide, au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne, en une grande plaine ;

Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : " Couchons-nous sur la terre et dormons. "
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
" Je suis trop près, " dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
" Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. "
Et, comme il s'asseyait, il vit, dans les cieux mornes,
L'œil, à la même place, au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit, en proie au noir frisson.
" Cachez-moi, " cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
" Etends de ce côté la toile de la tente. "
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
" Vous ne voyez plus rien ? " dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : " Je vois cet œil encore ! "
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : " Je saurai bien construire une barrière. "
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : " Cet œil me regarde toujours ! "
Hénoch dit : " Il faut faire une enceinte de tours,
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle.

Bâtissons une ville, et nous la fermerons."
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait,
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : *Défense à Dieu d'entrer.*
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre, en une tour de pierre
Et lui restait lugubre et hagard. " O mon père,
L'œil a-t-il disparu ? " dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : " Non, il est toujours là."
Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre,
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit : " C'est bien ! "
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

VICTOR HUGO.

LA CHANTEUSE

La pauvre enfant, le long des pelouses du bois,
Mendiait : elle avait des larmes véritables ;
Et d'un air humble et doux, joignant ses petits doigts,
Elle courait après les âmes charitables.

De longs cheveux touffus chargeaient son front hâlé;
Ses talons étaient gris de poussière, et sa robe
N'était qu'un vieux jupon à sa taille enroulé,
Où la nudité maigre à peine se dérobe!

Elle allait aux passants, les suivait pas à pas,
Et disait, sans changer un mot, la même histoire,
De celles qu'on écoute et que l'on ne croit pas:
Car notre conscience aurait trop peur d'y croire!

Elle voulait un sou, du pain,—rien qu'un morceau!
Elle avait, je ne sais dans quelle horrible rue,
Des parents sans travail, des frères au berceau,
La famille du pauvre, à peine secourue!

Puis, qu'on donnât ou non, elle essuyait ses pleurs
Et s'en retournait vite aux gazons pleins de mousses,
S'amusait d'un insecte, épluchait quelques fleurs,
Des taillis printaniers brisait les jeunes pousses,

Et chantait! le soleil riait dans sa chanson!
C'était quelque lambeau des refrains populaires,
Et, pareille au linot, de buisson en buisson,
Elle lançait au ciel ses notes les plus claires!

O souffle des beaux jours! mystérieux pouvoir
D'un rayon de soleil et d'une fleur éclose!
Ivresse d'écouter, de sentir et de voir!
Enchantement divin qui sort de toute chose!

L'enfant, au renouveau, peut-il gémir longtemps?
Le brin d'herbe l'amuse et la feuille l'attire?
Sait-on combien de pleurs peut sécher un printemps,
Et le peu dont le pauvre a besoin pour sourire?

Je la regardais vivre et l'entendais de loin.
Comme un fardeau que pose un enfant qui s'arrête,
Elle allégeait son cœur, se croyant sans témoin,
Et les senteurs d'avril lui montaient à la tête!

Puis, bientôt s'éveillant, prise d'un souvenir,
Elle accostait encor les passants, triste et lente;
Son visage à l'instant savait se rembrunir
Et sa voix se traînait et larmoyait dolente!

Mais quand elle arriva vers moi, tendant la main,
Avec ses yeux mouillés et son air de détresse:
" Non! lui dis-je. Va-t'en! et passe ton chemin!
Je te suivais: il faut pour tromper plus d'adresse.

" Tes parents t'ont montré cette douleur qui ment!
Tu pleures maintenant: tu chantais tout à l'heure!"
L'enfant leva les yeux et me dit simplement:
" C'est pour moi que je chante, et pour eux que je pleure."

EUGÈNE MANUEL.

LA CHASSE

J'étais encore enfant; un matin, sous la tente,
Mon père, l'œil en feu, la gorge haletante,
Rentra, jeta son arc et ses traits, et me dit:
" Yakoub, par Mahomet! ce canton est maudit;
Chaque nuit, mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue:
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute dans quelque antre elle a quelques petits..."
Je ne répondis rien; mais, quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil: au même endroit qu'elle je le passai;
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite:
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite;
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle:
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...

Comme elle je repris ma course, et jusqu'au soir
Mon pas pressa son pas ; puis je cessai d'y voir,
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vînt à moi, flottant sur cette mer de sable.
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sourds rugissements ;
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin un antre ouvrait sa gueule sombre
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais pas besoin ni de bruit ni de trace :
Car la lionne et moi, nous étions face à face.
Ah ! ce fut un combat terrible, hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux.
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent.
Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.

ATHALIE, A. IV, SC. 3.

JOAD, JOAS.

JOAD

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes ;
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;

Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins,
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

RACINE.

LE PETIT MENDIANT

C'était un pauvre petit être
Que nul en ce monde n'aimait ;
Et lui-même, hélas! ignorait
En quel lieu Dieu l'avait fait naître.
Il mendiait partout son pain ;
Et les enfants, dans les villages,
Le poursuivaient de leurs outrages,
En le voyant tendre la main.
Mais le petit, leur faisant face :
" Quel est donc celui qui me chasse?
Leur disait-il d'un ton hardi.
La grande route est à qui passe ;
Et, sur ce sol, moi, j'ai ma place,
Car je suis Français, Dieu merci! "

Un jour, non loin de la frontière,
Drapeaux au vent, tambour battant,
Il vit passer un régiment;
Il entendit parler de guerre.
On acclamait les bataillons,
Tous les yeux brillaient d'espérance,
Et l'on criait: "Vive la France!"
Il cria, lui, sous ses haillons.
"Pauvre petit, dans ta misère,
Que te fait la paix ou la guerre?"
Lui dit un sceptique endurci.
L'enfant leva son œil sévère:
"Je n'ai jamais connu ma mère;
Mais je suis Français, Dieu merci!"

Aux jours de deuil, sur la ruine
D'un incendie encor fumant,
L'ennemi saisit un enfant
Qui tenait une carabine.
"Que vient faire ici ce gamin?
Tu veux donc qu'on te fusille?
Ton nom?—Je ne sais.—Ta famille?
—Je mendie et suis orphelin.
—Un vagabond! Sous quelque pierre
Ecrasez-moi cette vipère.
Est-ce un Français? Est-ce un bandit?
—Quand vous passâtes la frontière,
Cria l'enfant, à ma colère,
J'étais Français, je l'ai senti!"

Le lendemain, dans les décombres
Cherchant les débris de leurs toits,
Quelques paysans aux abois
Se promenaient comme des ombres.
Auprès d'un vieux mur chancelant,
Couché dans sa gloire enfantine,
Un coup de feu dans la poitrine,

Ils virent le petit enfant.
Déjà, le trépas de son aile
Enveloppait sa tête frêle.
" Qui donc es-tu, pauvre petit,
Toi, tombé d'une mort si fière ? "
L'enfant souleva sa paupière :
" Je suis Français, je vous l'ai dit ! "

LECLÈRE.

LE POÈTE ET LES PAPILLONS

—Papillons, ô papillons, restez au ras des sillons. Tout au plus courez la brande. C'est assez pour vos ébats. Qu'allez-vous faire là-bas, tout petits sur la mer grande ?

—Laisse-nous, décourageux ! Il faut bien voir d'autres jeux que ceux dont on a coutume. Quand on est lassé du miel, ne sais-tu pas que le fiel est doux par son amertume ?

—Mais des fleurs pour vos repas, là-bas, vous n'en aurez pas. On n'en trouve que sur terre. Pauvres petits malheureux, vous mourrez, le ventre creux, sur l'eau nue et solitaire.

—O l'ennuyeux raisonneur, qui met sur notre bonheur l'éteignoir d'avis moroses ? Ne vois-tu pas que ces prés liquides sont diaprés de lis, d'œillets et de roses ?

—Papillons, vous êtes fous. Ces fleurs-là, m'entendez-vous, ce sont les vagues amères, où les rayons miroitants font éclore le printemps dans un jardin de chimères.

—Qu'importe, si nous croyons aux fleurs de qui ces rayons dorent la belle imposture ! Dût-on ne point les saisir, n'est-ce pas encor plaisir, que d'en risquer l'aventure ?

—Allez, vous avez raison. Comme vous, à l'horizon mes vœux portent leur offrande. Poètes et papillons, partons en gais tourbillons, tout petits sur la mer grande !

JEAN RICHEPIN.

MITHRIDATE, A. III, SC. 1.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue;
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis: ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces:
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes Etats conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé:
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains, que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul, je leur résiste: ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête:

C'est l'effroi de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée :
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout lès Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse ;
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre;
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyez-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole, où j'étais attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.

RACINE.

MAHOMET

Six siècles s'étaient écoulés depuis la prédication de l'Evangile. A ce moment, dans un coin du globe séparé de tout le reste par des solitudes de sable, entre l'Egypte et la Palestine, au sein d'une race qui descendait d'Abraham et qui en avait conservé la glorieuse tradition, à l'ombre du nom le plus gracieux qui ait jamais désigné à l'oreille de l'homme une patrie, dans l'Arabie enfin, un homme naquit. Il venait tard pour fonder une doctrine; car il venait après le Christ, lorsque déjà tout l'empire romain obéissait à la croix, et que les branches

de cet arbre vigoureux se croisaient de la Syrie à l'Egypte et à l'Abyssinie. Il n'eut pas peur cependant ; il connut l'Evangile ; il jugea, en le lisant, l'infériorité morale de son pays, partagé entre l'idolâtrie et les souvenirs abrahamiques, et, sans accepter le joug du Christ, dédaignant le rôle d'hérésiarque aussi bien que celui de fidèle, il se posa entre le monde ancien qui expirait et le monde nouveau qui surgissait de toutes parts, espérant les écraser tous les deux, et se faire, sur leur double ruine, le précepteur dernier et le dominateur unique du genre humain. Il fonda l'Islam, que l'on a bien pu appeler une hérésie, à cause de certaines ressemblances manifestes avec le système chrétien, mais qui s'en sépare par la négation absolue de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, et qui n'est au fond qu'un déisme traditionnel ayant pour type plus ou moins exact les croyances et les mœurs de l'époque patriarcale.

Le nom d'Abraham remplit le Coran tout entier ; il est la vie de l'Islam. C'est Abraham que Mahomet a voulu substituer à Jésus-Christ ; c'est par Abraham qu'il a espéré renverser à la fois le christianisme et l'idolâtrie ; Abraham a été pour lui ce que les premiers siècles chrétiens ont été plus tard pour Luther. Mahomet s'était retourné vers le passé, et y avait choisi un point qu'il estimait le vrai point du temps et de la vérité.

Il réussit, Messieurs ; il fonda sa doctrine, et, après douze cents ans, plusieurs peuples datent encore leur histoire par son hégire victorieux. Mais qu'en est-il résulté pour les mœurs ? Quel a été, sous le rapport de la chasteté, le fruit de cette mémorable fondation ? Je n'ai pas besoin de vous le dire, Messieurs ; vous connaissez l'affreuse dépravation des peuples mahométans, tombés au-dessous des mœurs de la Grèce et de Rome, vivant, en vertu de leur loi, dans la polygamie la plus effrénée, ayant abaissé la femme dans une servitude et une honte plus grandes que ne les lui avait faites la société païenne, et affichant des excès qu'aucune parole ne saurait retracer.

Et ne croyez pas que Mahomet l'ait voulu. Non, Messieurs, Mahomet ne l'a pas voulu : Mahomet, comme tout fondateur, a voulu élever son peuple, et il y a réussi sous certains rap-

ports. Il est manifeste que son intention et son orgueil étaient de rappeler à la vie la civilisation transitoire des patriarches, et la polygamie en est une démonstration, aussi bien que l'esprit d'hospitalité qui respire dans le Coran. Mahomet n'a pas voulu corrompre l'Arabie, mais la régénérer, la ramener au temps de ses célèbres et pieux ancêtres. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait en réalité? Parce qu'il n'a pas pu. Ni son cœur n'a été assez pur, ni sa main n'a été assez forte pour imposer aux populations qu'il prétendait régir, la sainteté et la chasteté. L'Arabe, comme un cheval indompté, a bien obéi à son maître, quand ce maître l'a lancé par le monde, avec un coup d'éperon qui lui promettait la victoire; il s'est bien jeté, la tête ardente, les jarrets souples, le poil hérissé, pour niveler les peuples sous son puissant passage; mais quand il a fallu lui mettre à la bouche le frein de la pureté, il en a broyé les anneaux d'acier, et il s'est trouvé que la doctrine qui le poussait à la conquête du monde était une doctrine moins fortement trempée que ses muscles et son poitrail.

R. P. Lacordaire.

LE PÉLICAN

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux;
Déjà croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide et la plage déserte;

Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

A. DE MUSSET.

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher dev[illegible]ais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte [illegible]eusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre. Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées.. " Messieurs et chers administrés..." Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite...... " Messieurs et chers administrés......" la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas. Il fait si chaud dans cette calèche! A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi. L'air est embrasé, et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe: " Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet, pour composer votre discours, vous serez bien mieux sous mes arbres..." M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine. Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter; les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe, et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier-ministre. " C'est un artiste!" dit

la fauvette. « Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince. »

« C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil. — Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est, c'est un sous-préfet! » Et tout le petit bois va chuchotant: « C'est un sous-préfet! C'est un sous-préfet! » « Comme il est chauve! » remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent: « Est-ce que c'est méchant? »

« Est-ce que c'est méchant? » demandent les violettes. Le vieux rossignol répond: « Pas du tout! » Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie: « Messieurs et chers administrés... »

« Messieurs et chers administrés », dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie... Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin: « A quoi bon!—Comment! à quoi bon? » dit le sous-préfet, qui devient tout rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle: « Messieurs et chers administrés. »

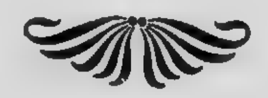
« Messieurs et chers administrés, » a repris le sous-préfet de plus belle; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement: « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon? » Et les sources lui font sous la mousse une musique divine, et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs, et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique,

essaye vainement de résister au charme nouveau qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois : " Messieurs et chers administrés... Messieurs et chers admi...Messieurs et chers..." Puis il envoie les administrés au diable, et la muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô muse des comices agricoles ! Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur. M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohême. Il avait mis son habit bas, et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

A. Daudet.



INDEX ALPHABÉTIQUE

A

B

J

K

L

M

N

TABLE DES MATIÈRES

MORCEAUX CHOISIS.—*Suite.*

MORCEAUX CHOISIS.—*Suite.*

